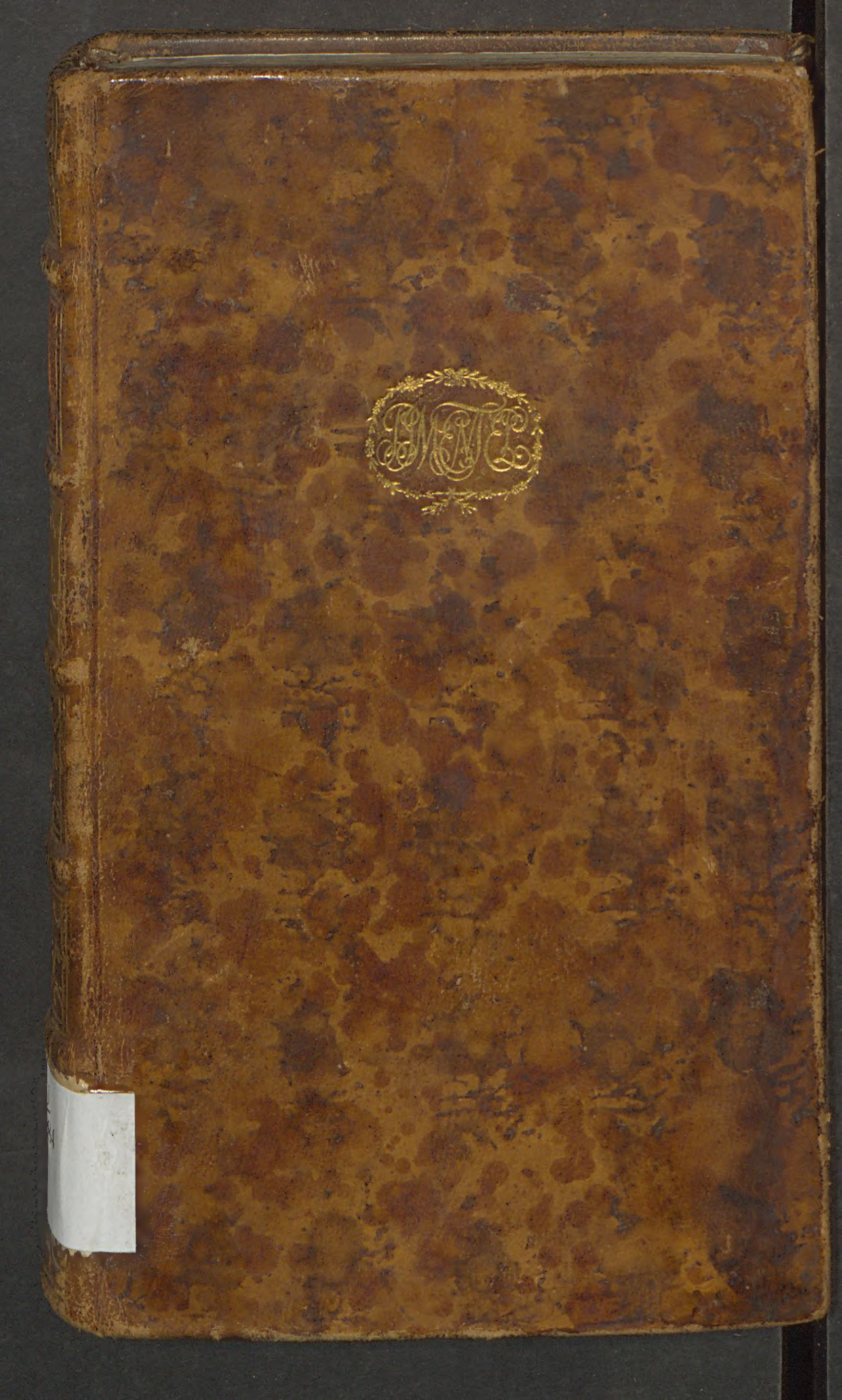
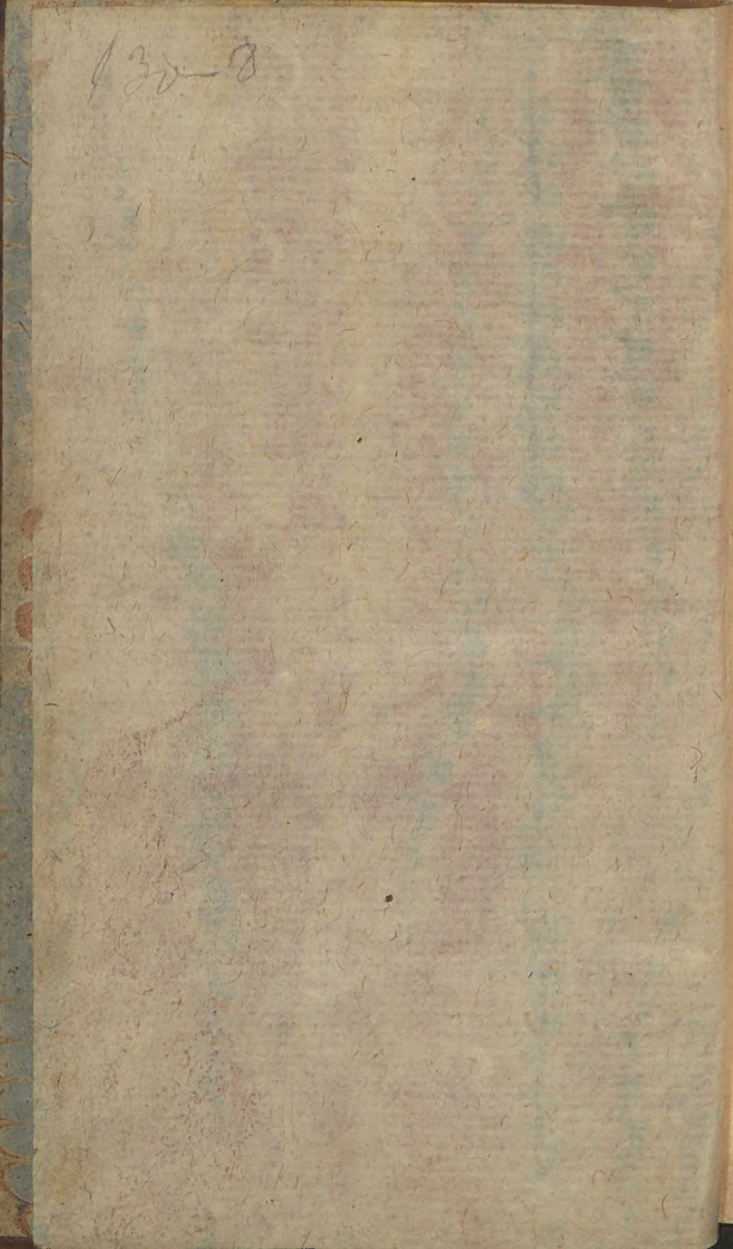



C. 22.





PAMELA,

OU

LA VERTU

RÉCOMPENSÉE.

TOME [illegible]

356/4

U/1284

PAMÉLA,

OU

LA VERTU

RÉCOMPENSÉE.

TOME PREMIER.



AVIS DES NOUVEAUX *ÉDITEURS.*

LA Bibliotheque Britannique * *nous apprend que M.* RICHARDSON, *Auteur de* PAME'LA, *ne s'étoit proposé d'en donner que ces quatre tomes* **; *mais qu'il la continuera sur des Mémoires qu'il a, & qu'il n'auroit peut-être jamais publiés, si quelques Libraires de* Londres, *amorcés par le prodigieux succès de ces quatre volumes, dont il*

* Tome XVII, *partie* II, *page* 222, *&c.*
** *Ce qu'on peut conclure aussi de la fin du quatrieme tome.*

s'est fait cinq éditions dans un an, ne l'y eussent forcé, en promettant au public une suite sous le titre de PAMÉLA DANS LA GRANDEUR, qui ne peut être que le fruit de l'imagination de celui qui y travaille, au lieu que la sienne contiendra des faits réels. Les Auteurs du même Journal ajoutent qu'on dit que M. Slocok, *Ministre de* S. Sauveur *dans* Soutwark, *a recommandé en chaire la lecture de PAMÉLA.*

En effet, cette belle & spirituelle Fille peut servir de modele à la jeunesse de

*son sexe, par sa pieté, son respect & sa tendresse pour ceux qui lui ont donné le jour, sa douceur, sa modestie, son humilité, sa candeur, son désintéressement, sa bienfaisance, son cœur reconnoissant, & sur-tout par sa résistance aux desirs d'un Seigneur à la fleur de l'âge, riche, généreux, & qui avoit du mérite d'ailleurs. Malgré la disproportion de leur naissance, quoique PAME'LA fût d'une extraction honnête & issue de parents fort estimables, M. B*** devient dans la suite l'admirateur de sa vertu & de ses rares quali-*

SEVILLA

tés, au point d'en faire ſon Epouſe chérie. Si, comme ſon caractere le promet, elle ſe ſoutient dans la grandeur & dans l'opulence où ſon hymen l'a élevée, la ſuite de ſon hiſtoire, que nous donnerons dès qu'elle paroîtra, ne peut manquer d'être lue avec autant de fruit que le commencement, par la jeuneſſe qui fait partie de la plus belle moitié du genre-humain. Les deux ſexes même, de tous états & de toutes conditions, y trouveront auſſi à profiter, par les ſages regles de conduite qui y ſeront répandues, comme dans ces quatre premiers tomes.

PRÉFACE
DU
TRADUCTEUR.

LE petit Ouvrage dont on donne ici la traduction, a été si bien reçu en Angleterre, qu'il s'en est fait cinq éditions en un an : preuve que l'Auteur a sçu attraper le goût du public. Il a pourtant rencontré quelques Censeurs. Et où est l'ouvrage auquel on ne puisse rien trouver à reprendre? *Le Cid* (dit un Auteur * plein d'esprit & de bon sens) *est l'un des plus beaux Poëmes que l'on puisse faire; & l'une des meilleures critiques qui ait été faite sur aucun sujet, est celle*

* M. de la Bruyere, Caracteres, &c. p. m. 25. *Des ouvrages de l'Esprit.*

du Cid. Il n'eſt donc pas ſurprenant que PAME'LA ait été critiquée : c'eſt un honneur qu'on ne s'aviſe pas de faire à de mauvais ouvrages. Nous ne prétendons pas néanmoins comparer ces critiques à celle du Cid. Elles ſont ſi pitoyables, & on y découvre tant de mauvaiſe foi dans les citations, qu'elles ne méritent pas qu'on en prenne connoiſſance. D'ailleurs, s'il y a quelques remarques qui ſoient dignes d'attention, l'Auteur y répondra lui-même dans la continuation de cette hiſtoire, qui eſt actuellement ſous preſſe, & qui contiendra auſſi quatre volumes.

Diſons un mot de notre traduction. Nous avons tâché de la rendre auſſi fidele qu'il nous a été poſſible, vu la différence des langues. On ſait que la Langue Angloiſe n'eſt pas tout-à-fait auſſi châtiée que la Françoiſe. On ſouffre dans celle-là des expreſſions

qu'on ne permettroit pas dans celle-ci. Il seroit aisé d'en citer un grand nombre d'exemples, s'il étoit nécessaire. C'est ce qui nous a obligés à rendre le sens de notre auteur, plutôt que de suivre exactement ses expressions. Cependant il faut se souvenir que la plupart de ces Lettres sont écrites par une jeune fille de quinze à seize ans, & il a fallu que le style fût proportionné à son âge & à son sexe.

On espere que les sentiments d'humanité, de vertu & de religion, & la variété des caracteres justes & bien touchés dont l'original de cet ouvrage est rempli, & qui l'ont fait recevoir si favorablement des Anglois, feront que les Etrangers ne liront pas avec moins de plaisir la traduction que nous leur présentons.

Nous n'ajouterons plus qu'un mot. Cette traduction a été faite avec la participation de l'Auteur, qui a eu la

bonté de nous fournir un petit nombre d'additions & de corrections; & comme on aime à connoître le caractere de ceux dont il est fait mention dans un livre qu'on lit, l'Auteur a bien voulu nous communiquer les portraits de quelques personnes dont il parle dans cette histoire. Ces portraits n'ont point été insérés dans les cinq éditions qu'on a faites de l'original, parce que l'Auteur s'en est avisé trop tard.



PRÉFACE
DE
L'ÉDITEUR.

SI divertir & plaire, & en même temps instruire & cultiver l'esprit & le cœur des jeunes gens de l'un & de l'autre sexe :

Si inculquer les principes de la Religion & de la Morale, d'une maniere si aisée & touchante, qu'on les rende agréables & utiles aux Lecteurs peu avancés en âge, & dignes cependant de l'attention des personnes d'un âge plus mur & d'un esprit plus cultivé :

Si presser avec force les devoirs réciproques des peres & des enfants, & ceux auxquels la société civile engage tous les hommes depuis ceux du plus bas étage, jusqu'aux personnes du rang le plus élevé :

Si peindre le vice des couleurs les plus propres à en inspirer de l'horreur, & mettre la vertu dans un si beau jour qu'on la rende véritablement aimable ;

Si tracer des caracteres vrais & bien soutenus :

Si faire naître des incidents fâcheux de causes qui sont naturelles, & exciter la compassion par des motifs convenables :

Si enseigner à l'homme riche l'usage qu'il doit faire de son bien ; à celui que ses passions dominent, comment il peut les vaincre ; & au débauché, de quelle maniere il peut réformer sa conduite de bonne grace & avec honneur :

Si donner des exemples propres à être imités dans les circonstances les plus délicates & les plus dangereuses, par les filles les plus modestes, & les épouses les plus chastes :

Si remplir toutes ces vues d'une maniere si vraisemblable, si naturelle, & si vive, qu'elle touche tous les Lecteurs sensés, & leur fasse prendre un grand intérêt dans l'histoire qu'on leur présente :

Si exécuter ce plan sans donner une seule idée qui puisse le moins du monde offenser la modestie la plus severe, même dans ces circonstances délicates où la plus sévere modestie paroît avoir le plus à appréhender :

Si tout cela, embelli par une grande variété d'incidents agréables, est digne

de louange, & peut rendre un ouvrage recommandable, l'Editeur des Lettres que l'on va lire, qui ne renferment rien qui ne ſoit vrai, & fondé dans la nature même, oſe aſſurer que ce petit ouvrage répond exactement à l'idée qu'on vient de donner. Il s'attend donc qu'il ſera favorablement reçu du public; de ſorte qu'il croit qu'une plus longue Préface, ou une Apologie plus étudiée ſeroit parfaitement inutile: & cela pour deux raiſons. Premierement, parce qu'ayant été lui-même extrêmement touché en liſant cette hiſtoire intéreſſante, il peut en appeller ſûrement au cœur même de tous ceux qui la liront avec quelqu'attention. En ſecond lieu, parce qu'on doit raiſonnablement ſuppoſer qu'un Editeur juge d'un ouvrage avec une impartialité dont un Auteur n'eſt preſque jamais capable, lorſqu'il s'agit de ſes propres productions.



A L'EDITEUR DU LIVRE intitulé PAME'LA, OU LA VERTU RE'COMPENSE'E.

J'Ai lu votre PAME'LA avec un plaisir inexprimable. Elle répond parfaitement à l'idée que vous en donnez dans votre Préface. Vous n'avez pas dit un mot de trop à la louange d'une Piéce qui a des avantages & des beautés qui lui sont particuliéres. Car outre l'agréable simplicité du stile, & la clarté & la justesse des expressions; comme ces Lettres ont été écrites pendant que les impressions que chaque circonstance qui y est rapportée devoit faire, étoient encore fraîches, & qu'elles sont adressées à ceux qui avoient droit de connoître les pensées les plus secrettes de celle qui les écrit, il faut nécessairement que les diverses passions du cœur y soient dépeintes d'une maniere plus touchante, & que la Nature même y soit représentée avec plus de vérité & plus d'exactitude, qu'on ne le peut faire dans le récit d'une histoire arrivée depuis long-temps, & dont on ne sauroit plus se rappeller les circonstances avec les mêmes espérances, les mêmes craintes, les mêmes passions qu'on a ressenties dans le temps que les choses se sont passées.

J'ose assurer que ce petit Ouvrage sera regardé comme un modéle dans son genre, & comme un modéle qu'on n'a point en-

core eu jusqu'à présent; car il est rempli d'Images vives, & d'Incidents naturels, surprenants, & qui ne sont point étrangers à l'Histoire qu'on raconte. Les circonstances en sont intéressantes, & pour ceux qui vivent dans la bassesse, & pour ceux qui vivent dans la grandeur. Les bienséances y sont très-bien gardées par-tout; les devoirs de la vie civile y sont pressés avec force; le stile y est proportionné au caractère des personnes qui paroissent sur la scène; l'Ouvrage plaît & instruit toujours en même temps; le vice & la vertu y sont dépeints de couleurs qui leur conviennent; & la Religion y est représentée dans sa beauté naturelle, & d'une maniere propre à la rendre aimable. Comme d'un côté on ne lui donne point un air sombre, triste & rebutant; de l'autre on a eu soin aussi de ne pas favoriser le goût dépravé qui n'est que trop à la mode aujourd'hui, je veux dire, qu'on ne l'a point avilie, en lui ôtant rien de sa dignité & de sa noblesse. Et j'ose assurer, que si outre les beautés de cet Ouvrage on considére encore le but que l'Auteur s'y est proposé, on le jugera digne non seulement d'être lû dans toutes les familles, principalement dans celles où il y a de jeunes gens de l'un & de l'autre sexe, mais aussi d'occuper une place dans la Bibliothéque des Lecteurs les plus curieux & les plus policés. Car comme il n'emprunte aucune de ses beautés de l'imagination d'un esprit romanesque, mais qu'il a son fondement dans la vérité

& dans la nature, & qu'il est établi sur l'expérience même, il sera toujours estimé des gens de goût & de bon sens; & d'un autre côté l'agréable variété des événements & des caractéres qu'il contient, le fera toujours lire avec plaisir par ceux qui cherchent la gayeté & l'enjouement.

Les réfléxions morales, & les usages que l'on peut tirer des différents événements & des caractéres qu'on y trouve, sont si bien exprimés à la fin de l'Ouvrage, que je ne m'y arrêterai pas ici. Mais je crois qu'il est à propos d'avertir le Public d'une chose que vous m'avez dite; c'est qu'il paroîtra par plusieurs particularités dont il est fait mention dans ces Lettres, que l'Histoire qui y est racontée est arrivée depuis environ trente ans; que vous avez été obligé de changer les noms des Personnes & des lieux, & de déguiser quelques circonstances, afin de ne pas choquer certaines gens, qui seroient fâchés qu'on les désignât trop clairement, quoiqu'ils ne puissent qu'approuver le bon dessein qu'on se propose en publiant cette Histoire. Puisque vous avez eu assez de confiance en moi pour me faire juge des changements que vous aviez desseins de faire, je suis bien aise de voir que vous les ayez faits d'une maniere qui n'altére point le fond de l'Histoire, & que vous ayez évité les digressions prolixes qu'on ne rencontre que trop souvent dans des Ouvrages de cette nature.

Petit Livre, charmante PAMÉLA, pré-

sente-toi hardiment au Public, sois sûre de trouver des Amis & des Admirateurs, non-seulement dans ta Patrie, mais même dans les Pays éloignés; tu pourras servir de modéle aux Ecrivains d'une Nation voisine, qui auront maintenant l'occasion de recevoir de bon argent sterling, à la place de la fausse monnoye qui a eu si long-temps cours parmi nous, dans des piéces où l'on ne trouve que la legéreté de cette inconstante Nation. Malgré la corruption du siécle, la vertu a encore un bon nombre de partisans. Tu peux compter sur leur protection. Et puisses-tu convertir tous les libertins obstinés entre les mains desquelles tu tomberas! Puissent toutes les jeunes filles qui te liront, imiter la vertu de PAME'LA, & être récompensées comme elle! Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-fidele Serviteur,

J. B. D. F.

A mon digne Ami, l'Éditeur de PAMÉLA.

MONSIEUR,

JE vous renvoye le manuſcrit de Paméla, que j'ai lû avec tout le plaiſir imaginable. Ce petit ouvrage eſt écrit avec cet air de vérité & avec cette ſimplicité aimable, qui quoique très-néceſſaires ſe rencontrent rarement dans les piéces deſtinées à inſtruire & à plaire. Celle ci touche le cœur & perſuade l'eſprit. Les incidens en ſont ſi naturels & ſi intéreſſans, que j'ai ſuivi pas à pas votre charmante héroïne ; j'ai partagé avec elle toutes ſes peines ; j'ai été extrêmement inquiet dans la crainte où j'étois des terribles conſéquences que je croyois à chaque inſtant devoir être la ſuite de la louable réſiſtance qu'elle faiſoit. Je me ſuis intéreſſé dans tous les projets qu'elle formoit pour s'échapper. J'ai été ſucceſſivement content d'elle & fâché contr'elle durant le temps de ſon empriſonnement. J'ai été content des plans qu'elle formoit, & des moyens qu'elle vouloit mettre en uſage pour ſe délivrer ; & j'ai été fâché de ce qu'elle ſouffroit que ſa peur fît évanouir tous ſes deſſeins. J'ai déploré toujours ſon malheur avec un cœur vivement touché de voir toutes ſes eſpérances trompées, & tous ſes projets avortés. En un mot, toute la piéce eſt ſi touchante, qu'il eſt impoſſible de la lire ſans y prendre un vif intérêt, & ſans en être extrêmement ému.

Elle renferme mille bonnes leçons ; elle enſeigne une morale épurée ; elle met la vertu dans ſon plus beau jour, & en rend la pratique agréable. La belle infortunée en ſuit conſtamment les maximes, mais ſans oſtentation & ſans orgueil. La vertu eſt ſi profondément gravée dans ſon cœur, que durant tout le cours de ſes ſouffrances on ne la voit pas héſiter un ſeul moment, pour ſavoir ſi elle doit la ſacrifier pour ſatisfaire ſon ambition, ou pour obtenir ſa liberté : mais, comme s'il n'y avoit pas d'autre

moyen de se délivrer, elle persévére constamment dans le dessein de conserver son innocence, au milieu de toutes les tentations, & de tous les dangers où elle est exposée, résolue de périr plutôt que de faire rien qui puisse ternir sa réputation.

Je ne saurois m'empêcher de remarquer une chose qui m'a paru bien surprenante, & qui mérite qu'on y fasse une attention particuliere. On voit ici une jeune personne, parfaitement belle, née dans la bassesse & dans la pauvreté, qui n'a aucun ami capable de la secourir, ni de la protéger; qui n'a guéres reçu d'autre éducation *, que ce qu'elle a pu recueillir de ses propres observations, & du peu qu'elle a lu durant le temps qu'elle a servi sa bonne & généreuse maîtresse; & qui après avoir goûté l'aise & l'abondance dans une situation fort au-dessus de celle où elle étoit née, peut cependant se rédoudre, & se résoudre avec plaisir à retourner à son ancienne pauvreté, plutôt que de renoncer à sa vertu. Il est bien surprenant, dis-je, qu'une jeune personne, dans de pareilles circonstances, ait pu mépriser l'éclat des richesses, & s'exposer à l'indigence; qu'elle ait été capable de se conduire avec tant de sagesse & tant de prudence au milieu de toutes les peines, de tous les chagrins, & de tous les maux qu'elle a eu à souffrir; qu'elle ait résisté aux appas séduisants, & aux offres presque irrésistibles d'un très-galant homme, généralement aimé & estimé pour les agréments de sa personne, & ses bonnes qualités; qu'elle ait su rompre avec tant d'adresse toutes ses mésures, & l'obliger enfin à renoncer à ses desseins criminels, à sacrifier son orgueil & son ambition à la vertu de cette fille, & à devenir le protecteur de cette même innocence qu'il avoit

* L'Auteur de cette Lettre semble avoir oublié que la Maîtresse de Paméla l'avoit élevée à peu près comme si elle eût été sa propre fille.

ſi long-temps tâché de corrompre; qu'elle l'ait enfin engagé à l'épouſer, ſans qu'elle en eût eu auparavant aucun deſſein, ni même la moindre penſée; ſans qu'elle eût employé aucun artifice pour l'enflammer, ſans qu'elle eût pris des airs de coquette pour le tenter & pour l'attirer, ſans qu'elle eût affecté d'être prude pour augmenter ſa paſſion; puiſqu'au contraire elle étoit ſans artifice, & qu'elle n'avoit aucune connoiſſance des ruſes & des tromperies des femmes de ce ſiécle: tous ſes ſoins & même tous ſes déſirs ne tendoient qu'à ſe rendre auſſi peu aimable qu'elle le pouvoit aux yeux de ſon maître. Cependant elle étoit ſi éloignée d'avoir la moindre averſion pour ſa perſonne, qu'elle étoit plutôt prévenue en ſa faveur, eſtimant ſes bonnes qualités, en même temps qu'elle condamnoit la paſſion qu'il avoit pour elle. Voilà un grand exemple de renoncement à ſoi-même. Ses refus même étoient autant d'attraits; plus elle réſiſtoit, & plus elle charmoit; les moyens qu'elle employoit pour défendre ſa vertu, ne faiſoient qu'augmenter le danger où elle étoit, en enflammant de plus en plus la paſſion de ſon maître; juſqu'à ce qu'enfin par une défenſe courageuſe & conſtante, celle qui étoit aſſiégée, non-ſeulement remporta une glorieuſe victoire ſur celui qui l'aſſiégeoit, mais le prit auſſi lui même priſonnier

Je ſuis charmé des belles réflexions qu'elle fait durant le cours de ſes malheurs: ſes ſoliloques, & les petits raiſonnements qu'elle fait avec elle-même ſont très-agreables & très-jolis; elle découvre à ſon Pere & à ſa Mere tout le fond de ſon ame ſans aucun déguiſement, de ſorte qu'on peut connoître, j'ai penſé dire qu'on peut voir les recoins les plus cachés de ſon cœur, ſource pure de vérité & d'innocence, d'où il ne peut partir que des ſentiments vertueux, & des penſées toutes ſaintes.

Je ne saurois concevoir pourquoi vous hésiteriez un moment à publier cette piéce si peu commune. Je souhaite de la voir imprimée dans sa simplicité naturelle, qui touchera le lecteur, & lui plaira plus que tous les traits d'éloquence qu'on pourroit y ajouter, & qui ne feroient que la gâter. Si vous souffriez qu'une main meurtriere vint l'orner de décorations superflues & inutiles, qui comme trop de draperie dans des tableaux ou sur des statues, ne font qu'embarrasser, cela ne serviroit qu'à déguiser les faits, qu'à gâter les réflexions, & qu'à rendre les incidens peu naturels; l'histoire seroit pour ainsi dire noyée dans une multitude de grands mots & de phrases pompeuses; ce seroit changer la substance solide en une ombre vaine, ou plutôt tourner la solidité Angloise en crême fouettée. Non, ayons Paméla, telle qu'elle s'est représentée ellè-même; conservons ses propres expressions sans retranchement & sans addition. Produisez là dans son joli habit de paysanne, ainsi qu'elle parut lorsqu'elle comptoit de retourner chez ses parents; c'est l'habit qui convient le mieux à son innocence & à son aimable simplicité. C'est dans cet état qu'elle plaira le plus. Les grands traits d'éloquence peuvent surprendre & amuser, mais ils ne font jamais de profondes impressions sur l'esprit.

En un mot, Monsieur, le public a grand besoin d'une piéce comme celle-ci. Le monde n'est que trop & trop tôt corrompu par les romans pernicieux. Je n'en connois point dont j'osasse recommander la lecture aux jeunes gens de l'un ou de l'autre sexe; moins encore voudrois-je les leur proposer comme des ouvrages où ils trouveroient des exemples propres à être imités. Tous ceux que j'ai lus jusqu'ici ne tendent qu'à gâter le jugement, à corrompre le cœur, & à inspirer à la jeunesse l'esprit de galanterie, & l'amour des plaisirs défendus.

Publiez donc pour leur propre intérêt cette piece propre à les divertir & à les instruire en même-temps. L'honneur du beau sexe exige de vous que vous leur donniez Paméla, afin qu'on voye en sa personne une héroïne presque sans pareille, qui s'est conduite avec sagesse dans les fâcheuses circonstances où elle s'est trouvée, & de qui ni tentations ni souffrances n'ont pu vaincre la vertu. C'est un glorieux exemple que les belles doivent imiter. Notre sexe aussi demande de vous cet ouvrage, afin que nous puissions nous justifier en quelque sorte de l'accusation qu'on nous intente d'être incapables de recevoir les impressions de l'honneur & de la vertu; & afin de montrer aux Dames que nous ne sommes pas inexorables, lorsqu'elles refusent constamment de se rendre à nos sollicitations criminelles.

Il est de l'intérêt de la vertu en général que vous donniez cette piéce au public. Rendez-vous donc, Monsieur, aux instances réunies des deux sexes. Donnez nous Paméla pour l'avantage du genre-humain. Et comme je suis persuadé que ses beautés ne sauroient être long-temps cachées, & qu'il n'y a point de familles où l'on ne veuille avoir Paméla, je suis sûr aussi que chaque famille qui l'aura en deviendra plus vertueuse. Elle formera le tendre cœur de la jeunesse, & lui apprendra à pratiquer les régles de la vertu & de l'honneur; elle confirmera dans de bons principes les gens d'un âge avancé; elle corrigera les vicieux, & réformera les mœurs des siécles; de sorte que Paméla deviendra le sujet de l'imitation de toutes les jeunes Dames de la Grande-Bretagne; & le généreux bienfaiteur & rémunérateur de cette aimable fille, sera l'admiration des hommes, & l'exemple qu'ils se proposeront de suivre. Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-affectionné Ami, &c.



PAMÉLA,

OU

LA VERTU RÉCOMPENSÉE.

LETTRE I.

Mes très-chers Pere & Mere,



'AI à vous communiquer un grand sujet de chagrin, accompagné pourtant de quelque consolation : voici le chagrin ; c'est que ma bonne Maîtresse est morte de la maladie dont je vous ai parlé. Elle nous a laissés tous dans une extrême affliction ; car c'étoit une Maîtresse pleine de bonté & d'indulgence pour tous ses domestiques. Je craignois beaucoup, que comme j'étois entrée chez elle pour être sa femme-de-chambre, je ne me visse de nou-

veau hors de condition, & obligée de retourner chez vous, qui n'avez déja que trop de peine à vous entretenir vous-mêmes. Et comme ma Maîtresse avoit eu la bonté de me faire apprendre à écrire & à coudre, qu'elle m'avoit fait enseigner l'Arithmétique, & bien d'autres choses au-dessus de mon état, il n'auroit pas été facile de trouver une autre condition: pour laquelle votre pauvre Paméla eût été propre. Mais tandis que ma bonne Maîtresse étoit dans son lit de mort, & justement une heure avant qu'elle expirât. Dieu dont nous avons si souvent éprouvé la protection dans le besoin, lui mit au cœur de recommander tous ses domestiques l'un après l'autre à mon jeune Maître; & lorsque ce fut mon tour de lui être recommandée (j'étois au chevet de son lit, pleurante & sanglottante) elle ne put d'abord dire que ces paroles, *mon cher Fils....* elle s'arrêta un moment, puis reprenant un peu ses esprits, elle ajoûta *souviens-toi de ta pauvre Paméla.* Ce furent-là presque ses dernières paroles. Mes yeux se fondent en larmes... ne soyez pas surpris de voir ce papier si plein de taches.

Que faire? Il faut que la volonté de Dieu soit faite... Voici maintenant le sujet de consolation. C'est que je ne serai pas obligée de m'en retourner pour être à charge à mes chers Pere & Mere: car mon Maître nous a dit, je prendrai soin de

chacune de vous, mes filles; & pour toi, Pamela, ajoûta-t-il en me prenant la main en presence de toutes les autres filles, je veux être ton ami pour l'amour de ma chere Mere, tu prendras soin de mon linge, Dieu le benisse! & vous mon cher pere & ma chere Mere, priez Dieu avec moi qu'il répande ses bénédictions sur lui. Car il a fait mettre en deuil tous les domestiques de ma Maîtresse, & leur a fait present à chacun d'un an de gages. Par rapport à moi, comme je n'en avois point encore eu, ma Maîtresse m'ayant promis de me traiter selon que je me conduirois, il a ordonné à la Ménagére de me mettre en deuil comme les autres, & il m'a donné de sa propre main quatre guinées, & quelques piéces d'argent, qu'il y avoit dans la bourse de ma Maîtresse lorsqu'elle mourut; & il m'a dit que si j'étois une bonne fille, diligente & fidelle, il seroit mon ami pour l'amour de sa Mere. Je vous envoye ces quatre guinées pour vous consoler; car la Providence ne me laissera pas manquer. Vous pouvez en employer une partie à payer quelques vieilles dettes, & garder le reste pour vos besoins. Si j'en reçois davantage, je sai qu'il est de mon devoir de vous témoigner ma reconnoissance en prenant soin de vous, & je n'y manquerai pas; car vous avez eu soin de moi, lorsque je ne pouvois pas encore m'aider moi-même; vous avez eu soin de tous vos

enfans, car que ferions nous devenus tous sans cela ? Je vous envoye ceci par notre valet Jean, qui va de votre côté : mais il ne sait pas ce qu'il vous apporte, car j'ai mis les guinées dans une petite boëte à pillules, qui étoit à ma Maîtresse, & je les ai enveloppées dans du papier, afin qu'elles ne sonnassent point. Prenez garde à ne point ouvrir la boëte devant lui.

Je sai, mes chers Pere & Mere, qu'il faut que je vous donne du chagrin aussi-bien que du plaisir ; j'ajoûterai seulement priez pour votre Paméla, qui sera toute sa vie,

Votre obéissante Fille.

Je viens d'avoir la plus grande frayeur du monde : justement comme je pliois cette lettre dans la chambre de ma défunte Maîtresse, mon jeune Maître est entré. Mon Dieu ! qu'il m'a effrayée ! J'allois cacher la lettre dans mon sein, lorsque me voyant toute tremblante, il m'a dit en souriant, à qui viens-tu d'écrire, Paméla ? Je lui ai répondu pleine de confusion, je vous demande pardon, Monsieur, c'est seulement à mon Pere & à ma Mere. Et bien a-t'il dit, montre-moi quels progrès tu as faits dans l'écriture. Ah ! que j'étois honteuse ! Dans le trouble où il me voyoit, il a pris la lettre sans rien dire davantage, & l'a lûe d'un bout à l'autre, puis il me l'a rendue. Je vous demande pardon, Monsieur lui dis-je. Je ne sai

pourtant pourquoi je parlois ainſi : car comme il a toujours été très-reſpectueux envers ſes parens, pourquoi trouveroit-il mauvais que j'euſſe le même reſpect pour les miens ! Auſſi n'étoit il pas fâché, car il me prit la main, & me dit, tu es une bonne fille, Paméla, d'en agir ſi généreuſement envers ton Pere & ta Mere qui ſont âgés. Je ne ſuis point en colere contre toi. Sois diligente & fidelle ; fais ce que tu dois ; ce que je viens de voir fait que tu n'en es que plus à mon gré. Puis il dit, eh quoi Paméla ! tu peins joliment, & ton ortographe eſt paſſablement bonne, je vois que les ſoins que ma bonne Mere a pris de ton éducation n'ont pas été perdus. Elle avoit coutume de dire que tu aimes la lecture ; tu peux choiſir parmi les livres qu'elle a laiſſés, ceux que tu voudras lire pour cultiver ton eſprit, pourvû que tu prennes ſoin de ne les pas gâter. Pendant qu'il parloit ainſi, je ne faiſois que faire la révérence & pleurer ; j'étois toute confuſe de ſes bontés. En vérité, c'eſt, je crois le meilleur Gentilhomme qu'il y ait au monde. Mais je m'apperçois que ceci devient une autre longue lettre ; je finirai donc en ajoûtant ſeulement que je ſerai toute ma vie,

Votre très-obéiſſante Fille.

PAMELA ANDREWS.

LETTRE II.

Réponse à la précédente.

Ma chére PAME'LA,

TA Lettre a certainement causé beaucoup de chagrin à ta Mere & à moi, elle nous a donné pourtant quelque consolation. Nous sommes en vérité très-affligés de la mort de ta bonne Maîtresse, qui prenoit tant de soin de toi, qui te donnoit une si bonne éducation, & qui durant trois ou quatre ans t'a fait present d'habits, de linge & de hardes, qu'une Demoiselle n'auroit pas honte de porter. Mais ce qui nous inquiéte le plus, c'est la crainte où nous sommes que te voyant élevée si fort au-dessus de ton rang, tu ne te laisses entrainer à commettre quelque chose de honteux, & de criminel. Tout le monde dit que tu es devenue grande & bien faite; d'autres ajoutent que tu es fort jolie; & en vérité si tu n'étois pas ma fille, je l'aurois cru aussi lorsque je te vis la derniere fois il y a six mois. Mais à quoi tout cela sert-il, si tu es perdue & ruinée sans ressource? En vérité, ma chere enfant, nous commençons à craindre extrêmement pour toi. Car que signifient toutes les richesses du monde, lorsqu'on a une mauvaise conscience, &

qu'on ſe conduit mal ? Il eſt vrai que nous ſommes fort pauvres, & que nous avons beaucoup de peine à vivre, quoiqu'autrefois nous ayons été plus à notre aiſe, comme tu ſais. Mais nous aimerions mieux ne vivre que d'eau, & de la terre des foſſés que je ſuis obligé de creuſer, que d'être dans l'abondance, ſi elle étoit le prix de la chaſteté de notre chere enfant.

Je me flatte que le bon Gentilhomme n'a aucun mauvais deſſein. Mais qu'il t'ait donné tant d'argent, qu'il t'ait parlé avec tant de bonté, qu'il ait ſi fort loué les progrès que tu as faits, &, ô paroles fatales! qu'il t'ait dit, *fais ce que tu dois* & que *tu n'en ſeras que plus à ſon gré*, c'eſt ce qui nous a cauſé une crainte mortelle.

J'en ai parlé à la bonne femme *Montſort* tu ſais que cette honnête veuve, a demeuré autrefois dans de bonnes familles, elle nous a un peu raſſurés : car elle nous a dit, que c'eſt aſſez la coutume, lorſqu'une Dame meurt, de donner l'argent qu'elle a ſur elle à ſa Femme-de-chambre, & à celle de ſes femmes qui l'ont veillée durant ſa maladie. Mais encore pourquoi te regarderoit-il avec tant de bonté? Pourquoi prendroit-il la main d'une pauvre fille, comme tu dis dans ta lettre qu'il a fait deux fois? Pourquoi s'abaiſſeroit-il juſqu'à lire la lettre que tu nous écris, & à louer ton écriture & ton ortographe? Et pourquoi te donneroit-il la permiſſion de lire les livres de ſa

Mere ? En vérité, ma très-chere enfant, nous tremblons de peur à ton occasion : & puis, tu témoignes tant de joye des bontés qu'il a pour toi, tu parois si charmée de ses expressions pleines de douceur, (qui sont je l'avoue, une grande grace qu'il te fait, s'il n'a que de bons desseins) que nous craignons, oui ma chere Fille, nous craignons que tu ne sois que trop reconnoissante, & que tu ne le recompenses en lui sacrifiant ta vertu, ce joyau que ni richesses, ni faveurs, ni rien au monde ne sauroit payer.

Moi aussi, je t'ai écrit une longue lettre. J'ajoûterai pourtant encore une chose, c'est qu'au milieu de notre pauvreté & de nos malheurs, nous nous sommes toujours confiés en la bonté de Dieu, nous avons toujours conservé notre probité, & nous ne doutons point d'être heureux ci-après, pourvû que nous persévérions dans la pratique de la vertu, quoique notre sort soit fort triste ici-bas. Mais si notre chere fille venoit à perdre son innocence, ce nous seroit une affliction insupportable, qui feroit descendre tout-d'un-coup avec douleur nos cheveux blancs au sépulcre.

Si donc tu nous aimes, si tu fais cas de la bénédiction de Dieu, si tu as quelque égard pour ton propre bonheur à venir, nous t'ordonnons l'un & l'autre d'être sur tes gardes ; & si tu t'apperçois qu'on entreprenne la moindre chose contre ta vertu, ne manque pas de quitter tout & de nous

venir trouver auplutôt. Nous aimons mieux te voir couverte de haillons, & aller même à ton enterrement, que si l'on disoit qu'une fille qui nous appartient, a préféré des avantages temporels à sa vertu.

Nous acceptons avec plaisir le present que tu nous fais, comme un témoignage de ton amitié & de ton respect ; mais jusqu'à ce que nous soyons hors d'inquiétude nous ne saurions en faire aucun usage, crainte de partager le prix de l'infamie de notre pauvre fille. Nous avons enveloppé les guinées dans un linge, & nous les avons cachées parmi le chaume au-dessus de la fenêtre, de peur qu'on ne nous les vole, nous te donnons notre bénédiction, nous prions Dieu pour toi, & sommes,

Tes inquiets, mais affectionnés Pere & Mere.

JEAN ET ELISABETH ANDREWS.

LETTRE III.

Mon très-cher Pere,

IL faut que je l'avoue, votre lettre m'a causé beaucoup d'inquiétude. Car au lieu qu'auparavant mon cœur étoit pénétré de reconnoissance pour les bontés de mon Maître, votre lettre m'a remplie de soupçon & de crainte. Je me flatte pourtant

encore qu'il ne fera jamais rien qui soit indigne de lui : car que gagneroit-il en causant la ruine d'une pauvre jeune créature ? Mais ce qui m'afflige le plus, c'est que vous paroissiez vous méfier de la vertu de votre enfant. Non, mon cher Pere & ma chere Mere, soyez assurés que je ne ferai jamais rien qui puisse faire descendre vos cheveux blancs avec douleur au sépulcre. Je mourrai mille morts, plutôt que de manquer le moins du monde à mon devoir. Soyez-en assurés, & que votre cœur soit en repos. Car quoique pendant quelque temps j'aye vécu d'une manière qui est au-dessus de ma qualité, je puis cependant retourner avec plaisir à mes haillons & à ma pauvreté, je puis me contenter de pain & d'eau, & je m'y réduirai, plutôt que de perdre ma réputation, quel que soit celui qui me tentera; soyez en persuadés, & ayez meilleure opinion de

Votre très-obéissante Fille jusqu'à la mort.

Mon Maître continue toujours à être très-affable à mon égard. Jusques à present je ne vois aucune raison de rien craindre. Madame Jervis, la Ménagére, me traite d'une maniere fort obligeante; & j'ai gagné l'amitié de tous les autres domestiques. Certainement il est impossible qu'ils ayent tous formé de mauvais desseins contre moi, seulement parce qu'ils

ſont polis envers moi. Je me flatte que je me conduirai de maniere que tout le monde ait des égards pour moi, & que perſonne ne me veuille faire plus de mal, que je ne voudrois leur en faire moi-même. Notre valet Jean va ſi ſouvent dans vos quartiers, que je l'engagerai à paſſer toujours chez vous, afin que vous puiſſiez avoir ſouvent de mes nouvelles, ſoit de bouche, ſoit par lettres; car plus j'écris, plus ma main ſe forme.

LETTRE IV.

Ma très-chere Mere,

CAr ma dernière lettre étoit adreſſée à mon Pere, en réponſe à la ſienne; c'eſt pourquoi je veux aujourd'hui vous écrire à vous, quoique je n'aye à vous dire que des choſes qui me feront paroître une vaine petite impertinente. J'eſpére pourtant que je ne ſerai jamais aſſez fiére pour m'oublier moi-même. Il faut avouer cependant qu'on a un plaiſir ſecret à s'entendre louer. Vous ſaurez donc, que Miladi Davers, (il n'eſt pas néceſſaire de vous dire que c'eſt la Sœur de mon Maître) a paſſé un mois chez nous: elle a pris beaucoup de connoiſſance de moi, elle m'a conſeillé d'être toujours très-réſervée; elle a eu la bonté de me dire

que j'étois une fort jolie fille, que tout le monde disoit du bien de moi, & m'aimoit; elle ma conseillé, de ne me jamais familiariser avec les garçons, mais de les tenir toujours dans le respect, que ce seroit même le moyen de m'attirer leur estime.

Mais ce qui m'a fait le plus de plaisir, c'est ce que je vais vous raconter. A table comme Madame Jervis me l'a raporté, mon Maître & Miladi Davers parlans de moi, elle lui dit qu'elle me croyoit la plus jolie fille qu'elle eût jamais vue; que j'étois trop jolie pour demeurer dans la maison d'un Garçon, & que quelque femme qu'il épousât, il n'y en auroit point qui voulût me souffrir à son service. Il lui répondit, que j'avois fait de grands progrès, que j'avois beaucoup de prudence, & du bon sens au-dessus de mon âge, & que ce seroit grand dommage, que ce qui faisoit mon mérite, devînt la cause de mon malheur. Non, dit la bonne Dame, Paméla viendra demeurer avec moi. De tout mon cœur, répondit mon Maître, je serai charmé de la voir si bien pourvue. Hé bien dit-elle, je consulterai Milord là-dessus. Elle demanda quel âge j'avois. Madame Jervis répondit, que j'avois eu quinze ans au mois de Février passé. Oh! dit-elle, si cette Créature, (car c'est ainsi qu'elle nous appelle toutes nous autres Servantes) veut prendre garde à elle, elle deviendra

plus accomplie encore, tant par raport au corps que par raport à l'esprit.

Maintenant, mes chers Pere & Mere, quoique ce que je viens de raporter puisse paroître trop vain venant de moi, ne vous réjouissez-vous pas aussi-bien que moi, de voir que mon Maître soit si prêt à se séparer de moi? Cela fait bien voir qu'il ne pense rien de criminel. Mais Jean va partir, ainsi je n'ai le temps que de vous dire que je suis & serai toûjours,

Votre vertueuse aussi-bien que très-obéïssante Fille.

Je vous prie de vous servir de l'argent; vous pouvez le faire à present en toute sureté.

LETTRE V.

Mes très-chers Pere & Mere,

COmme Jean va dans vos quartiers, j'ai envie de vous écrire, parce qu'il est toûjours disposé à vous porter mes Lettres, ou quoi que ce soit que je vous envoye. Il dit qu'il a un plaisir infini à vous voir l'un & l'autre, & à vous entendre parler; que vous avez tous deux tant de bon sens, & tant de vertu, qu'il

apprend toûjours de vous quelque chose d'utile. C'est grand dommage, dit-il encore, que des personnes d'une si grande probité n'ayent pas mieux réussi dans le monde. Il s'étonne que vous, mon Pere, qui êtes si capable d'enseigner, & qui écrivez si bien, n'ayez pas eu un meilleur succès dans l'Ecole que vous aviez levée, & que vous soyez obligé de gagner votre vie par un si rude travail. Mais je tire plus de vanité d'être née de parens si vertueux, que si j'étois la fille d'une Dame de qualité.

Je n'entends point encore parler d'aller chez Miladi Davers, & je suis fort tranquille ici à present : car Madame Jervis me traite comme si j'étois sa fille. C'est une très-bonne femme, qui regarde l'intérêt de son Maître comme le sien propre. Elle me donne continuellement de bons conseils, & je crois, qu'après vous deux, je l'aime plus que qui que ce soit au monde. Elle a su si bien régler le ménage, & le tient en si bon ordre, que nous avons tous un grand respect pour elle. Elle prend plaisir à m'entendre lire devant elle, mais elle n'aime à entendre que de bons Livres : nous lisons toutes les fois que nous sommes seules, de sorte qu'il me semble alors que je suis chez vous. Elle entendit un jour Henri, un de nos domestiques, qui n'est pas le plus honnête homme du monde, me parler

un peu librement : il m'apelloit, je pense, *sa chére Paméla*, & me saisit comme s'il avoit voulu me baiser : vous pouvez croire que j'en fus fort en colére. Madame Jervis se mit à le gronder sérieusement, & se fâcha beaucoup contre lui ; elle me dit qu'elle étoit très-contente de ma sagesse & de ma modestie, & de ce que je savois tenir les garçons en respect. Il est vrai que dans le fond je ne suis pas fiére, & que j'en agis civilement envers tout le monde ; cependant je ne saurois souffrir d'être regardée en face par les valets, qui vous envisagent comme s'ils vouloient vous voir jusques dans l'ame. Comme pour l'ordinaire je déjeune, je dîne, & soupe avec Madame Jervis, tant elle a de bonté pour moi, j'ai peu d'occasions de parler aux autres domestiques, & j'en suis fort aise. Ce n'est pas qu'ils ne soient en général assez honnêtes à mon égard à cause de Madame Jervis, parce qu'ils voyent qu'elle m'aime : & ils la craignent, parce qu'ils savent qu'elle est née Demoiselle, quoiqu'elle ait eu le malheur d'être réduite à servir.

Je vois que je vais faire encore une longue Lettre, car j'aime à écrire, & je vous ennuyerai. Mais lorsque j'ai commencé ma Lettre, je n'avois dessein que de vous dire, que je ne crains plus maintenant aucun danger. Et en vérité je m'admire moi-même, d'avoir été assez folle

pour m'inquiéter comme j'ai fait; quoique l'avertissement que vous m'aviez donné fut un effet de votre amitié, qui vous rend circonspects. Je suis sûre que mon Maître ne voudroit pas s'abaisser & se deshonorer, pour causer la perte d'une pauvre fille comme moi. Et vous savez que cela le ruineroit de reputation, aussi bien que moi; car il peut sans doute se marier dans une des meilleures familles du pays. Mais en voilà assez pour aujourd'hui. Je suis

Votre très-obeissante Fille.

LETTRE VI.

Mes très-chers Pere & Mere,

MOn Maître m'a été bien bon depuis ma derniére, car il m'a donné une partie des hardes de feue ma Maîtresse; savoir, un habit complet, une demie douzaine de chemises, six mouchoirs fins, trois tabliers de Cambrai, & quatre de toile de Hollande. L'habit est d'une belle étoffe de soye, trop riche sans doute, & trop bon pour moi, je voudrois que ce ne fût pas faire un affront à mon Maître, que de vendre cet habit; je vous en envoyerois l'argent, ce qui me feroit bien plus agréable.

Vous allez être remplis de crainte, vous allez vous imaginer qu'on a quelque mauvais dessein; mais je vous dirai, qu'il étoit avec Madame Jervis lorsqu'il me donna ces hardes; & il lui donna en même-temps à elle quantité de bonnes nipes, qu'il la pria de porter en mémoire de Madame sa Mere qui avoit été la bonne amie de Madame Jervis. Et lors qu'il me donna cet habit & le reste, voilà qui est pour toi, Paméla, dit-il, fais faire l'habit propre pour ta taille, & quand tu quitteras le deuil, tu porteras cet habit pour l'amour de ta Maîtresse. Madame Jervis te rend un bon témoignage; je souhaite que tu te conduises toûjours avec autant de sagesse, que tu as fait jusqu'à present, & alors tous le monde t'aimera.

Je fus si surprise de sa bonté, que je ne savois que dire. Je lui faisois la révérence, & à Madame Jervis aussi, à cause du bon témoignage qu'elle m'avoit rendu; & je lui dis à lui, que je souhaitois de pouvoir mériter ses bonnes graces, & que je ferois tout ce qui dépendroit de moi pour y réussir.

Oh que c'est une chose aimable que de faire du bien! c'est tout ce que j'envie aux Grands. J'ai toûjours cru que mon jeune Maître est un Galant-homme, comme tout le monde le dit. Mais il nous a donné à nous deux toutes ces belles nipes

d'un air ſi gracieux, qu'il me paroiſſoit un Ange.

Madame Jervis dit qu'il lui demanda ſi j'étois réſervée avec les valets; car il dit que j'étois fort jolie, & que ſi je me laiſſois attraper par quelqu'un, ce pourroit être ma perte, & le moyen de me rendre pauvre & malheureuſe de bonne heure. Elle ne manqua jamais de dire du bien de moi, & profita de cette occaſion pour s'étendre ſur mes louanges: mais je me flâte qu'elle n'en a pas dit plus que je ne tâcherai d'en mériter, car je ne les mérite pas encore. Je ſuis aſſurée, qu'après vous, mon cher Pere & ma chére Mere, elle eſt la perſonne que j'aimerai toûjours le plus. Je ſuis

Votre très-obéïſſante Fille.

LETTRE VII.

Mon très-cher Pere,

DEpuis ma derniere mon Maître m'a donné encore beaucoup de bonnes & belles nipes. Il me fit monter dans le cabinet de ma Maîtreſſe, & ayant ouvert ſes tiroirs, il me donna deux coëffures de dentelle de Flandres très-fine, trois paires de ſouliers de ſoye, dont il y en a deux qui ont à peine été portées, & qui me

vont fort bien, car ma Maîtresse avoit le pied extrêmement petit, à la troisiéme paire il y avoit des boucles d'argent fort belles. Il me donna aussi des rubans & des fontanges de toutes les couleurs, quatre paires de beaux bas de coton blanc, & trois paires de bas de soye, & deux corps de jupe fort riches. J'étois toute étonnée, & je fus un temps sans pouvoir parler. J'avois honte en moi-même de prendre les bas, car Madame Jervis n'étoit pas-là; si elle y eût été, ce n'auroit été rien : Je les reçus, je crois, de fort mauvaise grace; car il sourit, & dit, ne rougis point, Paméla; penses-tu que je ne sache pas que les jolies filles portent des souliers & des bas?

Ces paroles me déconcertérent si fort, qu'un souffle m'auroit fait tomber; car vous pensez bien qu'il n'y avoit point de réponse à faire à cela: ainsi, comme une sotte, j'étois prête à pleurer; je me retirai en faisant la révérence, & en rougissant jusqu'aux oreilles, j'en suis sûre: car quoiqu'il n'y eût point de mal dans ce qu'il avoit dit, je ne savois pourtant comment le prendre. Je fus raconter le tout à Madame Jervis, qui me dit que Dieu lui avoit mis au cœur de me faire du bien, & que je devois redoubler mes soins & ma diligence. Il lui paroissoit, disoit-elle, qu'il vouloit m'habiller de maniere que je fusse propre à être la

Femme-de-chambre de Miladi Davers elle-même.

Cependant vos avertissemens tendres & paternels me revinrent dans l'esprit, & furent cause que je n'estimai pas ses presens à beaucoup près tant que j'aurois fait. Je me flâte pourtant qu'il n'y a aucune raison de craindre. Car quel bien lui reviendroit-il d'avoir causé la perte d'une pauvre & simple fille comme moi ? D'ailleurs aucune fille de distinction ne voudroit sans doute le regarder, s'il s'étoit ainsi deshonoré lui-même. Je me tranquiliserai donc ; & certes je n'aurois jamais eu la moindre crainte, si vous ne me l'aviez pas mis dans la tête : mais je sais que c'étoit pour mon avantage : & peut-être que si ces inquiétudes ne s'étoient pas mêlées avec ces faveurs, je m'en serois trop énorgueillie. Ainsi je conclus, que tout arrive pour notre bien : & Dieu vous benisse, mon cher Pere & ma chére Mere ; je sai que vous implorez constamment ses bénédictions sur moi, qui suis & serai toûjours.

Votre très-obéïssante Fille,

LETTRE VIII.

Ma très-chere PAME'LA,

JE ne puis que te renouveller mes avis sur la bonté que ton Maître te témoigne, & sur ses expressions libres au sujet des bas. Peut-être qu'il n'a eu aucun dessein, je m'en flâte. Mais lorsque je considére qu'il est possible qu'il eût quelque dessein; & que s'il en a eu, le bonheur de ma fille dans ce Monde & dans l'Eternité en dépend, c'en est assez pour me faire trembler. Arme-toi, ma chére Enfant, pour le pis qui peut arriver; résous-toi à perdre plûtôt la vie que ton honneur. Quand même les soupçons que je t'ai fait naître, diminueroient le plaisir que tu aurois autrement goûté dans les faveurs de ton Maître, qu'est-ce que le plaisir que peuvent causer quelques belles hardes au prix d'une bonne conscience?

Il est vrai que les presens dont il te comble sont très-considérables, mais par cela même il doivent être plus suspects. Et lorsque tu dis qu'il paroissoit comme un Ange, que je crains que ses presens n'ayent fait trop d'impression sur toi! Car quoi que tu ayes plus de bon sens & de prudence qu'on n'en a communément à ton age, je tremble pourtant lorsque je

réfléchis à quels dangers une pauvre fille d'un peu plus de quinze ans est exposée, au milieu des tentations de ce Monde, & de la part d'un jeune Gentilhomme mal intentionné, supposé qu'il le soit, qui a le pouvoir d'obliger, & une espéce d'autorité de commander en qualité de Maître.

Je t'ordonne donc, ma chere Enfant, si tu veux avoir notre bénédiction, tout pauvres que nous sommes, d'être sur tes gardes, il ne sauroit avoir du mal à cela; & puisque Madame Jervis est une femme si vertueuse, & qu'elle a tant de bonté pour toi, j'en suis beaucoup plus tranquille & ta Mere aussi. Nous nous flâtons que tu ne lui cacheras rien, & que tu suivras ses conseils en tout. Ainsi, en te donnant notre bénédiction, & en t'assurant que nous prierons Dieu pour toi, plus que pour nous-mêmes, nous sommes

Tes très-affectionnés Pere & Mere.

Prens garde à ne te pas énorgueillir de ce qu'on te dit que tu es jolie, car tu ne t'es pas faite toi-même, ainsi tu ne peux mériter aucune louange de ce côté-là. La Probité & la Vertu sont seules la véritable beauté. Souviens-toi de cela, Paméla.

LETTRE IX.

Mes très-chers Pere & Mere.

JE ſuis bien mortifiée d'avoir à vous dire que l'eſpérance que j'avois conçue d'aller chez Miladi Davers eſt entiérement évanouie. Miladi vouloit m'avoir ; mais mon Maître, comme je l'ai apris il y a un moment, n'a pas voulu y conſentir. Il dit que le Neveu de Miladi pourroit devenir amoureux de moi, que je pourrois le ſéduire, ou en être ſéduite, & comme ſa Mere m'aimoit, & m'avoit recommandée à ſes ſoins, il croyoit, dit-il, qu'il étoit de ſon devoir de me garder chez lui, & que Madame Jervis me ſerviroit de Mere. Madame Jervis m'a dit que Miladi ſecoua la tête, & dit, *ah mon Frere* ! & pas davantage : & comme vous m'avez rendue ſoupçonneuſe par vos avertiſſemens, j'ai de temps en temps de triſtes preſſentimens. Je ne parle pourtant point encore de vos avertiſſemens, ni de mes inquiétudes à Madame Jervis : non pas que je me défie d'elle ; mais de peur qu'elle ne me croye vaine, préſomptueuſe, & trop remplie de bonne opinion de moi-même ; vû l'extrême diſtance qu'il y a entre un Homme ſi riche & Gentilhomme, & une pauvre Fille comme moi. Cependant Ma-

dame Jervis elle-même paroissoit tirer quelques conséquences de ce que Miladi Davers avoit secoué la tête, & s'étoit écriée, *ah mon Frere*! sans rien dire de plus. J'espére que Dieu me donnera le secours de sa grace: c'est pourquoi je ne veux pas m'inquiéter trop, si je puis m'en empêcher; car je me flâte de n'en avoir point de sujet. Mais je vous rendrai compte des moindres choses qui arriveront, afin que vous puissiez me continuer toûjours vos bons avis; priez pour

Votre triste & inquiéte PAMÉLA.

LETTRE X.

Ma chere Mere,

VOUS & mon cher Pere êtes sans doute surpris de n'avoir point eu de mes nouvelles depuis plusieurs semaines; mais une triste scène en a été la cause; mais à présent il n'est que trop clair que vos avertissements étoient bien fondés. Oh! Ma chere Mere, je suis malheureureuse! Ne vous effrayez pourtant pas, je suis vertueuse. Dieu veuille par sa grace que je le sois toujours.

Oh! cet Ange, ce Gentilhomme, ce doux bienfaicteur de votre pauvre Paméla! qui devoit prendre soin de moi à la

priere que lui fit sa Mere lorsqu'elle étoit dans son lit de mort ; qui craignoit si fort que je ne me laissasse séduire par le neveu de Milord Davers, qu'il ne vouloit point me laisser entrer au service de Miladi ; ce Gentilhomme (oui, il faut encore que je l'appelle ainsi, quoiqu'il ne mérite plus ce titre) ce Gentilhomme s'est avili jusqu'à se donner des libertés avec sa pauvre servante ! Il s'est fait voir maintenant dans son caractere naturel, & rien ne paroît plus noir & plus affreux.

Je n'ai pas été paresseuse ; j'ai écrit de temps à autre, comment par dégrés, & par de honteux artifices il a découvert ses criminels desseins. Mais quelqu'un m'a volé ma lettre, & je ne sai ce qu'elle est devenue. Elle étoit assez longue : je soupçonne que c'est lui qui l'a prise : puisqu'il a eu l'ame assez basse pour commettre une indignité, il peut bien aussi en avoir commis une autre. Quoiqu'il en soit, tout l'usage qu'il peut faire de ma lettre, c'est qu'elle pourra lui faire honte du personnage qu'il a joué, au lieu que je ne saurois rougir du mien ; car il verra que je suis résolue à conserver ma vertu, & que je me glorifie de la probité de mes parents, quoiqu'ils soient pauvres.

Je vous dirai tout à la premiere occasion, car on m'observe étroitement. Il a dit à Madame Jervis, cette fille est toujours à barbouiller du papier, il me sem-

ble qu'elle pourroit mieux employer ſon temps. Cependant je travaille de mon éguille à toute heure, je fais ſon linge, & tout le beau linge de la maiſon, & outre cela je ſuis occupée à lui broder une veſte. Mais, oh, mon cœur eſt prêt à ſe fendre! Quelle récompenſe ai-je à attendre, ſi ce n'eſt la honte & l'infamie, ou des duretés, & un mauvais traitement! Je vous dirai tout dans peu, j'eſpere que je trouverai ma lettre.

Votre très-affligée fille.

Il faut déſormais que je le traite d'*il* & de *lui*, car il s'eſt entiérement deshonoré dans mon eſprit.

LETTRE XI.

Ma chere Mere,

JE ne ſaurois trouver ma lettte, c'eſt pourquoi je vous raconterai le tout auſſi briévement qu'il me ſera poſſible. Tout alla paſſablement bien depuis la pénultiéme lettre que je vous écrivis. A la fin je crus avoir quelques raiſons de le ſoupçonner : car lorſqu'il me voyoit, il me jettoit des œillades qui ne ſignifioient rien de bon : enfin il vint à moi, comme j'étois à travailler à mon aiguille dans le

cabinet du petit jardin. Madame Jervis ne faiſoit que de me quitter. Je voulois m'en aller : mais il me dit, non, Paméla, ne t'en vas point : j'ai quelque choſe à te dire : & tu me fuis toujours lorſque je t'approche, comme ſi tu avois peur de moi.

J'étois tout-à-fait déconcertée, comme vous pouvez croire : à la fin je lui dis, il ne convient pas à votre pauvre ſervante de demeurer en votre préſence, Monſieur, à moins que vos affaires ne le demandent ; & j'eſpere que je n'oublierai jamais le reſpect que je vous dois.

Eh bien, dit-il, mes affaires le demandent quelquefois, & je veux que tu demeures, pour entendre ce que j'ai à te dire.

J'étois toute honteuſe, & je commençai à trembler, ſur-tout lorſqu'il me prit la main ; car il n'y avoit pas une ame proche de nous.

Ma ſœur Davers, dit-il, (& il me ſemble qu'il avoit l'air auſſi embarraſſé que moi) vouloit que tu demeuraſſes avec elle ; mais elle n'auroit pas fait pour toi ce que j'ai deſſein de faire, ſi tu continues d'être fidelle & obligeante. Que dis-tu ma Fille ? ajouta-t-il avec quelque ardeur : n'aimes - tu pas mieux demeurer avec moi, que d'aller chez ma ſœur Davers ? Il avoit un regard qui me pénétra de frayeur ; je ne ſai comment l'expri-

mer; c'étoit, je pense, un regard égaré.

Dès que je pus parler, je lui dis: je vous demande pardon, Monsieur, mais comme vous n'avez point de femme que je puisse servir, & qu'il y a à cette heure un an que ma bonne Maîtresse est morte, j'aimerois mieux aller servir Miladi Davers, si vous vouliez bien me le permettre, parce que...

J'allois continuer; mais il m'interrompit brusquement, en disant, parce que tu es une petite sotte, & que tu ne sais pas ce qui te convient. Je te dis que je te ferai Demoiselle, si tu veux être obligeante, & si tu ne t'opposes pas toi-même à ton bonheur: en disant cela, il m'embrassa & me baisa.

Vous direz maintenant, que toute sa méchanceté parut à découvert. Je me débattis, je tremblai, & j'étois si transie de frayeur, que je me laissai tomber: je n'étois pas tout-à-fait évanouie, mais je me connoissois à peine. Je me vis entre ses bras, sans aucune force: il me baisa deux ou trois fois avec une terrible ardeur. A la fin je m'arrachai d'entre ses bras, & j'allois m'enfuir du cabinet, mais il me retint, & ferma la porte.

J'aurois donné ma vie pour un liard. Il dit, je ne te ferai point de mal, Paméla, n'aye pas peur de moi. Je ne veux point rester ici, répondis-je. Tu ne veux point rester, petite impertinente? reprit-

-il; sais tu à qui tu parles ? Alors je perdis toute crainte & tout respect. Oui, Monsieur, lui dis-je, je le sais; je puis bien oublier que je suis votre domestique, lorsque vous oubliez ce qui convient à un maître.

Je pleurois & sanglottois terriblement. Que tu es sotte ! dit-il; t'ai-je fait aucun mal ? Oui, Monsieur, lui dis-je, vous m'avez fait le plus grand mal du monde: car vous m'avez appris à m'oublier moi-même, & ce qui me convient; & en vous abaissant jusqu'à prendre des libertés avec votre servante, vous avez diminué la distance que la fortune avoit mise entre vous & moi. Oui, Monsieur, j'ose prendre la liberté de le dire; quoique pauvre, je suis vertueuse; & quand vous seriez un Prince, vous ne me feriez pas renoncer à ma vertu.

Il se met en colere, & dit, qui est-ce qui veut t'y faire renoncer, petite salope, cesse de pleurer comme un enfant ? Il est vrai que je me suis abaissé moi-même; mais ce n'étoit que pour t'éprouver. Si tu peux garder le secret sur tout ceci, j'en aurai meilleure opinion de ta prudence. Voici quelque chose, dit-il en me mettant quelques pieces d'or dans la main, pour te dédommager de la frayeur que je t'ai causée. Va faire un tour de jardin, & ne rentre pas que tu n'ayes fini de pleurer. Je te commande de ne pas dire un

mot de ce qui s'est passé, & tout ira bien, & je te pardonnerai.

Je ne veux point de votre argent, Monsieur, lui dis-je; en vérité je n'en veux point, toute pauvre que je suis. Car pour parler sincérement, il me sembloit que ç'auroit été prendre des arrhes. Je mis donc son or sur le banc; & comme il paroissoit chagrin & confus de ce qu'il avoit fait, je pris cette occasion pour ouvrir la porte & sortir du cabinet.

Il m'appella, disant garde le secret, Paméla, je te le commande; & ne rentre pas encore, comme je te l'ai dit.

Oh! que de pareilles actions sont basses & indignes! & qu'un Gentilhomme doit paroître petit, quelque mérite qu'il ait d'ailleurs, lorsqu'il ose faire des choses qui sont si fort au-dessous de lui, & qui mettent ses inférieurs en état de paroître plus grands que lui?

Je fis un tour ou deux dans le jardin, mais sans m'éloigner de la maison, crainte d'accident. Je soufflai dans ma main pour sécher mes yeux, parce que je ne voulois pas paroître trop désobéissante. Je vous en dirai davantage dans ma premiere lettre.

Priez pour moi, mon cher Pere & ma chere Mere, & ne soyez pas en colere contre moi. Je n'ai pas encore pris la fuite hors de cette maison, autrefois ma consolation & mes délices, mais maintenant

ma terreur & mes angoiſſes. Je ſuis contrainte de finir à la hâte,

Votre obéïſſante & vertueuſe Fille.

LETTRE XII.

Ma chere Mere,

JE vais continuer ma triſte hiſtoire. Après avoir ſeché mes yeux je rentrai, & je commençai à conſidérer ce que j'aurois à faire. Tantôt je ſongeois à quitter la maiſon, & à aller au vilage voiſin, pour y attendre l'occaſion de me rendre chez vous; mais je ne ſavois ſi je devois prendre avec moi les hardes qu'il m'a données, ni comment les emporter. Tantôt je penſois à les laiſſer, & à n'emporter que ce que j'avois ſur le corps. Mais il y avoit deux milles & demi juſqu'au village, & cela par un chemin détourné: & comme j'étois aſſez bien miſe, je craignois de m'expoſer à quelque malheur, preſque auſſi grand que celui que je voulois éviter: & puis, penſai-je, on publiera peut être que j'ai volé quelque choſe, & que cela m'avoit obligée à m'enfuir: & ç'auroit été une choſe bien triſte de m'en retourner chez mes chers Parents avec une mauvaiſe réputation. Oh! que je ſouhaitai d'être encore dans ma gri-

sette, dans cet habillement pauvre & simple, où vous m'aviez mise (encore étoit-ce avec bien de la peine) pour pouvoir entrer en condition, quoique je n'eusse pas encore douze ans, du temps de ma bonne Maîtresse! Tantôt je songeois à dire tout à Madame Jervis, & à lui demander conseil: ce qui me retenoit, c'étoit l'ordre qu'il m'avoit donné de garder le secret. Car, pensai-je en moi-même, peut être qu'il a honte de ce qu'il a fait, & qu'il n'entreprendra plus rien de semblable dans la suite. Et comme la pauvre Madame Jervis a besoin de son secours pour vivre, à cause des malheurs qui lui sont arrivés, je crus qu'il y auroit de la dureté à exposer cette Dame à son ressentiment pour l'amour de moi.

Dans cette incertitude, tantôt réfléchissant, tantôt pleurant, & ne sachant à quoi me déterminer, je restai dans ma chambre jusqu'au soir: & ayant prié qu'on m'excusât si je ne descendois pas pour souper, Madame Jervis monta, & me dit, pourquoi faut-il que je soupe sans vous, Paméla? Allons, je vois bien qu'il y a quelque chose qui vous chagrine, dites-moi ce que c'est.

Je la priai de me permettre de coucher avec elle, parce que j'avois peur des esprits, & que j'étois persuadée qu'ils ne feroient aucun mal à une personne aussi vertueuse qu'elle. Cette excuse n'est guere

bonne, dit-elle ; car pourquoi n'avez-vous pas eu peur des esprits jusqu'à présent ? (J'avoue que je n'avois pas pensé à cela.) Mais, ajouta-t-elle, je consens de tout mon cœur que vous couchiez avec moi, quelle que soit votre raison : mais descendez pour souper. Je la priai de m'excuser ; car, lui dis-je, j'ai tant pleuré, que tous les autres domestiques s'en appercevront. Mais je ne vous cacherai rien, Madame Jervis, dès que nous serons couchées.

Elle eût la bonté de me laisser agir à ma fantaisie : elle se hâta de venir se coucher, & dit aux domestiques, que je coucherois avec elle parce qu'elle ne reposoit pas fort bien, & qu'elle m'engageroit à lire auprès d'elle pour l'endormir ; car, ajouta-t-elle, je sais que Paméla aime la lecture.

Dès que nous fûmes seules, je lui racontai tout ce qui s'étoit passé ; car je pensai que, quoiqu'il m'eût défendu de rien dire, cependant il n'y auroit pas de mal, quand même il viendroit à savoir que je l'aurois dit à Madame Jervis. Je m'imaginai que de garder un secret de cette nature, c'auroit été témoigner que je voulois me priver des bons avis qu'on pouvoit me donner & dont je n'avois jamais eu un si grand besoin. Je craignois que mon silence ne lui fît croire que je ne ressentois pas comme je devois l'injure

qu'il m'avoit faite, & que je pourrois garder des ſecrets plus dangereux encore, ce qui auroit pu l'encourager à entreprendre quelque choſe de plus criminel. Avois-je raiſon, ma chere Mere ?

Madame Jervis ne put pas s'empêcher de mêler ſes larmes aux miennes ; car je pleurois tout le temps que je lui contois mon hiſtoire, & je la priois de me conſeiller ce que je devois faire. Je lui montrai les deux lettres de mon cher Pere ; elle loua la probité qui y paroiſſoit, & la maniere dont elles étoient écrites, & dit des choſes fort obligeantes de vous deux. Mais elle me pria de ne pas ſonger à quitter ma condition : car, dit-elle, vous vous êtes conduite d'une maniere ſi vertueuſe, que ſuivant toutes les apparences il aura honte de ce qu'il a fait, & n'entreprendra jamais plus rien de ſemblable. Quoique, ajouta-t-elle, je craigne plus votre beauté, ma chere Paméla, que toute autre choſe ; car l'homme le plus vertueux du monde peut devenir amoureux de vous. Elle dit encore qu'elle ſouhaiteroit d'avoir aſſez de bien pour vivre indépendante ; parce qu'elle me prendroit chez elle pour y demeurer comme ſi j'étois ſa propre fille.

Comme vous m'aviez ordonné de lui demander conſeil, je ſuis reſolue d'attendre, pour voir comment les choſes iront, à moins qu'il ne me mette dehors ; quoi-

que dans votre premiere lettre vous m'ayez commandé de ſortir de chez lui, dès le moment que j'aurois quelque raiſon de craindre. Ainſi, mon cher Pere & ma chere Mere, je me flatte que ce n'eſt pas par un principe de déſobéiſſance que je demeure ici ; car je ne pourrois plus m'attendre à vos bénédictions, ni aux bons effets de vos prieres, ſi j'étois déſobéiſſante.

Tout le lendemain je fus fort triſte, & je me mis à écrire ma longue lettre. Il me vit écrire, & dit à Madame Jervis (comme je l'ai déjà rapporté). Cette fille eſt toujours à barbouiller du papier, il me ſemble qu'elle pourroit être mieux employée, ou quelque choſe de ſemblable. Quand j'eus fini ma lettre, je la mis ſous la toilette, dans la chambre de ma maîtreſſe, où perſonne, outre mon maître, n'entre que Madame Jervis & moi. Mais lorſque je revins pour la cacheter, je fus fort ſurpriſe de ne la point trouver : perſonne ne ſavoit que mon maître eût approché de la chambre durant tout ce temps-là : de ſorte que j'ai été extrêmement inquiéte à ce ſujet. Mais Madame Jervis croit, auſſi bien que moi, qu'il l'a trouvée d'une maniere ou d'autre. Il paroît chagrin & fâché, & ſemble me fuir, autant qu'il diſoit que je le fuyois moi-même. Il vaut mieux que cela ſoit ainſi, que ſi c'étoit pis.

Il a commandé à Madame Jervis de me dire de ne pas employer tant de temps à écrire : c'eſt quelque choſe de bien bas à un Gentilhomme comme lui, de s'amuſer à une bagatelle comme celle-là, puiſque d'ailleurs je ne ſuis pas pareſſeuſe : ſans doute qu'il eſt fâché de ce que j'ai écrit, & cela ne ſignifie rien de bon.

Mais je ſuis beaucoup plus tranquille, depuis que je couche avec Madame Jervis : quoiqu'après tout, d'un côté la crainte perpétuelle où je vis, & de l'autre ſa mauvaiſe humeur, & le mécontentement qu'il témoigne de tout ce que je fais, ne me rendent que trop miſérable.

Oh ! que n'ai-je toujours gardé mes haillons ! je ne ſerois pas expoſée comme je le ſuis à des tentations d'un côté, & à donner du mécontentement de l'autre. Que j'étois heureuſe il y a quelque temps, & que je ſuis malheureuſe à préſent ! Ayez pitié de moi, & priez pour

Votre affligée PAMELA.

LETTRE XIII.

Ma très-chere Enfant,

LA détreſſe où tu es, & les tentations auxquelles tu es expoſée, nous font ſaigner le cœur. Nous prions Dieu con-

tinuellement pour toi, & nous voulons que tu te retires de cette grande maison, & que tu fuyes ce méchant homme, si tu trouves qu'il renouvelle ses attentats. Tu aurois dû le faire d'abord, si tu n'avois pas eu Madame Jervis pour te conseiller. Nous ne trouvons rien à redire à ta conduite jusqu'à présent; mais nous sommes dans une inquiétude mortelle, en considérant ce qui peut arriver. Oh mon enfant! les tentations sont quelque chose de terrible. Cependant sans elles nous ne saurions nous connoître nous-mêmes, & nous ignorerions de quoi nous sommes capables.

Tes tentations sont très-grandes: car tu as à résister aux richesses, à la jeunesse, & à un bel homme comme il l'est dans l'esprit du public. Mais quel honneur n'acquéreras-tu pas si tu résistes à toutes ces tentations! Et lorsque nous réflechissons sur ta conduite passée, & sur la bonne éducation que tu as reçue; lorsque nous considérons que tu as été élevée de maniere à avoir plus de honte du vice que de la pauvreté, nous nous persuadons que Dieu te donnera la force de surmonter tout. Cependant comme nous sommes convaincus que la vie te doit être à charge, à cause des appréhensions continuelles qui te tourmentent; & qu'il y auroit peut être de la présomption à te fier trop à tes propres forces; comme tu es encore fort jeune, & que le Demon pourroit lui inspirer

quelque ſtratagême pour te ſéduire (& les grands n'en manquent jamais) je crois qu'il vaut mieux que tu viennes chez nous partager notre miſére en ſureté, que de vivre avec tant d'inquiétude dans une abondance qui peut t'être dangereuſe. Dieu veuille t'inſpirer le meilleur parti. Et auſſi long-temps que tu as Madame Jervis pour ta conſeillére, & pour ta compagne pendant la nuit; (oh ma chere fille, que c'étoit prudemment fait à toi que de vouloir coucher avec elle!) nous ſommes plus tranquilles que nous ne ſerions ſans cela. Ainſi en te recommandant à la protection de Dieu, nous ſommes avec ſouci.

Tes très-affectionnés Pere & Mere.

LETTRE XIV.

Mes très-chers Pere & Mere,

NOUS avons vécu fort agréablement Madame Jervis & moi pendant ces derniers quinze jours; car mon Maître a été durant tout ce temps-là à la terre qu'il a dans le Comté de Lincoln, ou chez Miladi Davers ſa ſœur. Mais il eſt revenu d'hier. Dès qu'il a été arrivé il a eu quelque converſation avec Madame Jervis, &

principalement sur mon sujet. Il lui a dit : Eh bien, Madame Jervis, je sais que vous voulez du bien à Paméla ; mais pensez - vous qu'elle soit de quelque utilité dans la maison ? Elle m'a dit, que cette question la surprit, mais qu'elle répondit, que j'étois la créature la plus vertueuse & la plus diligente qu'elle connut. Pourquoi, je vous prie, ce mot de vertueuse ? a-t-il dit ; y a-t-il eu quelque raison de soupçonner qu'elle ne l'étoit pas ? Ou quelqu'un s'est-il mis en tête de l'éprouver ? Je m'étonne, Monsieur, a-t-elle repliqué, que vous me fassiez une pareille question. Qui est - ce qui oseroit rien entreprendre contr'elle dans une maison aussi-bien réglée & aussi-bien gouvernée que la vôtre, & sous un maître qui a une si belle réputation d'honneur & de vertu ? Je vous remercie, Madame Jervis, dit-il, de la bonne opinion que vous avez de moi : mais, dites-moi, supposé que quelqu'un entreprît quelque chose contre Paméla, pensez-vous qu'elle voulût vous en faire confidence ? Monsieur, répondit - elle, c'est une jeune innocente qui a tant de confiance en moi, que je crois qu'elle me demanderoit conseil aussi-tôt qu'à sa Mere. *Innocente* encore, s'est-il écrié, & *vertueuse* sans doute. Je vois, Madame Jervis, que vous n'êtes pas chiche d'épithétes : pour moi, je la regarde comme une petite artificieuse ; & si j'avois un som-

melier, ou un maître d'hôtel qui fût jeune, elle auroit bientôt tendu ses filets pour attraper l'un ou l'autre, si elle croyoit qu'il valût la peine d'en faire un mari. Ah! Monsieur, dit-elle; Paméla est bien jeune, & ne pense pas encore à un mari, j'ose en répondre pour elle, & votre maître-d'hôtel & votre sommelier sont des gens âgés, qui ne songent à rien de semblable. Non, dit-il, & quand même ils seroient plus jeunes, ils auroient trop d'esprit pour penser à une fille comme elle. Je vous dirai ma pensée sur son sujet, Madame Jervis, je ne crois pas que cette fille, qui est si avant dans vos bonnes graces, soit aussi peu artificieuse que vous vous l'imaginez. Il ne me convient pas de disputer avec vous, Monsieur, a répliqué Madame Jervis; mais j'ose dire que si les hommes veulent la laisser en repos, elle ne s'embarrassera guére d'eux. Quoi, Madame Jervis, a-t-il dit là-dessus, y a-t-il donc, que vous sachiez, des hommes qui ne veulent pas la laisser en repos? Non en vérité, Monsieur, a-t-elle répondu, elle est trop réservée pour cela; cependant elle se conduit avec tant de prudence que tous les hommes l'estiment, & lui témoignent autant de respect que si elle étoit née Demoiselle.

Ah! dit-il, c'est-là l'artifice dont je parlois. Suffisez que je vous dise que cette fille a de la vanité, de la suffisance, &

même de l'orgueil, ou je ſuis bien trompé: peut-être même en pourrois-je donner un exemple. Monſieur, a-t'elle dit, vous voyez plus loin qu'une pauvre & ſimple femme comme moi. Je n'ai jamais apperçu que l'innocence en elle. Et *de la vertu* auſſi, je vous en répons, a-t'il dit. Mais ſuppoſé que je puſſe vous raporter une circonſtance où elle a parlé un peu trop librement des bontés que quelqu'un a eu pour elle, & où elle a eu la vanité d'attribuer à des deſſeins criminels quelques douceurs qu'on ne lui diſoit que par un effet de la compaſſion qu'on avoit pour ſa jeuneſſe & pour ſa mauvaiſe fortune, & où elle a même oſé dire du mal de ceux dont elle ne devroit jamais prononcer le nom qu'avec reſpect & avec reconnoiſſance, que diriez-vous de cela! Ce que je dirois, Monſieur, a-t'elle répondu; je ne ſais ce que je dirois; mais j'oſe croire que Paméla eſt incapable d'une pareille ingratitude.

Eh bien, a-t'il dit, ne parlons plus de cette petite ſotte. Conſeillez-lui ſeulement en amie, de ne pas ſe donner trop de libertés par rapport aux bontés qu'on a pour elle; & que ſi elle reſte ici, elle n'écrive pas tout ce qui ſe paſſe dans ma maiſon, ſeulement pour exercer ſon eſprit & ſa plume. C'eſt une fine matoiſe, je vous en repons, & vous en ſerez convaincue avec le temps.

Vit-on jamais rien de pareil, mon cher

Pere & ma chére Mere? Il eſt clair qu'il ne s'attendoit pas à trouver tant de reſiſtance de ma part, & qu'il ſe doute que j'ai tout dit à Madame Jervis : il eſt clair auſſi qu'il faut qu'il ait la lettre que je vous avois deſtinée, & c'eſt ce qui le chagrine cruellement. Mais je ne ſaurois qu'y faire. Il vaut mieux que je ſois artificieuſe & ſubtile, dans le ſens qu'il donne à ces termes, que ſi j'étois ce qu'il ſouhaite. Et quelque peu de cas qu'il faſſe des termes de vertu & d'innocence appliqués à ma perſonne, il auroit été moins en colére, ſi j'avois moins mérité ces éloges, car alors mon crime auroit été ma vertu par rapport à lui : méchant qu'il eſt !

Je vous écrirai encore dans peu ; mais il faut que je finiſſe à preſent, en diſant que je ſuis & ſerai toùjours

Votre vertueuſe Fille.

LETTRE XV.

Ma chere Mere,

JE finis ma derniére un peu bruſquement, car je craignois qu'il ne vînt, ce qui ne manqua pas d'arriver. Je cachai ma Lettre dans mon ſein, & pris mon ouvrage qui étoit proche de moi. J'avois

si peu de cet artifice qu'il m'impute, que j'étois aussi déconcertée, que si je venois de commettre quelque grand crime.

Ne vous levez pas, Paméla, me dit-il, & que je ne vous empêche pas de continuer votre ouvrage. Vous ne me dites pas que je suis le bien revenu après mon voyage dans le Comté de Lincoln. Il seroit bien fâcheux, Monsieur, lui dis-je, que vous ne fussiez pas toûjours le bien venu dans votre propre maison.

Je voulois me retirer, mais il me dit; ne vous en fuyez pas, vous dis-je; j'ai deux ou trois mots à vous dire. Ah que le cœur me battoit! Lorsque je vous témoignai quelque bonté dans le cabinet du jardin, dit-il, & que vous y répondites si sottement, comme si j'avois eu dessein de vous faire quelque grand mal, ne vous défendis-je pas de dire à qui que ce fût ce qui s'étoit passé? Et cependant vous en avez parlé par-tout, sans aucun égard pour ma réputation, ni pour la vôtre. Moi, Monsieur, lui dis-je, en avoir parlé par-tout! je n'ai presque personne à qui parler.

Il m'interrompit en disant, *presque*, petite impertinente! vous savez donc user d'équivoque? Qu'entendez-vous par ce *presque*? Je vous demande si vous ne l'avez pas dit à Madame Jervis, premiérement? Je vous prie, Monsieur, lui dis-je dans un grand trouble, permettez-moi de descendre, car il ne m'appartient pas de disputer avec vous.

Nouveau ſubterfuge, dit-il; que parlez-vous de diſputer ? Eſt-ce diſputer avec moi, que de répondre à une queſtion très-ſimple que je vous fais ? Répondez à ce que je vous demande. O mon cher Monſieur! dis-je, je vous demande en grace de ne me pas preſſer davantage : je pourrois encore m'oublier, & être inſolente.

Répondez-moi donc, dit-il; n'avez-vous pas raporté tout à Madame Jervis ? Vous ſerez inſolente, ſi vous ne répondez pas ſur le champ à ma queſtion. Monſieur, lui dis-je en voulant retirer ma main qu'il tenoit toûjours, je pourrois peut-être vous répondre par une autre queſtion, & cela ne me conviendroit pas. Que voulez-vous dire ? reprit-il; parlez.

Eh bien, monſieur, lui dis-je; pourquoi ſeriez-vous ſi en colére, de ce que j'aurois dit à Madame Jervis, ou à quelque autre, ce qui s'eſt paſſé, ſi vous n'aviez aucun mauvais deſſein ?

Bien dit, ma petite innocente ſans artifice, comme Madame Jervis vous appelle, s'écria-t'il. Eſt-ce donc ainſi que vous me raillez, & que vous oſez me faire des queſtions ? Inſolente que vous êtes! mais je veux que vous me répondiez directement. Monſieur, dis-je, je ne voudrois pas mentir pour tous les biens du monde. Je l'ai dit à Madame Jervis, car mon cœur étoit prêt à ſe fendre : mais excepté elle, je n'en ai ouvert la bouche à

perſonne. Fort bien impudente, dit-il, Voilà une nouvelle équivoque. Vous n'en avez ouvert la bouche à perſonne. Mais n'en avez-vous pas écrit à quelqu'autre? Quoi! Monſieur, dis-je alors (car j'étois tout-à-fait courageuſe dans ce moment) pourriez-vous me faire cette queſtion, ſi vous n'aviez pas pris la Lettre que j'écrivois à mon Pere & à ma Mere, dans laquelle j'avoue que je leur diſois tout librement, leur découvrois ma douleur, & leur demandois conſeil?

Et faut-il donc, dit-il, que je ſois ainſi flétri dans ma maiſon, & hors de ma maiſon, devant tout le monde, par une effrontée comme vous? Non, de grace, Monſieur, lui dis-je, ne vous fâchez pas contre moi; ce n'eſt pas moi qui vous flétris, je ne fais que dire la vérité. Ah! vous oſez me railler encore arrogante que vous êtes! je ne ſouffrirai pas qu'on me parle ainſi.

Mais, Monſieur, dis-je, à qui une pauvre fille peut-elle demander conſeil, ſi ce n'eſt à ſon Pere & à ſa Mere, & à une honnête Dame comme Madame Jervis, qui pour l'amour de ſon ſexe doit donner conſeil quand on le lui demande? Inſolente! dit-il, en frapant du pied, faut-il que je ſois ainſi queſtionné par une fille comme vous? Je me jettai à genoux, & dis: pour l'amour de Dieu, Monſieur, ayez pitié d'une pauvre créature, qui ne

connoit point jusqu'où s'étend le respect qu'elle vous doit, & qui ne sait que chérir sa réputation & sa vertu. C'est tout ce sur quoi je puis compter; & quoique pauvre & sans amis ici, j'ai toûjours appris à aimer la vertu plus que ma vie. Vous faites bien du bruit de votre vertu, sotte que vous êtes, dit-il. Pensez-vous que la vertu n'exige pas que vous soyez obéissante, & que vous ayez de la reconnoissance pour votre Maître? En vérité, Monsieur, dis-je, il est impossible que je sois désobéissante, ou ingrate envers vous, si ce n'est lorsque vos commandemens sont contraires à ce premier devoir, qui sera toûjours la regle de ma conduite.

Il parut touché, il se leva, & fit quelques tours dans la chambre voisine, me laissant à genoux. Je me couvris le visage de mon tablier, & je reposai ma tête sur une chaise, n'ayant pas la force de me soutenir, pleurant à chaudes larmes.

A la fin il rentra, mais hélas! le crime dans le cœur. Et me prenant par la main, leve toi, Paméla, dit il; tu es ta propre ennemie; ta folie mal entendue causera ta ruine. Je te le dis, je suis fort irrité des libertés que tu t'es données en parlant de moi à ma Ménagére, & à ton Pere & à ta Mere; il vaut autant que tu ayes une cause réelle de prendre ces libertés, que de fletrir ma réputation pour des sujets imaginaires. En disant cela,

il me prit de force ſur ſes genoux. Oh, que j'étois allarmée, je m'écriai comme j'avois lu il y avoit quelques jours dans un Livre, *Anges, Saints, & toute l'Armée des Cieux, défendez-moi. Que je ne ſurvive pas un ſeul inſtant à ce moment fatal auquel je perdrai mon innocence!* Jolie petite folle, dit-il, comment peux-tu perdre ton innocence, ſi tu es obligée de céder à une force à laquelle tu ne ſaurois réſiſter? Sois tranquille, ajoûta-t'il; car quoiqu'il arrive, tu en auras le mérite, & moi le blâme: ce ſera un beau ſujet de Lettre à écrire à ton Pere & à ta Mere, & par-deſſus le marché, un joli conte à faire à Madame Jervis.

Il me baiſa de force au cou & à la bouche, & dit, qui a jamais blâmé Lucrece? On n'a condamné que celui qui la viola. Je veux bien prendre tout le blâme ſur moi, car je n'en ai déja eu que trop pour ce que j'ai mérité. Puiſſai-je, m'écriai-je, me juſtifier par ma mort comme fit Lucréce, ſi je ſuis traitée auſſi cruellement qu'elle. Ho, ho! ma bonne fille, dit-il; je vois que tu as bien lû, je t'aſſure qu'avant que nous ayons fait, nous fournirons tous deux un joli ſujet de Roman.

Alors il mit la main dans mon ſein: l'indignation que cette effronterie me cauſa, redoubla mes forces: je me donnai un mouvement violent, par lequel je m'arra-

chai d'entre ſes bras, je courus hors de la chambre, & la chambre voiſine étant ouverte, je fis tant que j'y entrai : je jettai la porte après moi, & la clef étant en dedans la porte ſe ferma à la clef: il me pourſuivit de ſi près, qu'il ſaiſit ma robe, & en déchira une piéce qui demeura ſuſpendue au dehors de la porte.

Tout ce dont je me ſouviens, c'eſt comment j'entrai dans la chambre, j'ai appris le reſte dans la ſuite; car la frayeur & la crainte que j'avois eues, me firent tomber en foibleſſe; je m'imagine qu'en regardant par le trou de la ſerrure, il m'apperçut étendue tout de mon long par terre. Il appella Madame Jervis, qui avec ſon ſecours força la porte. Dès qu'il me vit un peu revenir il ſe retira, ordonnant à Madame Jervis, que ſi elle étoit ſage, elle eût à ne rien dire de toute cette affaire.

La pauvre Dame Jervis crut qu'il y avoit plus de mal qu'il n'y en avoit en effet, elle pleura ſur moi comme ſi elle eût été ma Mere. Je fus deux heures avant que d'être bien remiſe; & juſtement comme je commençois à pouvoir me tenir un peu debout, il rentra; la frayeur me fit encore retomber en foibleſſe; ſur quoi il s'en alla, mais il ſe tint dans la chambre voiſine, pour empêcher que perſonne ne s'approchât de nous, de peur qu'on ne vînt à découvrir ce honteux procédé.

Madame

Madame Jervis me donna ſa bouteille de Sel Armoniac à ſentir, elle coupa mon lacet, & me mit dans un fauteuil. Mon Maître l'appella & lui demanda comment ſe portoit cette fille? Je n'ai jamais vû une pareille ſotte de ma vie, je ne lui ai rien fait du tout. Madame Jervis pleuroit ſi fort quelle ne pouvoit parler. Il lui dit donc. Il paroît qu'elle vous a raporté, que je lui fis quelques careſſes dans le cabinet du jardin, quoique je n'aye rien fait de criminel alors, non plus qu'à preſent, je vous aſſure. Je vous prie de garder le ſecret ſur tout ceci, & que je n'y ſois point nommé.

Oh, Monſieur, dit-elle, pour l'amour de Jeſus-Chriſt! Mais il ne voulut rien écouter, & dit, pour l'amour de vous-même Madame Jervis, je vous dis, n'en dites mot. Je ne lui ai fait aucun mal; mais je ne veux pas qu'elle demeure plus long-temps dans ma maiſon, la babillarde & mal aviſée qu'elle eſt. Mais puiſqu'elle eſt ſi ſujette à tomber en foibleſſe, ou du moins à le feindre, préparez-la à me voir demain après dîner dans le cabinet de ma Mere; ſoyez avec elle, & vous ſerez témoin de ce qui ſe paſſera entre nous.

Ainſi il ſe retira plein de dépit, il ordonna qu'on mit les chevaux au caroſſe, & fut faire quelques viſites.

Madame Jervis me vint trouver, je lui racontai tout ce qui s'étoit paſſé, & je lui

dis que j'étois résolue à ne pas demeurer plus longtemps chez lui. Et comme elle me dit qu'il paroissoit me menacer de me renvoyer : j'en suis charmée, répondis-je, alors je serai tranquille. Elle répéta tout ce qu'il lui avoit dit, comme je l'ai rapporté plus haut.

Madame Jervis est bien fâchée que je m'en aille, & cependant la pauvre femme commence à craindre pour elle-même; mais elle ne voudroit pas pour tout au monde, que je fusse perdue. Certainement dit-elle, il n'a point de bons desseins. Mais peut-être aussi qu'à présent qu'il me voit si résolue, il renoncera à tout attentat; je saurai mieux ce que j'aurai à faire après le jour de demain, que je dois paroître devant un Juge, qui, je crois, ne sera pas des plus équitables.

O que j'appréhende cette comparution de demain! Soyez assurés, mes chers Parens, de la vertu de votre pauvre enfant, comme je suis assurée de vos priéres en faveur de

Votre très-obéissante Fille.

LETTRE XVI.

Mes chers Parents,

JE ſais que vous languiſſez d'avoir de mes nouvelles, je vous en donne auſſitôt qu'il m'a été poſſible.

Vous pouvez vous imaginer dans quelles inquiétudes je paſſai le temps, juſqu'à ce que l'heure marquée arrivât. A meſure qu'elle approchoit mes terreurs augmentoient. Tantôt j'avois beaucoup de courage, & tantôt point du tout; & je crus que je tomberois en foibleſſe, lorſque le temps vint que mon Maître avoit dîné. Pour moi, je ne pus ni manger ni boire, & mes yeux étoient toujours enflés à force de pleurer.

Enfin il entra dans le cabinet, qui étoit celui où ma Maîtreſſe avoit coutume de s'habiller: cabinet que je haïſſois preſentement autant que je l'avois aimé autrefois.

Le cœur ne vous palpite-t'il pas à cauſe de moi? Je vous aſſure que le mien ſautoit au dedans de moi, comme un oiſeau nouvellement pris fait dans une cage. O Paméla, me diſois-je à moi-même, que tu es ſotte & craintive! Tu n'as fait aucun mal. Quoi! ſi étant innocente tu crains de paroître devant un Juge inique, que ſeroit-ce ſi étant coupable tu avois à paroître de-

vant un juste juge ? Prens courage, Paméla; tu sais le pis qui peut t'arriver, & quel plaisir il y a à préférer la pauvreté accompagnée de la vertu, à l'abondance accompagnée du vice.

C'est ainsi que je m'encourageois moi-même : cependant le cœur me manquoit, mon esprit étoit entièrement abattu. La moindre chose que j'entendois remuer, me sembloit une voix qui m'appelloit à rendre compte. J'en redoutois le moment & je souhaitois pourtant qu'il arrivât.

A la fin mon Maître sonna la cloche. Oh ! je crus que c'étoit ma cloche mortuaire. Madame Jervis fut voir ce qu'il demandoit. Hélas ! la pauvre Dame avoit le cœur bien gros. Il lui dit : où est Paméla ? Qu'elle monte, & venez avec elle. Elle vint me prendre : mes pieds étoient assez disposés à aller ; mais mon cœur étoit avec mon cher Pere & ma chere Mere, desirant de partager leur pauvreté & leur bonheur. Je fus néanmoins.

Oh ! comment est-il possible que des méchans puissent marquer tant de fermeté ; & être si peu touchés, ayant des cœurs si noirs & si criminels ; pendant que de pauves innocens paroissent comme des malfaiteurs devant eux !

Il avoit l'air si sévére, que le cœur me manqua, & je me souhaitai par-tout ailleurs plutôt que là, quoique j'eusse auparavant rassemblé tout mon courage. Juste

Ciel, dis-je en moi-même, donne-moi la force de comparoître devant ce méchant Maître. Oh! adoucis-le, ou endurcis-moi.

Entrez, sotte, dit-il d'un air fâché, dès qu'il me vit & en me prenant rudement la main : c'est avec raison que vous avez honte de me voir, après tout le bruit que vous avez fait, & toutes les sottises que vous avez dites de moi; en me flétrissant comme vous avez fait. Moi, avoir honte de vous voir, pensai-je en moi-même : cela est fort joli, en vérité; mais je ne dis rien.

Madame Jervis, dit-il, vous voilà toutes deux ensemble; asseyez-vous, & qu'elle se tienne debout, si elle veut. Oui, si je puis, dis-je en moi-même, car mes genoux se heurtoient l'un contre l'autre. Quand vous vîtes cette fille dans l'état où vous la trouvâtes, ne pensiez-vous pas que je lui en avois donné le plus grand sujet qu'on puisse donner à une femme, que je l'avois entiérement ruinée, comme elle disoit? Dites-moi, pouviez-vous avoir une autre pensée? En vérité, répondit-elle, je le craignis d'abord. Vous a-t'elle dit ce que je lui ai fait, pour causer tout ce bruit, par lequel j'aurois pu perdre ma réputation dans votre esprit, & dans celui de tous mes domestiques? Apprenez-moi tout ce qu'elle vous a dit.

Son air sévére l'avoit un peu trop effrayée, comme elle me l'a avoué depuis

de sorte qu'elle lui répondit, elle m'a dit que vous l'aviez seulement prise sur vos genoux, & que vous l'aviez baisée.

Là-dessus je pris un peu de courage : *seulement*, Madame Jervis, dis-je, & n'en étoit-ce pas-là assez pour me faire connoître ce que j'avois à craindre. Lorsqu'un Maître de la distinction du mien, s'abaisse jusqu'à prendre de pareilles libertés avec une pauvre servante comme moi, que doit-on attendre ensuite ? Mais vous avez été plus loin, Monsieur : oui vous avez été plus loin, vous m'avez menacée de ce que vous vouliez faire; vous avez parlé de Lucrece & de son malheureux sort. Vous savez que vous en avez plus fait qu'il ne convient à un Maître envers sa servante, & même envers son égale, & je ne saurois le souffrir:puis je me mis à pleurer amérement.

Madame Jervis commença à m'excuser, & le pria d'avoir pitié d'une pauvre fille qui avoit tant d'amour pour sa réputation. Il répondit, je la trouve fort jolie, je le dis en sa presence; je la croyois humble; & je m'imaginois qu'elle n'abuseroit pas de mes faveurs, ni de l'amitié que je lui témoignois Mais j'abhorre le dessein de l'obliger par force à quoi que ce soit. Je me connois mieux que cela, ajoûta-t'il, je sais ce qu'il me convient de faire. Il est sûr que je me suis assez abaissé, en prenant connoissance d'une fille comme elle; mais je crois qu'elle m'avoit ensorcelé ce qui m'a fait prendre

plus de libertés avec elle, qu'il n'étoit à propos : mais je n'avois pas la moindre intention de pousser le badinage plus loin.

Que de pauvretés, ma chere Mere, de la part d'un homme de bon sens ? Vous voyez comment les plus grands esprits sont embarrassés lorsqu'ils ont à soûtenir une mauvaise cause, & à justifier des actions criminelles. Oui, je trouve que l'innocence même dans un esprit foible, a de grands avantages sur le crime accompagné de tous les biens & de toute la sagesse du Siécle.

Je lui dis donc : vous pouvez, Monsieur appeller cela un badinage, un jeu, ou tout ce qu'il vous plaira ; mais c'est un badinage qui ne convient point du tout à un Maître envers sa servante, vû la distance extrême qu'il y a entr'eux. Entendez-vous Madame Jervis, dit-il, entendez vous l'impertinence de cette créature ? Elle m'avoit déja tenu de semblables discours dans le cabinet, & hier encore, ce qui fut cause que je la traitai un peu plus durement que je n'aurois fait sans cela.

Paméla, me dit Madame Jervis, ne soyez pas impertinente envers Monsieur. Reconnoissez le respect que vous lui devez. Vous voyez qu'il ne vouloit que badiner. Oh ! ma chere Madame Jervis, dis-je, ne vous joignez pas à lui pour me blâmer. Il est bien difficile de conserver du respect pour les plus qualifiés ; quand ils s'oublient eux-mêmes par rapport à leurs moindres domestiques.

Voyez encore, dit-il, auriez-vous pû croire cela de cette jeune effrontée, si vous ne l'aviez pas entendu? Mon cher Monsieur dit la bien intentionnée Dame, ayez pitié de cette pauvre enfant, & lui pardonnez: ce n'est qu'un enfant encore, & sa vertu lui est extrêmement chere. J'ose répondre sur ma tête qu'elle ne sera plus impertinente envers vous, si vous avez la bonté de ne la plus tourmenter, & de ne lui plus causer de frayeur. Vous avez pu comprendre par la foiblesse où elle tomba, de quelles allarmes elle étoit pénétrée; ce n'étoit point sa faute; quoique vous n'eussiez aucun dessein de lui faire du mal, la seule appréhension qu'elle en eut, faillit à lui être mortelle, & j'eus beaucoup de peine à la faire revenir. O la petite hipocrite! dit-il; elle sait tous les artifices de son Sexe ils sont nés avec elle; &, comme je vous le disois il n'y a pas longtemps, vous ne la connoissez pas encore. Mais ajouta-t'il, ce n'est pas-là la principale raison qui m'a engagé à vous appeller l'une & l'autre devant moi. Je vois que j'ai lieu de craindre que ma réputation ne souffre de la perversité, & de la sottise de cette fille. Elle vous a dit tout, & peut-être plus que la vérité, je n'ai même aucun lieu d'en douter. Elle a écrit des Lettres (car je comprends qu'elle se mêle beaucoup d'en écrire) à son Pere, à sa Mere, & peut-être à d'autres, où elle se représente elle-même comme

un Ange de lumiere, où elle me dépeint, moi qui lui témoigne tant de bonté, & qui ſuis ſon bienfaiteur, comme un Démon incarné. Oh! dis-je en moi-même, que les hommes ſe donnent quelquefois ſans y penſer, les noms qu'ils méritent! Je ne veux point ſouffrir tout cela, ajoûta-t'il, & je ſuis réſolue à la renvoyer à la pauvreté d'où elle a été tirée; & qu'elle prenne garde, lorſqu'elle ſera partie à ne ſe pas donner des airs en parlant de moi.

Cette bonne nouvelle me rendit tout-d'un coup la vie. Je me jettai à ſes pieds avec un cœur pénétré de la joie la plus ſincere & la plus vive. Soyez béni à jamais, Monſieur, lui dis-je, de cette réſolution que vous venez de prendre! Maintenant je ſerai heureuſe; & permettez-moi de vous remercier ici à genoux de tous les bienfaits, & de toutes les faveurs dont vous m'avez comblée, pour les occaſions que j'ai eues par le moyen de ma bonne maîtreſſe & par le vôtre, d'apprendre mille choſes néceſſaires & utiles. J'oublierai déſormais tout ce que vous m'avez fait, & je vous promets que je ne prononcerai jamais votre nom qu'avec reconnoiſſance & avec reſpect. Le Dieu tout puiſſant vous béniſſe au ſiécle des ſiécles, *Amen.*

Alors je me levai avec un cœur tout autrement ſatisfait, que lorſque j'étois venue devant lui; & je me ſuis miſe à écrire

cette lettre. Ainsi tout est donc heureusement fini.

A présent donc, mes très-chers Pere & Mere, attendez-vous à voir bien-tôt votre pauvre fille retourner chez vous avec un cœur humble & respectueux. Soyez persuadés que je saurai être aussi heureuse avec vous, que je l'aye jamais été. Car je coucherai au grenier, comme j'avois coutume de faire ; ayez soin je vous prie que le petit lit soit prêt. J'ai un peu d'argent qui servira à m'acheter des habits plus convenables à ma condition, que ceux que je porte présentement. Je prierai la bonne femme Mumfort de me procurer de l'ouvrage pour travailler à l'aiguille ; & ne craignez pas que je vous sois à charge, aussi long-temps que Dieu me conservera la santé. Je sais que Dieu me bénira, si ce n'est pour l'amour de moi-même, au moins pour l'amour de vous deux, qui dans toutes vos épreuves & dans tous vos malheurs avez toujours conservé votre intégrité, de sorte que tout le monde fait votre éloge. J'espere que mon maître permettra à Madame Jervis de me donner un bon témoignage, de peur qu'on ne croye que j'ai été chassée de chez lui pour quelque mauvaise action.

Ainsi, mes chers Pere & Mere, puissiez vous être bénis pour l'amour de moi aussi-bien que pour l'amour de vous-mêmes. Je prierai toujours Dieu pour mon maître

& pour Madame Jervis. Je vous souhaite le bon soir, car il se fait tard, & on m'appellera bien-tôt pour m'aller coucher.

Je me flâtte que Madame Jervis n'est pas fâchée contre moi, quoiqu'elle ne m'ait pas fait descendre pour souper avec elle; aussi-bien n'aurois-je rien pu manger. Je ne doute pas que je ne dorme parfaitement bien cette nuit, & que je ne rêve que je suis avec vous dans mon cher & mon heureux grenier.

Bon soir, mes chers Pere & Mére, dit encore une fois

Votre vertueuse & pauvre Fille.

Peut-être ne viendrai-je pas cette semaine, parce qu'il faut que j'assemble & serre tout le linge, & que je mette en ordre tout ce qui est de mon ressort en qualité de femme-de-chambre. Ainsi écrivez-moi un mot si vous le pouvez, pour me faire savoir si je serai la bienvenue, & envoyez votre lettre par Jean, qui passera chez vous à son retour. Mais au moins ne lui dites pas que je m'en vais, car on diroit que je divulgue tout.

LETTRE XVII.

Ma très-chere Fille,

B*ien venue, bien venue,* fois mille fois la bien venue, puiſque tu reviens vertueuſe, innocente, & heureuſe. Tu es le ſoutien de notre vieilleſſe, & notre conſolation. Et quoique nous ne puiſſions pas faire pour toi ce que nous ſouhaiterions, je ne doute point que nous ne vivions agréablement enſemble; je ſuis même aſſuré que nous ſerons toujours de plus en plus à notre aiſe parce que nous pourrons gagner, moi par mon travail aſſidu, ta Mere en filant, & toi avec ton aiguille. Le malheur eſt que la vue de ta pauvre Mere commence à baiſſer. Pour moi graces à Dieu, je ſuis auſſi robuſte & auſſi diſpoſé à travailler que jamais. O ma chere fille, je penſe que c'eſt ta vertu qui a augmenté mes forces, & raffermi ma ſanté. Que les tentations & les épreuves, quand on les a ſurmontées, ſont de grandes bénédictions!

Mais je me ſouviens de ces quatre guinées, il me ſemble que tu dois les rendre à ton maître, & cependant je les ai entamées. Hélas! je n'en ai que trois de reſte: mais j'emprunterai la quatrieme

partie ſur mes gages, & partie de Madame Mumford, & je te l'envoyerai lorſque Jean paſſera par ici, s'il vient avant toi, afin que tu puiſſes rendre le tour.

Je voudrois ſavoir comment tu viendras. Je m'imagine que Jean cet honnête garçon, voudra bien t'accompagner une partie du chemin, pourvu que ton maître ne ſoit pas d'aſſez mauvaiſe humeur pour le lui défendre. Si nous ſavons aſſez tôt le temps de ton départ, ta Mere ira cinq milles au-devant de toi, & moi dix, ou même auſſi-loin qu'un jour de congé me le permettra, car je puis en obtenir un; & nous te recevrons avec plus de plaiſir que nous n'en eûmes à ta naiſſance, lorſque tout le danger de l'accouchement fut paſſé, & même avec plus de plaiſir que nous n'en avons jamais reſſenti durant tout le cours de notre vie.

Ainſi, Dieu te béniſſe, juſqu'à l'heureux moment; ta Mere dit la même choſe. Nous ſommes,

Tes très-affectionnés Parents.

LETTRE XVIII.

Mes très-chers Pere & Mere,

JE vous rends mille graces de la bonté que vous me témoignez dans votre derniere lettre. Je languis maintenant de finir mes affaires ici, pour retourner à mon ancien sort comme je puis l'appeller. Je suis devenue toute autre depuis que mon maître m'a donné congé. Et puisque je vais vous retrouver avec ma vertu, quel plaisir n'aurois-je pas, en comparaison de celui que j'aurois eu, si je n'avois pu paroître devant vous que criminelle? Mon temps d'écrire sera bien-tôt passé : c'est pourquoi je veux l'employer à présent, & vous raconter tout ce qui s'est passé depuis ma derniere.

Je m'étonnois de ce que Madame Jervis ne me faisoit pas appeller pour souper avec elle, je craignois qu'elle ne fût fâchée : & lorsque j'eus fini ma lettre, je languissois qu'elle vint se coucher. Enfin elle monta, mais elle parut froide & réservée. Oh! ma chere Madame Jervis, lui dis-je, que je suis charmée de vous voir! Je me flatte que vous n'êtes pas en colére contre moi. Elle dit qu'elle étoit fâchée que les choses eussent été si loin; & qu'elle avoit eu une longue conversation sur mon

sujet avec mon maître, après que je me fus retirée; qu'il avoit paru touché de ce que je lui avois dit, de ce que je m'étois jettée à ses genoux, & du souhait que j'avois fait pour lui en le quittant. Il dit que j'étois une étrange fille, & qu'il ne savoit que penser de moi. Est-elle donc partie, ajouta-t-il; j'avois dessein de lui dire encore quelque chose, mais elle s'est comportée d'une maniere si étrange, que je n'ai pas eu la force de l'arrêter. Madame Jervis lui demanda s'il vouloit qu'elle me rappelât? Oui, dit-il; & puis non, laissez-là aller: il vaut mieux pour elle & pour moi aussi, qu'elle sorte de chez moi, puisque je lui ai donné congé. Je ne sais où elle a pris tout ce qu'elle dit, mais je n'ai jamais de ma vie vû une fille comme elle, à quelque âge que ce soit. Madame Jervis me dit, qu'il lui avoit commandé de ne me pas rapporter tout; elle ajouta, qu'elle étoit persuadée qu'il n'attenteroit plus rien, & qu'elle croyoit que je pourrois rester chez lui, si je voulois le demander comme une grace, quoiqu'elle n'en fût pourtant pas sûre.

Moi demeurer! Madame Jervis, dis-je: en vérité la meilleure nouvelle qu'on puisse m'annoncer, c'est qu'il veuille bien me laisser partir. Je ne desire rien tant que de retourner à ma pauvreté, comme il m'a dit que j'y retournerois; car quoique je sois assurée de la pauvreté, je n'au-

rai pas la moitié tant de détresse que j'en ai eu depuis quelques mois, je vous en assure.

Madame Jervis (ô la chére & bonne amie) pleura sur moi, & dit : Eh bien, eh bien, Paméla ! je ne croyois pas vous avoir témoigné si peu d'amitié, que vous puissiez avoir tant de joye de me quitter. Je n'ai point eu d'enfant qui m'ait été si cher que vous, soyez-en persuadée.

Je pleurai en voyant qu'elle avoit tant d'amitié pour moi ; en effet elle m'en a toûjours témoigné beaucoup. Que voulez-vous que je fasse, ma chére Madame Jervis, lui dis-je ? Après mon Pere & ma Mere, vous êtes la personne que j'aime le plus ; & le plus grand chagrin que j'aye en quittant cette maison, c'est de me séparer de vous : mais je suis sûre que je suis perdue, si je reste. Après de pareils attentats & de pareilles menaces, après que dans le temps même de sa derniere entreprise criminelle il s'est comparé à un infâme Ravisseur, après qu'il s'est mocqué de moi jusqu'à dire que nous fournirions tous deux un joli sujet de Roman, puis-je demeurer sans danger ? Ne s'est-il pas deshonoré lui-même jusqu'à deux fois ? Il faut que je me précautionne contre un troisiéme attentat, de peur qu'il ne prenne des mesures plus sûres pour me perdre. Peut-être ne s'attendoit-il pas qu'une pauvre servante feroit tant

de résistance contre son Maître. Et si je restois chez lui après cela, ne seroit-ce pas en quelque sorte justifier de pareilles actions? Car il me semble que lorsqu'une personne de notre Sexe se voit attaquée, elle ne fait qu'encourager un homme à poursuivre sa pointe, lorsqu'elle lui en fournit des occasions qu'il est en son pouvoir d'éviter; c'est montrer que l'on peut pardonner ce qui ne doit être jamais pardonné; & c'est là un grand encouragement à commettre les plus vilaines actions.

Elle m'embrassa, & dit, je vous assure, mon aimable Enfant; où as tu pris à ton âge toutes ces connoissances, & toutes ces justes idées que tu as? Tu es un vrai miracle, je t'aimerai toûjours. Mais avez-vous donc résolu de nous quitter, Paméla?

Oui ma chere Madame Jervis, dis-je; car sur le pied où sont les choses, comment puis-je faire autrement? Mais si on veut bien me le permettre, je finirai premierement tout ce qui me reste à faire comme Femme-de-chambre; & j'espére que vous voudrez bien me donner un témoignage de probité, afin qu'on ne croye pas que j'aye été mise dehors pour quelque mauvaise action. Oui, oui, je le ferai, dit-elle, je te donnerai un témoignage que jamais fille ne mérita à ton âge. Et moi répondis-je, je suis sûre que je vous ai-

merai, & que je vous honorerai toûjours comme la meilleure de mes amies après mon Pere & ma Mere, quoi qu'il m'arrive, ou quelque part que j'aille.

Là-dessus nous nous couchâmes, & je ne m'éveillai point qu'il ne fût temps de se lever : je me levai gaye comme un pinçon, & je fus à mon ouvrage avec tout le plaisir du monde.

Mais mon Maître est, je crois, terriblement en colére contre moi; car il a passé près de moi deux ou trois fois sans vouloir me parler; & vers le soir il me rencontra dans l'allée en allant au Jardin, & prononça un mot que je ne lui avois de ma vie oui dire à personne. Il dit d'abord, cette créature est toûjours dans mon chemin. Je lui répondis, en me rangeant contre la muraille autant que je pouvois (& l'allée est si large qu'un carosse y pourroit passer) j'espere, Monsieur, que je ne serai pas long-temps dans votre chemin. Dieu vous da.... (c'est la parole rude qu'il prononça) Sorciére que vous êtes! vous me faites perdre patience.

Je vous proteste que je tremblai en l'entendant parler ainsi. Mais je vis qu'il étoit chagrin; & comme je suis sur le point de m'en aller, je ne m'en suis pas mise autrement fort en peine. Mais je vois, mes chers Parens, que lorsqu'un homme est capable de commettre des actions cri-

minelles, on ne doit pas être surpris qu'il prononce de mauvaises paroles. Je suis,

Votre très-obéïssante Fille.

LETTRE XIX.

Mes très-chers Pere & Mere.

JEan ayant occasion d'aller dans vos quartiers, je vous écris encore, & j'envoye les deux Lettres en même-temps. Je ne sais pas encore quand je partirai, ni comment j'irai, parce que Madame Jervis ayant montré à mon Maître la veste que je lui brode, il a dit, cela est assez joli, il me semble qu'il vaut mieux que la créature reste ici jusqu'à ce qu'elle l'ait finie.

Il y a eu quelques conversations secrettes entre lui & Madame Jervis: elle ne m'en a rien dit: mais elle continue à avoir toûjours beaucoup de bonté pour moi, & je ne la soupçonne en aucune maniere; il faudroit que j'eusse l'ame bien basse pour le faire. Mais il faut sans doute qu'elle prenne garde à ne le pas désobliger, & qu'elle exécute tous ceux de ces ordres qui sont légitimes; & j'ose assurer qu'elle ne voudroit pas en exécuter d'autres, tant elle a de vertu, & tant

elle m'aime. Mais quand je serai partie, il faudra qu'elle reste, car il ne faut pas qu'elle s'attire les mauvaises graces de son Maître.

Elle m'a encore sollicitée de demander à rester, & de m'humilier, comme elle parle. Mais qu'ai-je donc fait, Madame Jervis? ai-je dit. Si j'ai été une impertinente, une effrontée, une insolente, une créature (ce sont les noms qu'il me donne) n'en ai-je pas eu de bonnes raisons? Pensez-vous que je me fusse oubliée, s'il ne s'étoit pas oublié lui-même le premier, jusqu'à agir d'une maniere peu séante à un Maître? Parlez-moi franchement, ma chére Madame Jervis, & dites-moi si vous croyez que je puisse rester ici sans danger? Que penseriez-vous, & que feriez-vous si vous étiez à ma place?

Ma chére Paméla, a-t'elle dit en me baisant, je ne sais ni ce que je penserois, ni comment je me conduirois. Je me flâte que je ferois comme vous, mais je ne connois personne qui en fît autant. Mon Maître est un bel homme, il a beaucoup d'esprit & de bon sens, & je sai qu'il y a une demi douzaine de jeunes Demoiselles qui sont charmées de lui, & qui le croiroient fort heureuses s'il leur faisoit la cour. Il a un très-beau bien, & je crois qu'il aime ma bonne Paméla, quoique sa servante, plus que toutes les Demoiselles du Pays. Il a tâché de vaincre son

amour, parce qu'il ſait que vous êtes fort au-deſſous de lui; mais je crois qu'il n'en ſauroit venir à bout, & c'eſt ce qui le chagrine, fier comme il eſt; c'eſt ce qui l'a déterminé à vous renvoyer; & c'eſt ce qui eſt cauſe qu'il vous parle ſi durement lorſqu'il vous rencontre par hazard.

Mais Madame Jervis, dis-je, permettez-moi de vous faire une queſtion. S'il peut s'abaiſſer juſqu'à aimer une pauvre fille comme moi (& cela n'eſt pas impoſſible, car j'ai lû des choſes auſſi étranges de quelques gens de diſtinction envers de pauvres filles) quelles peuvent être ſes vûes? Il pourra peut-être condeſcendre juſqu'à me croire aſſez bonne pour être ſa maîtreſſe: car ce qui ne deshonnore pas un homme ruine la réputation d'une fille, ainſi va le monde. De ſorte que ſi je manquois de vertu, il voudroit bien m'entretenir juſqu'à ce que je fuſſe entierement perdue, ou qu'il fut lui-même changé; car, comme je l'ai lu encore quelque part, les méchans ſe laſſent bien-tôt de la même eſpéce de méchanceté, ils veulent de la variété juſques dans le crime. Il faudra alors que la pauvre Paméla ſoit renvoyée, & qu'elle ſoit regardée partout comme une créature abandonnée, que tout le monde mépriſera, & même avec raiſon; car celle qui ne ſait pas conſerver ſa vertu, mérite de vivre dans l'infamie.

Mais, Madame Jervis, continuai-je; permettez-moi de vous dire, que quand même je ſerois aſſurée qu'il auroit toujours de la bonté pour moi, & qu'il ne me chaſſeroit jamais, je me flâte pourtant que j'aurois aſſez de piété pour haïr ſes tentations & pour y réſiſter quand il ſeroit non-ſeulement mon Maître, mais même mon Roi; & cela à cauſe du crime. C'eſt ce que mes chers & pauvres Parens m'ont toûjours enſeigné. Il faudroit en effet que je fuſſe une bien méchante créature, ſi pour l'amour des richeſſes ou de la faveur je perdois ma réputation; oui, je ſerois pire qu'aucune jeune perſonne de mon ſexe, parce que je puis retourner avec tant de plaiſir à mon ancienne pauvreté, & que je crois qu'il y a moins de deshonneur à n'être vétue que de haillons, & à ne vivre que d'eau & de pain noir, comme j'avois coutume de faire, qu'à être la maîtreſſe de l'homme du monde le plus diſtingué.

Madame Jervis leva les mains au Ciel, & dit fondant en larmes: Dieu te beniſſe, ma chére Amour, tu es mon admiration & mes délices. Comment ferai-je pour me ſéparer de toi?

Eh, bien, ma bonne Dame, dis-je, permettez-moi de vous faire encore une queſtion. Vous avez eu quelques converſations avec lui, & peut-être qu'il ne vous a pas permis de me rapporter tout. Mais

ſuppoſé que je lui demandaſſe à reſter ic , penſez-vous qu'il ſoit fâché de ce qu'il a fait, & qu'il en ait même honte; car je ſuis ſûre qu'il dévroit en avoir de la confuſion, vû ſon rang & ma baſſeſſe, & que je n'ai rien au monde ſur quoi je puiſſe compter que ma ſeule vertu. Croyez-vous en conſcience (parlez-moi ſincérement, je vous prie) croyez-vous qu'il n'entreprenne plus rien contre moi, & que je puiſſe être en ſureté?

Hélas! ma chére enfant, dit-elle, ne me propoſe pas tes queſtions embarraſſantes avec ce joli petit air ſérieux, qui pourtant te ſied ſi bien. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'il eſt fâché de ce qu'il a fait; il le fut la premiere fois, & encore plus la ſeconde.

Oui, lui dis-je, & je m'imagine qu'il le ſera encore une troiſiéme & une quatriéme fois, juſqu'à ce qu'il ait entiérement perdu votre pauvre ſervante. Et qui eſt-ce qui aura ſujet d'être fâché alors?

Ne vous imaginez pas, Paméla, dit-elle, que je vouluſſe pour rien au monde contribuer à votre perte. Tout ce que je puis dire, c'eſt que juſqu'à preſent il ne vous a point fait de mal. Et il n'eſt pas ſurprenant qu'il vous aime; quoique ſi fort au-deſſous de lui, tant vous êtes jolie! j'oſerois même croire qu'il ne vous fera jamais aucune violence.

Vous dites, repris-je, qu'il fut fâché

de sa premiere entreprise dans le cabinet du jardin. Combien de temps dura son regret? Ce ne fut que jusqu'à ce qu'il me trouva seule; alors il fit pis que la premiere fois, & il fut fâché de nouveau. Et s'il daigne m'aimer, comme vous dites qu'il ne sauroit s'en empêcher, il ne pourra pas s'empêcher non plus de vouloir me rendre malheureuse une troisiéme fois, s'il en trouve l'occasion. J'ai lu qu'il y a eu bien des hommes qui ont été honteux de leurs mauvais desseins après avoir été repoussés, qui n'en auroient pas eu la moindre honte s'ils avoient réussi. D'ailleurs, Madame Jervis, s'il n'a réellement aucun dessein de me faire violence, que signifie, *aussi long-temps qu'il ne sauroit s'empêcher*, comme vous dites, *de me trouver à son gré* ? Car ce ne peut pas être de l'amour. Cela ne veut-il pas dire qu'il espére de me perdre de mon propre consentement? Je me flâte que je ne succomberai point à ses tentations, quoiqu'il puisse m'offrir; & j'espére que Dieu m'en fera la grace. Mais il y auroit de la présomption à moi de me fier sur mes propres forces contre un Gentilhomme si riche, qui a tant de bonnes qualités, qui est mon Maître, & qui croit avoir droit de m'appeller impudente, & de me dire mille autres injures semblables, seulement parce que je me défends & que je tâche de me justifier, & cela sur un sujet où il s'agit

s'agit du bonheur de mon corps & de mon ame, & de mes devoirs envers Dieu & envers mes Parens. Comment donc, Madame Jervis, puis-je demander, ou souhaiter de rester?

Eh bien, eh bien, dit-elle, comme il paroît desirer sérieusement que vous vous en alliez, je me flâte que c'est par un bon motif, & de peur qu'il ne soit tenté de se deshonorer aussi bien que vous. Non, non, Madame Jervis, répondis-je, j'ai pensé aussi à cela: car je serois bien aise d'avoir bonne opinion de lui, comme c'est mon devoir. Mais s'il avoit de bons motifs, il m'auroit laissé aller chez Miladi Davers, il n'auroit pas empêché mon avancement, & il ne m'auroit pas dit de retourner à ma pauvreté, d'où j'avois été retirée par la bonté de sa Mere. Mais il vouloit m'effrayer, & il croyoit me punir de ce que je n'avois pas voulu consentir à sa méchanceté. Cela me fait assez connoître ce que j'ai à attendre de ses bontés, à moins que je ne les mérite au prix qu'il y met.

Madame Jervis garda le silence, ce qui me fit ajouter, Eh bien donc, voilà qui est fini, il faut que je parte. Toute ma peine est de savoir comment je me séparerai de vous, & même, après vous, de tous les autres domestiques; car ils m'ont tous témoigné beaucoup d'amitié: vous & eux me couterez de temps en temps des

ſoupirs, & même des larmes. La-deſſus je me mis à pleurer, je ne pouvois pas m'en empêcher. Car c'eſt quelque choſe de bien agréable, lorſqu'on ſert dans une maiſon où il y a beaucoup de domeſtiques, d'être aimée de tous.

J'aurois dû vous dire avant, combien M. *Longman* notre Maître d'hôtel eſt bon & civil à mon égard : il eſt extrêmement obligeant dans toutes les occaſions, je vous en aſſure. Il dit un jour à Madame Jervis, qu'il ſouhaiteroit d'être jeune pour l'amour de moi ; qu'il m'épouſeroit, & me donneroit tout ſon bien par contrat de mariage : or vous ſaurez qu'on le croit extrêmement riche.

Je ne me glorifie point de cela, mais je benis Dieu, mes chers Parens, de ce que par ſa grace, & par les bons exemples que vous m'avez donnés, j'ai été renduë capable de me conduire d'une maniere qui m'a gagné l'amitié de tout le monde. Ce n'eſt pas que notre cuiſiniére, qui eſt quelquefois un peu hargneuſe & de mauvaiſe humeur, n'ait dit un jour en ma preſence : Eh bien cette Paméla qui eſt chez nous, le porte auſſi beau qu'une Demoiſelle : voyez ce que c'eſt que d'avoir un joli viſage ! Je voudrois bien ſavoir ce que deviendra cette fille à la fin.

Elle s'étoit échauffée en faiſant la cuiſine, je me retirai doucement, car je vais rarement à la cuiſine ; & j'entendis le ſom-

melier qui lui disoit : qu'y a-t'il, Jeanne ? personne ne peut obtenir votre approbation. Qu'est-ce que Paméla vous a fait ? Je suis sûr qu'elle n'offense personne. Et que lui ai-je dit, sot que tu es, repliqua la bourrue, si ce n'est qu'elle est jolie ? J'entendis ensuite qu'ils se querellerent : j'en fus fâchée, mais je ne m'en embarrassai pas d'avantage. Pardonnez ce ridicule babil à

Votre très-obéissante Fille.

Oh ! j'oubliois de vous dire que je demeurerai ici jusqu'à ce que j'aye fini la veste ; je n'ai jamais fait un plus joli ouvrage. Je me leve de grand matin, & me couche tard pour l'achever ; car je languis d'être avec vous.

LETTRE XX.

Mes très-chers Pere & Mere,

JE ne vous ai pas fait tenir mes dernières lettres aussi-tôt que je l'avois esperé parce que Jean (je ne sais si mon Maître le soupçonne, ou non) fut envoyé chez Miladi Davers au lieu d'Isaac, qui avoit coutume d'y aller. Je n'osai pas être si libre avec celui-ci que de le charger de mes lettres ; & d'ailleurs je ne savois pas bien si

je pouvois me fier à lui, quoiqu'il soit aussi très-civil à mon égard. Je fus donc obligée d'attendre le retour de Jean.

Comme je n'aurai peut-être pas occasion d'envoyer chez vous de quelque tems & que je sais que vous gardez mes lettres, & que vous les lisés & relisés (car Jean me l'a dit) quand vous avez fait votre ouvrage (tant votre bonté vous fait aimer ce qui vient de votre pauvre fille) & comme d'ailleurs j'aurois peut-être quelque plaisir à les relire moi-même, quand je serai chez vous, pour me rappeller les dangers que j'ai courus, & combien la protection de Dieu a été grande envers moi, & que cette lecture pourra me confirmer de plus en plus dans les bonnes résolutions que j'ai prises, afin que ma mauvaise conduite ne me fournisse pas à l'avenir dequoi me condamner pour ainsi dire par ma propre main; pour toutes ces raisons, dis-je, je continuerai, lorsque j'en aurai le temps, à mettre par écrit tout ce qui m'arrivera, & je vous envoyerai mon griffonnage à mesure que j'en trouverai l'occasion, & si je ne le souscris pas toujours dans les formes, comme c'est mon devoir, je suis persuadée que vous ne croirez pas que ce soit manque de respect. Dans ma derniére je vous ai rendu compte de la conversation que j'eus avec Madame Jervis, pour savoir si je devois demander à rester. Continuons mon histoire.

A l'inſçu de Madame Jervis, j'exécutai une eſpèce de projet une j'avois formé. J'avois dit en moi-même il y a quelques jours : voilà que je m'en vais retourner chez mon Pere & ma Mere qui ſont pauvres, & je n'aurai rien ſur le corps qui réponde à ma condition : car quelle figure votre pauvre fille feroit-elle avec une robe de chambre & des jupes de ſoye, des coëffuresde Cambray, le beau linge de toile de Hollande, des ſouliers galonnés qui avoient appartenu à ma Maîtreſſe, & de beaux bas ? Dans peu de temps tout cela auroit paru comme de vieilles hardes de rebut, & on ſe feroit mocqué de celle qui les auroit portées. Voyez, auroit-on dit, (car les pauvres ſont envieux auſſi-bien que les riches) voyez la fille de la bonne femme Andrews, qui a été miſe hors de la maiſon, & renvoyée chez ſes parens. Qu'elle paroit pimpante ! ah ! que ces beaux habits conviennent bien à la pauvreté de ſes parens ! & de quel œil me regardera-t'on, diſois-je en moi-même, lorſque tous ces beaux habits ſeront uſés ? Et quelle figure ferois-je, quand même je pourrois peu à peu me remettre à porter des habits groſſiers, à meſure que je viendrois à en avoir ? Une vieille robe de ſoye, par exemple, avec une jupe de brocatelle; ah ! que cela auroit bon air ; Je penſai donc qu'il valoit beaucoup mieux m'habiller tout-d'un-coup d'une maniere con-

venable à ma condition : & quoique ces nouveaux habits paroissent bien pauvres en comparaison de ceux que j'avois coutume de porter dans ces derniers temps, ils pourront pourtant servir à me parer les Dimanches & les jours de Fêtes ; & si Dieu bénit mon travail & mon industrie, peut-être que je pourrai aller toujours vétue de même.

Ainsi donc, comme je l'ai dit, à l'insçu de tout le monde j'achetai de la femme & des filles du Fermier Nichols une bonne étoffe de couleur brune, qu'elles avoient filée elles-mêmes ; il y en avoit assez pour une robe & deux jupes ; j'ai fait les paremens de la robe d'un joli morceau de toile peinte que j'avois.

J'avois une jupe piquée d'un assez bon camelot ; j'ai acheté deux jupons de flanelle : ils ne sont pas si beaux que ceux que j'ai, dont les uns sont de peau de cigne, & les autres de toile très-fine ; mais ils me garantiront du froid lorsque j'irai de temps en temps avec mes voisines les aider à traire les vaches, comme j'avois coutume de faire autrefois ; car je me propose de rendre à mes voisines tous les services qui dépendront de moi, & de gagner, si je puis, l'amitié de tout le monde dans vos quartiers, comme j'ai fait ici.

J'ai acheté aussi d'assez bonne toile d'Ecosse, & je m'en suis fait deux chemises, y travaillant le matin & le soir, lorsque

personne ne me voyoit. J'en ai assez de reste pour vous faire à chacun deux chemises, mon cher Pere & ma chere Mere. Je les ferai dès que je serai chez vous, & je vous prie de les accepter comme mon premier present.

J'ai acheté aussi d'un Colporteur deux jolis bonnets ronds; un chapeau de paille & une paire de mitaine, dont le bout qui se retourne est doublé d'une toile de coton blanc; deux paires de bas bleus de laine, qui quoique grossiers, me feront paroître assez brave, je vous en répons, à cause que les coins en sont blancs. J'ai encore acheté deux verges de ruban noir, pour attacher les manches de mes chemises, & pour m'en servir en guise de colier. Après avoir fait apporter tout cela au logis, j'allois le regarder toutes les deux heures pendant deux jours de suite. Car il faut que vous sachiez, que quoique je couche avec Madame Jervis, j'ai pourtant conservé mon petit appartement où je tiens mes hardes, & où personne n'entre que moi. Vous direz qu'il faut que j'aye été bonne ménagére, pour avoir pû épargner tant d'argent. Mais ma chere & bonne Maîtresse étoit toujours à me donner quelque chose.

J'ai cru que j'étois d'autant plus obligée à faire ce que j'ai fait, qu'étant renvoyée pour avoir manqué à ce que mon Maître prétend lui être dû, & étant résolue à ne

lui point accorder le retour qu'il attend pour les preſens qu'il m'a faits, j'ai penſé qu'il étoit juſte de lui laiſſer tous ſes preſens lorſque je m'en irois : car puiſque je ne voulois pas gagner les gages qu'il m'offroit, pourquoi les prendrois-je ?

Maintenant que j'y ſonge, je vous prie de ne vous point inquiéter au ſujet des quatre guinées, & de ne rien emprunter pour les rendre complettes : car comme je vous l'ai dit, elles me furent données avec quelques piéces d'argent, comme un profit qui m'appartenoit, étant ce que ma Maîtreſſe avoit ſur elle quand elle mourut, & comme je n'attens point d'autres gages, je crois avoir aſſez bien gagné cette ſomme durant les quatorze mois qui ſe ſont écoulés depuis la mort de ma Maîtreſſe. Car pour ce qui eſt du temps qui a précédé ſa mort, hélas ! cette bonne Dame ne m'a que trop récompenſée, par la bonne éducation qu'elle m'a donnée, & par les préſens qu'elle m'a faits. Si elle eût vécu, rien de tout ce qui s'eſt paſſé ne ſeroit arrivé.

Mais je dois rendre graces à Dieu, que les choſes n'ayent pas été plus mal. Tout tournera pour le mieux, c'eſt dont je ſuis perſuadée.

Ainſi, comme je l'ai dit, je me ſuis pourvue de nouvelles hardes, plus convenables à mon état ; & je languis de paroître dans ce nouvel attirail, plus que je

n'ai jamais ſouhaité de mettre des habits neufs : car j'en ſerai plutôt avec vous, & j'aurai l'eſprit tranquille. Mais chut. Je ſuis, &c.

LETTRE XXI.

Mes très-chers Pere & Mere,

JE fus obligée de couper court, car je craignois que mon maître ne vînt ; mais c'étoit ſeulement Madame Jervis : elle dit en entrant, je ne ſaurois ſouffrir, Paméla, que vous ſoyez toujours ſeule. Et moi, dis-je, je ne crains rien tant que la compagnie, car le cœur commençoit déjà à me manquer, parce que je croyois entendre venir mon maître ; mais je me réjouis toujours de voir ma chere Madame Jervis.

J'ai eu, dit-elle, une longue converſation avec mon maître à votre ſujet. Je ſuis fâchée, répondis-je, de ce qu'il me regarde comme une perſonne d'aſſez grande conſéquence pour parler de moi. Oh ! dit-elle, je ne dois pas vous dire tout ; mais vous lui êtes de plus grande conſéquence que vous ne penſez.

Ou, *que je ne ſouhaite*, ajoutai-je ; car quelles en ſeroient les ſuites ? c'eſt que je ne ſerois plus de conſéquence à moi-même, ni à qui que ce ſoit.

Tu as, me dit-elle, plus d'esprit qu'aucune Dame que je connoisse. Où est-ce que tu prens tout cela ? (Il faut en vérité que ces Dames soient bien sottes ; si avec toutes les occasions qu'elles ont de cultiver leur esprit, elles n'en ont pas plus que moi ; mais passons là-dessus.)

Je m'imagine, dis-je à Madame Jervis, que je lui suis assez de conséquence, au moins pour le chagriner, ne fût ce que par la pensée de n'avoir pas pû mener à ses fins une créature comme moi : cela choque sa vanité, & c'est ce qu'il ne sauroit digérer.

Il en est peut-être quelque chose, dit-elle, mais en vérité, Paméla, il est aussi fort en colére contre vous ; il vous dit mille injures ; il s'étonne de sa propre folie, de vous avoir témoigné tant de bonté. D'abord, dit-il, il y étoit enclin pour l'amour de sa Mere, & il auroit continué à le faire pour l'amour de vous-même, si vous n'aviez pas été votre propre ennemie.

Je ne saurois vous aimer à présent, Madame Jervis, lui dis-je ; car vous allez tâcher de me persuader de rester, quoique vous connoissiez le danger que je cours. Non, reprit-elle, il dit que vous vous en irez ; car il croit que sa réputation en souffriroit, s'il vous gardoit chez lui. Mais il souhaiteroit (n'en parlez pas pour toutes choses au monde, Paméla) il souhaiteroit

de connoître quelque fille de diſtinction, qui vous reſſemblât, il l'épouſeroit dès demain.

A ces mots je devins rouge comme du feu. Si j'étois, dis-je, cette fille de diſtinction, & qu'il voulut prendre des libertés, comme il a fait deux fois avec moi, pauvre créature que je ſuis, je ne ſais ſi je voudrois accepter ſa main : car une fille capable de ſouffrir ſans reſſentiment de pareilles inſultes, ne ſeroit pas, je penſe, digne d'être la femme d'un Gentilhomme; non plus que celui qui oſeroit lui faire ces inſultes, ne mériteroit pas le titre de Gentilhomme.

Hola, Paméla, dit-elle! tu pouſſes maintenant la délicateſſe trop loin. Ma chere Madame Jervis, répondis-je fort ſérieuſement, car je ne pouvois pas m'en empêcher, je crains à préſent plus que jamais. Toute la priere que j'ai à vous faire, comme à la meilleure amie qae j'aye au monde, c'eſt de ne pas dire un mot qui puiſſe lui faire ſoupçonner que j'aye demandé à reſter. Dire que mon maître m'agrée, tandis que je ſais quelles ſont ſes vûes, eſt une abomination que je ne ſaurois entendre, & je ne me croirai pas en ſureté, que je ne ſois chez mes pauvres Pere & Mere.

Elle étoit un peu fâchée contre moi, juſqu'à ce que je l'euſſe aſſurée que je n'avois pas la moindre inquiétude par rapport

à elle, & que je me croyois en sureté à l'ombre de sa protection & de son amitié. Ainsi nous interrompîmes la conversation pour ce temps-là.

J'espere que j'aurai fini cette vilaine veste au bout de deux jours, après quoi je n'aurai plus que quelque linge à mettre en ordre, & je vous ferai savoir comment je m'y prendrai pour me rendre chez vous; car les grandes pluyes que nous avons eues, sont cause qu'il fait fort mauvais aller à pied. Peut-être trouverai-je une place dans le chariot du fermier Nichols, qui me conduira jusqu'à...... qui est à dix milles d'ici; car je ne saurois me tenir bien à cheval. Et peut être qu'on ne souffrira pas que personne me conduise un bout de chemin. Mais j'espere de vous en dire davantage une autre fois. Je suis, *&c.*

LETTRE XXII.

Mes très-chers Pere & Mere,

TOUS les domestiques commencent à croire que je dois m'en aller; mais ils ne sauroient concevoir pour quelle raison. Madame Jervis leur a dit que mon Pere & ma Mere commençans à devenir vieux, ils ne sauroient vivre sans moi, & que c'est pour cela que j'irai chez eux

afin de les consoler dans leur vieillesse; mais ils ne paroissent pas ajouter foi à cette raison.

Voici comment ils ont découvert que je m'en vais. Comme je passois proche de mon maître dans l'allée qui conduit dans la grande salle, le sommelier entendit mon maître qui disoit, qui est là ? je répondis, c'est Paméla, Monsieur. Paméla, dit-il, combien de temps demeurerez-vous encore ici ? Seulement jusqu'à ce que la veste soit finie, Monsieur, répondis-je, & elle l'est presque. Il me semble, dit-il assez rudement, que vous auriez pu l'achever il y a long-temps. En vérité, Monsieur, lui dis-je, j'y travaille dès le grand matin jusqu'au soir fort tard, mais il y a beaucoup d'ouvrage. *Beaucoup d'ouvrage* ! reprit-il; c'est que vous tenez plus souvent la plume que l'aiguille; je n'ai que faire d'une paresseuse comme vous dans ma maison.

Il parut surpris lorsqu'en entrant dans la salle il y vit M. Jonathan. Que faites vous là ? lui dit-il. Le sommelier fut aussi consterné que je pouvois l'être, car n'étant pas accoutumée à me voir traiter si rudement, je ne pouvois pas m'empêcher de pleurer. Je me retirai, & fus faire mes plaintes à Madame Jervis. Cet amour est le d.... le, dit-elle; combien de différents personnages ne fait-il pas jouer ? Et souvent un personnage tout opposé aux sentiments du cœur.

Depuis ce temps-là les domeſtiques tantôt l'un, tantôt l'autre, diſent ſouvent. Quoi donc ? Madame Jervis ; eſt-ce que nous allons perdre Mademoiſelle Paméla ? car c'eſt ainſi qu'ils m'appellent. Qu'a-t-elle fait ? Elle leur répond, comme je l'ai dit, que je m'en vais pour vous tenir compagnie.

Madame Jervis me dit : Paméla, vous avez cauſé un ſi grand changement dans notre maître, que de l'homme le plus gai & le plus doux qu'il étoit auparavant, il eſt devenu le plus chagrin & le plus bourru du monde. Mais il eſt en votre pouvoir de lui rendre ſa gayeté & ſa douceur, quoique j'eſpere que vous ne le ferez jamais aux conditions qu'il ſouhaite.

Ce que Madame Jervis diſoit, étoit un effet de ſa bonté ; mais cela ſignifioit pourtant, qu'elle avoit auſſi mauvaiſe opinion de ſes deſſeins que moi ; & comme elle ſavoit encore mieux que moi ce qu'il penſoit, cela me convainquit de plus en plus qu'il étoit néceſſaire que je m'en fuſſe le plutôt que je pourrois.

Mon maître vient d'entrer dans ce moment pour parler à Madame Jervis de quelques affaires du ménage, parce qu'il doit avoir compagnie à dîner chez lui demain. Comme j'avois pleuré à cauſe de la dureté avec laquelle il venoit de me traiter, je détournai le viſage dès qu'il

entra. Tu as raiſon, dit-il, de cacher ton maudit viſage; je voudrois ne l'avoir jamais vû. Madame Jervis, continua-t-il, combien de temps ſera t'elle encore après cette veſte?

Monſieur, lui dis-je, je l'aurois emportée avec moi, ſi vous aviez voulu; & je le ferai encore, ſi vous voulez me le permettre, ainſi j'ôterai de devant vos yeux cette pauvre & haïſſable Paméla.

Madame Jervis, dit-il en s'adreſſant à elle & non pas à moi, ſi jamais il y eut de ſorciére, je crois que cette petite ſouillon en eſt une; car elle enchante tous ceux qui l'approchent, & vous oblige vous-même, qui devriez un peu mieux connoître le monde, à la croire un Ange de lumiere.

Je voulus ſortir de la chambre, car je m'imaginois que malgré toute ſa colére, il avoit deſſein de m'engager à lui demander la permiſſion de reſter chez lui; mais il me dit, demeurez quand je vous l'ordonne, & là-deſſus il me prit la main. Je tremblai de peur, & lui répondis, je demeurerai, Monſieur; car il me faiſoit mal aux doigts, tant il me ſerroit la main.

Il ſembloit vouloir me dire quelque choſe; mais il s'arrêta tout court, & me dit, retirez-vous. Je m'en fus auſſi vîte qu'il me fut poſſible, & le laiſſai avec Madame Jervis, avec qui il eut une lon-

gue conversation, à ce qu'elle m'a rapporté : il lui témoigna, entr'autres choses, qu'il étoit fort fâché d'avoir parlé assez haut pour avoir été entendu de M. Jonathan.

Il faut que vous sachiez que M. Jonathan notre sommelier est un bon vieillard fort grave, qui a les cheveux blancs comme neige ; c'est en vérité un très-digne homme. Je me retirois en grande hâte, &, comme on dit, la puce à l'oreille. En descendant l'escalier je le rencontrai ; il me prit la main, mais plus doucement que n'avoit fait mon Maître. Charmante & aimable Mademoiselle Paméla, me dit-il : qu'est-ce que je viens d'entendre ? J'en suis vivement touché ; mais je vous assure que j'accuserai tout autre plûtôt que vous. Je vous suis bien obligée, M. Jonathan, lui dis-je ; mais si vous ne voulez pas perdre votre place, prenez garde qu'on ne vous voye pas parler à une fille comme moi. Je me mis à pleurer, & m'en fus aussi-tôt que je pus pour l'amour de lui, de peur qu'on ne s'apperçut qu'il avoit pitié de moi.

Je vous donnerai maintenant une preuve de l'amitié que M. Longman me témoigne aussi. J'avois perdu ma plume je ne sais comment, & j'avois employé tout mon papier ; de sorte que j'entrai dans l'office de M. Longman notre maître d'Hôtel, pour le prier de me donner deux ou trois plumes & quelques feuilles de papier. De tout mon

cœur, mon aimable fille, me dit-il, & il me donna trois plumes, quelques oublies, un bâton de cire, & douze feuilles de papier. Et en quittant son pupitre où il étoit à écrire, il me dit: permettez-moi de vous dire un mot, ma jolie petite Maîtresse (car c'est ainsi que les deux bons vieillards m'appellent, & je crois qu'ils m'aiment de tout leur cœur) j'entens de mauvaises nouvelles, ajoûta-t-il; on dit que nous allons vous perdre, je me flâte qu'il n'en est rien. Oui, Monsieur, lui dis-je, cela est, mais j'espérois qu'on ne le sauroit pas avant que je m'en fusse allée.

Que d... le, s'écria-t'il, notre Maître a-t'il depuis peu? Je n'ai jamais vu de ma vie un pareil changement en aucun homme. Il n'est content de personne, & suivant ce que M. Jonathan vient de me dire, il vous a traitée bien durement. Si je ne connoissois pas Madame Jervis pour une très-bonne personne, je croirois qu'elle vous auroit rendu quelque mauvais service.

Non, Monsieur, lui dis-je, n'ayez point de pareils soupçons; Madame Jervis est une femme juste; & après mon Pere & ma Mere, c'est la meilleure amie que j'aye au monde. Eh bien, dit-il, il faut que ce soit quelque chose de pis. Me permettez-vous de conjecturer? Vous êtes trop jolie, ma charmante Demoiselle, & peut-être aussi trop vertueuse. Ah! n'ai-je pas deviné? Non, mon cher Monsieur Longman, lui

dis-je; ne pensez aucun mal de mon Maître. Il est vrai qu'il est de mauvaise humeur, & fâché contre moi; mais je puis lui en avoir donné sujet; & parce que je suis obligée de m'en aller chez mon Pere & ma Mere, plûtôt que de demeurer ici, il me croit peut-être ingrate. Mais vous savez, Monsieur, que ce qu'une fille bien née doit avoir le plus à cœur, c'est d'être en consolation à ses Parens. Fille incomparable, s'écria-t'il, que vous soutenez bien votre caractére! mais je connois un peu le monde & les hommes; il faut que je voye, que j'entende tout, & que je ne dise mot. Que la bénédiction du Ciel soit avec vous quelque part que vous alliez, mon aimable Enfant! Je me retirai en lui faisant la révérence, & en le remerciant de ses souhaits.

Qu'il est agréable, mes chers Pere & Mere, d'avoir ainsi gagné l'amitié de tout le monde! Ne vaut-il pas mieux s'être acquis par l'amour de la vertu & de la réputation, l'aprobation de tous les hommes, à l'exception *d'un seul*, que de plaire à *ce seul-là*, en se faisant des ennemis de tous les autres, & en se rendant abominable par dessus le marché? Je suis, *&c.*

LETTRE XXIII.

Mes très-chers Pere & Mere,

NOus avons eu aujourd'hui plusieurs Messieurs & Dames du voisinage qui ont diné chez nous, & mon Maître les a parfaitement bien régalés. Isaac, M. Jonathan & Benjamain servoient à table. Isaac vient de dire à Madame Jervis, que les Dames iront tout-à-l'heure visiter la maison, & qu'elles ont la curiosité de me voir; car je comprens que durant le repas elles ont un peu raillé mon Maître. Eh bien M. B...., ont-elles dit, nous apprenons que vous avez chez vous une fille qui est la plus grande beauté de tout le pays; nous nous promettons bien de la voir avant que de nous en aller. La fille est assez passable, a-t'il répondu, mais je vous assure que ce n'est pas une si grande beauté que vous vous l'imaginez: elle étoit Femme-de-chambre de ma Mere, qui en mourant m'a prié d'avoir quelque bonté pour elle. Elle est jeune, & tout ce qui est jeune est joli.

Oui, oui, dit une de ces Dames, mais quand même votre Mere ne vous l'auroit pas recommandée si fortement, la beauté a quelque chose de si engageant, que je suis persuadée que, galant comme vous êtes,

vous n'aviez pas besoin de fortes recommandations pour lui témoigner de la bonté. Elles se mirent toutes à rire sur le compte de mon Maître, & à le draper, & il rit de compagnie? mais il dit, je ne sais d'où cela vient, mais je ne vois pas avec les mêmes yeux que les autres: j'ai oui beaucoup exalter sa beauté, & bien plus qu'elle ne mérite selon moi. Elle est assez passable, comme je l'ai dit; mais il me semble que son plus grand mérite, c'est qu'elle est humble, civile, & fidelle, ce qui fait que tous les autres domestiques l'aiment, ma ménagère en particulier est folle d'elle, & vous savez que cette femme ne manque pas de discernement; pour M. Longman & M. Jonathan que voilà, j'ai entendu dire que s'ils se croyoient assez jeunes ils se battroient en duel pour l'amour d'elle: n'est-il pas vrai, Jonathan? En vérité, Monsieur, répondit-il, je n'ai jamais connu personne qui lui fût comparable, & tous vos domestiques sont du même sentiment. Entendez-vous, Mesdames, dit-mon Maître? Eh bien, répliquérent-elles, nous ferons tantôt une visite à Madame Jervis, & nous espérons de voir alors ce Phénix.

Je crois qu'elles viennent, je vous en dirai davantage tout-à-l'heure. Je voudrois qu'elles fussent déja venues, & parties aussi. Pourquoi ne peuvent-elles pas railler sans que ce soit sur mon compte?

Eh bien! ces belles Dames ont été ici, &

s'en sont retournées. J'aurois voulu pouvoir me dispenser de les voir ; je m'étois retirée dans le cabinet, de sorte qu'elles ne me virent pas en entrant.

Elles étoient quatre, Miladi Arthur qui demeure dans la grande maison blanche sur la colline ; Miladi Brooks, Miladi Towers, & la quatrieme étoit, je pense une Comtesse d'un nom si difficile que je l'ai oublié.

Comme vous avez paru prendre quelque plaisir à lire les petites descriptions que je vous faisois autrefois, lorsque je n'avois pas encore douze ans, je me flâte que je ne vous ennuyerai point, en vous traçant ici le portrait & le caractere de ces quatre Dames.

Vous saurez donc que Miladi Arthur (car elle est de la premiere qualité, quoiqu'elle ait épousé un simple * Gentilhomme) est une personne assez bien faite, qui a de la disposition à devenir grasse, mais qui avec cela est aisée dans sa taille. Elle a les traits du visage assez beaux, mais selon moi, elle a l'air un peu trop masculin. Dès qu'on l'apperçoit on reconnoît qu'elle

* Il y a dans l'Anglois *a'Squire.* On appelle *'Squires* ou *Esquires*, *Ecuyers*, tous ceux qui quoique de bonne famille sont audessous des Pairs du Royaume, & n'ont point Séance dans la Chambre des Seigneurs. Ils composent ce qu'on peut appeller la *petite Noblesse.*

eſt de qualité, & ſes manieres font voir qu'elle s'attend à être traitée ſur ce pied. Dans tout ce qu'elle fait, elle a une certaine liberté, & quelque choſe de ſi dégagé, qu'on voit bien qu'elle ne penſe pas ſeulement qu'il y puiſſe avoir rien à reprendre dans toute ſa conduite. On dit que dans ſon domeſtique elle eſt ſujette à s'emporter, & cela ſouvent pour des ſujets aſſez légers; & que de temps en temps elle fait reſſouvenir ſon mari, qu'il n'eſt pas d'une naiſſance égale à la ſienne. Il eſt vrai pourtant qu'il eſt bon Gentilhomme, & d'une ancienne famille; au lieu que les ancêtres de Miladi n'ont été annoblis que depuis deux Regnes. En général, elle eſt dit-on, aſſez bonne perſonne lorſque ſa colére eſt paſſée; & quelquefois elle ne dédaigne pas de s'abaiſſer juſqu'à ſe rendre familiére avec ſes inférieurs. Madame Jervis dit que Miladi Davers eſt beaucoup plus colére que Miladi Arthur, mais qu'elle a d'ailleurs de meilleures qualités, & qu'elle eſt plus généreuſe. Pour M. Arthur, il a la réputation d'un digne Gentilhomme, ſelon l'idée qu'on s'en forme dans le ſiécle où nous ſommes; car il eſt grand buveur, comme ſont tous les Gentilshommes du voiſinage, excepté mon Maître, qui n'eſt pas entiché de ce vice. Plût à Dieu qu'il n'en eût point d'autre! Je le ſouhaiterois pour l'amour de lui-même, auſſi-bien que pour l'amour de moi: mais ceci ſoit dit en paſſant.

Madame Brooks eſt de bonne famille, mais non pas de qualité, quoiqu'elle ait autant de vanité que ſi elle en étoit, ſi je dois en juger par ſon air mépriſant. Car comme elle eſt grande & maigre, & d'un certain regard rebutant, elle vous regarde de haut en bas, avec je ne ſais quel dédain. On dit pourtant qu'elle eſt aſſez bonne dans ſon domeſtique; elle n'eſt pas grande parleuſe, & affecte de vouloir paſſer pour femme d'un grand jugement. Son mari paſſe pour un homme de probité, mais il ſe donne les airs de railler & de badiner ſur les ſujets les plus ſérieux; le mariage ſur-tout eſt l'objet perpétuel de ſes ſatyres, lorſqu'il n'eſt pas en preſence de ſa femme; & c'eſt ce qui fait que certaines gens diſent qu'il a de l'eſprit. Ce qui me rappelle un mot de feu ma bonne Maîtreſſe: tout homme, diſoit-elle, paſſera aiſément pour un Bel-Eſprit, qui oſe dire des choſes que d'autres auroient horreur de penſer.

La Comteſſe eſt noble, non-ſeulement par ſon mariage, mais auſſi par ſa naiſſance.... Mais ne vous étonnez-vous pas de me voir tant écrire ſur la naiſſance & la nobleſſe, moi qui quand même je pourrois me vanter de ma qualité, ne m'en eſtimerois pas davantage, au moins ſi je me connois bien moi-même: bien loin de-là; je penſerois au contraire, avec un Poëte que j'ai oui citer, que *la Vertu eſt la ſeule*

Noblesse. Mais il est vrai que nous autres gens de petite condition, lorsque nous entrons dans des maisons de qualité, nous nous laissons aisément empoisonner par la vanité de nos Supérieurs; & quoique nous ne puissions pas nous glorifier de notre propre extraction, nous tirons quelquefois vanité de celle de nos Maîtres. Pour moi je ne saurois m'empêcher de rire tout bas du ridicule que se donnent même des gens de la premiére distinction, qui se glorifient du mérite de leurs ancêtres plûtôt que du leur propre. N'est-ce pas avouer tacitement qu'ils sentent bien eux-mêmes qu'ils n'ont d'autre mérite, que celui d'être descendus d'ayeux illustres. Mais je ne prens pas garde que je m'engage insensiblement dans une longue digression. Reprenons le caractere de la Comtesse, & ne pensez pas qu'il y ait trop de présomption à moi de parler ainsi librement de mes Supérieurs; je sais bien à qui j'écris. La Comtesse n'est pas belle, mais elle a un air si affable, qu'on ne sauroit s'empêcher d'avoir de l'amitié pour elle dès qu'on la voit. Il me semble qu'on lit dans ses yeux, qu'elle est assurée que tout le monde lui porte du respect, à cause qu'elle est Comtesse, au lieu que Miladi Arthur se donne de certains airs, comme si elle vouloit forcer les autres à la respecter, de peur que parce qu'elle n'est la femme que d'un simple Gentilhomme, on ne vint à oublier

oublier sa naissance. Mais d'ailleurs la Comtesse, malgré son regard affable, a dans l'air quelque chose de hardi, d'intrépide, je ne saurois bien exprimer ce que c'est; c'est quelque chose qui marque, qu'on ne sauroit la décontenancer aisément. Je ne sais d'où cela vient, mais il me semble que nos Dames ont renoncé à present à ce qui fait une partie essentielle de la beauté: car non-seulement elles ne savent plus ce que c'est que rougir elles-mêmes, mais elles se moquent d'une jeune innocente qui rougit, comme si c'étoit là quelque chose de campagnard, & une manque de savoir vivre. Je les ai souvent oui badiner, & dire *des mots à double entente*, comme elles les appellent elles-mêmes, aussi librement que les hommes. Mais quelque reputation de Bel-Esprit qu'elles puissent acquérir par-là, je suis assurée qu'elles ne font pas beaucoup d'honneur à leur cœur: ne peut-on pas en effet leur appliquer avec justice cette Sentence: *De l'abondance du cœur la bouche parle?* L'époux de la Comtesse est un homme de mauvaises mœurs, & un méchant mari, de sorte qu'elle est malheureuse avec lui: tout le monde le sait; car c'est un *Seigneur* au dessus de tout ce qu'on peut dire où penser de lui. Et en vérité, mes chers Parens, je n'ai jamais oui parler d'un couple aussi heureux que vous, mais la Providence accorde un bien aux uns; & un

autre aux autres ; elle ne donne jamais tout à tous. Elle vous a donné à vous, mon chere Pere & ma chére Mere, le contentement d'esprit, ce qui vaut mieux que toutes les richesses du monde sans ce contentement.

Miladi Towers surpasse toutes les Dames du voisinage par son esprit & par la vivacité de ses réparties : de sorte que tout le monde recherche sa conversation, les Messieurs aussi-bien que les Dames. Elle a quelque chose de vif & de spirituel à dire à chacun, & sur toute sorte de sujets : & quand elle ne diroit que des sottises (& j'ose assurer que je lui en ai oui dire plusieurs dans les visites qu'elle faisoit à ma Maîtresse) on a si bonne opinion de son esprit, qu'on est disposé à rire & à applaudir, avant qu'elle ait seulement ouvert la bouche. D'ailleurs elle est de qualité, c'est pourquoi on l'appelle *Miladi*; quoique nous autres pauvres gens & simples que nous sommes, nous ayons coutume de donner ce nom à toutes ces grandes Dames qui vivent de leurs rentes. Miladi Towers est bien faite, elle a la taille dégagée ; on peut dire que chacun des traits de son visage, pris séparément, est beau ; mais je ne sais d'où cela vient, ils ne forment pas un bel assemblage, & ne paroissent pas faits les uns pour les autres : ce qui me rappelle ce que j'ai lu touchant un grand Peintre de l'antiquité, qui s'appelloit Apeiles ; on dit

qu'ayant à faire le Portrait de Venus, Déesse de la beauté, il prit pour modéles la bouche d'une Dame, le nez d'une autre, les yeux d'une troisiéme, le front & les sourcils d'une quatriéme. Tous ces traits étoient chacun en particulier très-beaux sur les visages d'où ils avoient été empruntés, mais tous ensemble ils ne faisoient qu'un Portrait très-médiocre.

On avoit parlé d'un mariage qui devoit se faire entre Miladi Towers, & Monsieur Martin, qui demeure au Bocage; mais elle l'a refusé à cause de la vie dissolue qu'il méne; car quoiqu'elle soit fort libre dans ses discours, elle a pourtant de la piété, ou du moins de l'amour pour la vertu.

Mais je m'apperçois que je me suis beaucoup étendue sur le chapitre de ces Dames: il est temps d'en venir à la visite qu'elles ont rendue à Madame Jervis.

Elles entrerent dans sa chambre avec grand bruit, rians de tout leur cœur de quelque chose que Miladi Towers avoit dit, comme elles montoient l'escalier. Eh bien, Madame Jervis, dit une de ces Dames, comment vous portez-vous? nous sommes toutes venues pour nous informer de votre santé. Je vous suis fort obligée, Mesdames, répondit Madame Jervis; ne vous plaît-il pas vous asseoir? Mais, dit la Comtesse, nous ne sommes pas venues uniquement pour nous informer de la santé de Madame Jervis, mais aussi pour voir

une curiosité. Oui dit Miladi Arthur, je n'ai pas vu votre Paméla depuis deux ans; on dit qu'elle est devenue merveilleusement belle depuis ce temps-là.

J'aurois souhaité alors de n'avoir point été dans le cabinet; car lorsque j'en sortis, elles ne pouvoient pas ignorer que j'avois entendu ce qu'elles venoient de dire; mais j'ai souvent éprouvé que les personnes timides sont ennemies d'elles-mêmes; car en s'efforçans à ne point paroître déconcertées, elles ne font qu'augmenter de plus en plus leur confusion.

Oui, sans doute, repliqua Madame Jervis, Paméla est fort jolie; elle n'est pas loin d'ici, elle n'est que dans ce cabinet. Entrez, je vous prie, Paméla, ajoûta-t'elle en s'adressant à moi. Je sortis du cabinet en rougissant jusqu'aux yeux, & ces Dames se mirent à se sourire les unes aux autres. La Comtesse me prit par la main, & eut la bonté de dire: en vérité la renommée ne vous a point flattée, je vous en répons. Ne soyez point honteuse, mon Enfant, ajouta-t'elle en me regardant fixément en face, je voudrois avoir un visage comme le vôtre, je n'aurois garde d'en avoir honte. Oh! que j'avois l'air sot alors!

Oui, ma bonne Paméla, dit Miladi Arthur, je suis du sentiment de la Comtesse. Mais ne soyez pas si confuse, quoiqu'après tout, cela vous sied très-bien. La bonne Dame défunte avoit le goût bon

de choisir une femme-de-chambre comme vous ; elle étoit toujours sur vos louanges & n'auroit pas été peu fiére de vous avoir si elle eût vécu jusqu'à present : c'étoit-là sans doute un grand compliment de la part d'une Dame comme Miladi Arthur.

Ah ! Madame, dit Madame Brooks, pensez-vous qu'un fils aussi obéissant que l'a constamment été notre voisin, qui a toujours aimé ce que sa mere aimoir, ne soit pas bien glorieux d'avoir une pareille servante, malgré tout ce qu'il a dit à table ? En disant cela elle me regardoit d'un air si malin, que je ne pouvois pas la souffrir.

Miladi Towers dit avec son air dégagé, pour moi Mademoiselle Paméla, je ne saurois dire que je vous agrée autant que font ces Dames : car si j'avois un mari & que vous fussiez ma servante, je n'aimerois pas que vous & votre Maître fussiez sous le même toît. Là-dessus toutes ces Dames firent un grand éclat de rire. Je sais bien ce que j'aurois répondu, si je l'avois osé ; mais ce sont des Dames de qualité, & les Dames de qualité peuvent dire tout ce qu'il leur plaît.

La jolie Image ! fait-elle parler, Madame Jervis, dit la Comtesse ? Elle a des yeux parlans, je vous jure. Oh ! la petite friponne, ajoûta-t'elle en me donnant un petit coup sur la joue, vous paroissez née pour perdre les autres, ou pour être perdue vous-même.

A Dieu ne plaiſe, Madame, répondis-je, que ni l'un ni l'autre arrive! Permettez-moi de me retirer, ajoûtai-je; car la connoiſſance que j'ai du peu que je vaux, me rend indigne de demeurer en votre préſence. Je me retirai, en faiſant une de mes meilleures révérences; & comme je m'en allois, Miladi Towers s'écria, voilà qui eſt joliment dit! Madame Brooks dit, admirez cette taille; je n'ai de ma vie vû un pareil viſage, ni une pareille taille. Il faut qu'elle ſoit d'une meilleure famille que vous ne dites. Elles continuerent ainſi leur babil pendant une demie heure, & toujours à ma louange: pour moi je fus charmée quand je fus aſſez loin pour ne les plus entendre.

Elles deſcendirent enfin, & firent à mon Maître un rapport ſur mon ſujet, qu'il eut bien de la peine à ſoutenir. Mais comme ce qu'elles lui dirent n'étoit pas, je penſe fort à mon honneur, je ne dois pas en tirer vanité, & je crains que je ne m'en trouve plus mal. C'eſt-là une nouvelle raiſon qui me fait ſouhaiter de ſortir.

C'eſt aujourd'hui Jeudi au ſoir, & j'eſpére de partir Jeudi prochain; car j'ai fini ma tâche, & mon Maître eſt cruellement chagrin; je ſuis fâchée de prendre ſa mauvaiſe humeur ſi fort à cœur. S'il a jamais eu quelque tendreſſe pour moi, je penſe qu'à preſent il me haït cordialement.

N'eſt-ce pas une choſe étrange que l'amour ſoit ſi voiſin de la haine ? Mais cet amour criminel n'eſt pas ſans doute ſemblable à l'amour vertueux. Celui-ci doit être auſſi éloigné de la haine, que la lumiére eſt éloignée des ténébres. Combien ſa haine ne ſeroit-elle pas augmentée, après que ſa paſſion brutale auroit été ſatisfaite, s'il eut trouvé chez moi l'indigne complaiſance qu'il attendoit ! Si l'innocence ne ſauroit nous procurer au moins un traitement honnête, que doit-on eſpérer du crime, lorſque les charmes de la nouveauté ſont paſſés, & que le cœur a repris ſon inconſtance naturelle ? Nous liſons dans l'Ecriture *, qu'après qu Ammon eut abuſé de Tamar, il la haït plus qu'il ne l'avoit aimée auparavant & voulut la mettre à la porte.

Que je ſuis heureuſe d'être miſe dehors avec cette douce compagne, mon innocence ? Puiſſe-t'elle l'être toujours, & auſſi long-temps que je ne me fierai pas ſur mes propres forces, & que je ſerai déterminée à fuir le Tentateur, j'eſpére que la grace de Dieu me ſoutiendra.

Je vous demande pardon de ce que je répéte dans ma lettre une partie de la priere que j'adreſſe à Dieu à toute heure. Après la bonté Divine, c'eſt à votre piété & à vos bons exemples que je dois tout, mes chers

* 2. Sam. XIII. 15.

Parens, mes chers *pauvres* Parens, voulois-je dire ; car votre pauvreté fait ma gloire, comme votre vertu sera le sujet de mon imitation.

Dès que j'aurai dîné, je mettrai mes habits neufs, car je languis de les porter : je sais que je surprendrai Madame Jervis ; elle ne me verra point que je ne sois tout-à-fait habillée. Jean est de retour, je vous envoyerai dans peu une partie de ce que j'ai écrit. J'apprends qu'il doit partir demain de grand matin ; ainsi je finis ici en vous assurant que je suis.

Votre très-obéissante Fille.

Ne perdez point de temps à venir à ma rencontre, car je ne sais point encore comment je partirai. Il y aura bien du malheur, si je ne trouve pas quelque moyen de me rendre chez vous. Peut-être que mon Maître ne refusera pas à Jean de me mener, je pourrai aller assez bien en croupe derrière lui, car il est fort soigneux, & très-honnête homme. Vous connoissez Jean aussi-bien que moi, & il vous aime beaucoup tous deux. Peut-être aussi que Madame Jervis pourra m'indiquer quelque voye pour m'en aller.

LETTRE XXIV.

Mes très-chers Pere & Mere,

JE vous écrirai auſſi long-temps que je demeurerai ici, quand je n'aurois que des bagatelles à vous dire ? car je ſais que vous prenez plaiſir à relire mes lettres durant les ſoirées, ſeulement parce qu'elles viennent de moi. Jean m'a dit combien vous ſouhaitez mon retour ; mais il a ajouté qu'il vous avoit dit, qu'il eſpéroit qu'il arriveroit quelque choſe qui empêcheroit que je m'en allaſſe.

Je ſuis bien aiſe que vous ne lui ayiez pas dit la raiſon pourquoi je m'en vais ; il vaut mieux qu'on la devine, que ſi on la ſavoit par vous ou par moi. Et d'ailleurs, je ſuis véritablement affligée de ce que mon pauvre Maître a daigné penſer à une créature comme moi : car outre le deshonneur qui lui en revient, cela a changé entiérement ſon humeur : je commence à croire qu'il m'aime malgré qu'il en ait ; il s'efforce à vaincre ſon amour, & ne trouve pas d'autre moyen d'y réuſſir qu'en ſe fâchant continuellement contre moi.

Ne me croyez pas préſomptueuſe & remplie de bonne opinion de moi-même. Je reſſens plus de chagrin que de vanité, en voyant qu'un Gentilhomme comme lui

s'abaiſſe ſi fort, & perde pour l'amour de moi l'eſtime que tous ſes domeſtiques avoient pour lui. Mais j'ai à vous parler de mon nouvel ajuſtemement.

Après avoir dîné je ſuis montée dans ma petite chambre, & je m'y ſuis enfermée. Là je me ſuis habillée du mieux que j'ai pu. J'ai mis mon bonnet rond, mais avec un ruband verd. J'ai mis ma robe & ma jupe de laine, & mes ſouliers de cuir; vous ſaurez cependant qu'ils ſont de maroquin. J'ai pris auſſi mes bas communs; je les appelle communs, en comparaiſon de ceux que j'avois coutume de porter dans ces derniers temps; mais je crois que des bas de bonne groſſe laine ſuffiront bien pour tous les jours quand je ſerai chez vous. Je me ſuis miſe auſſi un tour de gorge de ſimple mouſſeline, & un ruban noir autour du col, au lieu du colier de France que ma maîtreſſe m'avoit donné. J'ai ôté mes boucles d'oreilles; & après m'être habillée de pied-en-cap, j'ai pris mon chapeau de paille avec ſes deux attaches de ruban bleu, & je me ſuis regardée dans le miroir, avec plus de vanité que vous ne pouvez penſer : & pour dire la vérité, jamais je ne me ſuis trouvée ſi fort à mon gré.

Oh! quel plaiſir il y a à deſcendre d'un rang élevé, avec aiſance, avec réſignation, & avec ſon innocence! Il n'y a en vérité rien au monde de plus agréable.

J'éprouve par ma propre expérience, qu'un cœur humble ne sauroit rencontrer des traverses fort affligeantes, de quelque maniere que tourne la roue de la fortune.

Je descendis pour chercher Madame Jervis, afin de savoir comment elle m'agréeroit; je rencontrai sur l'escalier notre servante Rachel; elle me fit une profonde révérence; je souris en m'appercevant qu'elle ne me reconnoissoit point. Je fus trouver la ménagere dans la salle basse. Cette bonne Dame étoit à l'ouvrage, & faisoit une chemise. Le croiriez-vous? Elle ne me reconnut pas d'abord, elle se leva de son siége, & ôtant ses lunettes, *souhaitez vous quelque chose de moi*, dit-elle? Je ne pus m'empêcher de rire. Quoi! Madame Jervis, m'écriai-je, ne me reconnoissez-vous pas? Elle fut toute étonnée; & me considérant depuis la tête jusqu'aux pieds, vous me surprenez dit-elle. Quoi! Paméla ainsi métamorphosée! comment cela s'est-il fait. Mon maître entra alors par hazard. Comme j'avois le dos tourné de son côté, il crut que c'étoit quelque étrangere qui parloit à Madame Jervis; il sortit sur le champ, & n'entendit pas même que Madame Jervis lui demandoit s'il avoit quelque chose à lui commander. Elle me tourna de tous côtés, je lui montrai toutes mes nipes, jusqu'à mon jupon. Je suis dit-elle dans une surprise dont je ne saurois revenir, il faut que je m'assiée. Que signifie

tout ce changement? Je lui dis que n'ayant point de hardes convenables à la condition où je ferois réduite, quand je ferois retournée chez mes Parents, j'avois fait faire celles qu'elle voyoit; & que je croyois que devant m'en aller dans peu, il valoit mieux commencer dès à présent à faire voir à tous les autres domestiques, que je favois comment me conformer à l'état auquel j'étois destinée.

Je ne connus jamais personne, dit-elle, qui te ressemblât, Paméla; cependant ces tristes préparatifs que tu fais pour ton départ, me causent une peine infinie; car je vois bien maintenant que c'est tout de bon que tu veux t'en aller. Mais comment pourrai-je me séparer de toi, ma chere Paméla? La-dessus mon maître l'ayant appellée, je sortis, & elle fut le trouver. Il lui dit qu'il se proposoit de faire un voyage daas le Comté de Lincoln, qu'il iroit peut-être aussi chez sa sœur Miladi Davers, & qu'il comptoit d'être absent quelques semaines. Mais, ajouta-t-il, dites-moi je vous prie, qui est cette aimable fille si proprette qui étoit tout-à-l'heure avec vous. Elle sourit, & lui demanda s'il ne la connoissoit point. Non, dit-il, je ne l'ai jamais vue avant, & je suis sûre que ni le fermier Bradry, ni le fermier Nichols n'ont point de fille qui se mette si bien ni si proprement. Je n'ai pourtant pas vu son visage. Si vous voulez

me le permettre, lui repliqua-t-elle, je la ferai venir devant vous; car il me ſemble qu'elle ſurpaſſe même notre Paméla.

Je ne lui ſus pas trop bon gré de cette offre, comme je le lui dis dans la ſuite; car cela me cauſa beaucoup de chagrin, & m'attira bien des duretés de la part de mon Maître, comme vous le verrez. Ce que vous dites-là eſt impoſſible, dit-il à Madame Jervis: ſi pourtant vous pouvez trouver quelque moyen de la faire entrer, faites-le.

Là-deſſus elle vint me trouver, & me dit qu'il falloit abſolument que j'entraſſe dans la chambre où étoit mon Maître: mais au nom de Dieu, ajoûta-t'elle, ne vous découvrez point, laiſſez-le deviner qui vous êtes; car il ne vous a pas reconnue. Ah fi! Madame Jervis, lui dis-je; pourquoi m'avez vous joué ce tour? N'eſt-ce pas la prendre une liberté qui ne convient ni à lui, ni à moi? Je vous dis que vous viendrez, repliqua-t'elle; & ſur toutes choſes ne vous découvrez point. Je la ſuivis donc, comme une folle; quoique s'il ne m'eût pas vue alors, il auroit bien fallu qu'il me vit une autre fois. Madame Jervis voulut que je tinſſe mon chapeau de paille à la main.

Dès que j'entrai, je fis une profonde révérence, mais ſans dire mot. Je ſuis perſuadée qu'il me reconnut dès qu'il me vit. Mais il étoit ruſé comme un Démon. Il

s'approcha de moi, & en me prenant par la main, à qui appartenez-vous, ma jolie fille? dit-il; j'ose dire que vous êtes la sœur de Paméla, tant vous lui ressemblez. Vous êtes si propre, si bien mise, si jolie, qu'en vérité, mon Enfant, vous surpassez même votre sœur Paméla.

J'étois dans la derniere confusion, j'allois parler, mais il m'embrassa, en disant: En vérité vous êtes charmante, je n'oserois pas prendre cette liberté avec votre sœur, soyez-en persuadée; mais pour vous il faut que je vous donne un baiser.

Oh! Monsieur, m'écriai-je, je suis Paméla elle-même. Cela est impossible, dit-il, en me baisant malgré que j'en eusse; vous êtes deux fois plus aimable que Paméla; & je puis bien prendre quelques libertés innocentes avec vous, quoi que je ne voulusse pas lui faire la même grace. C'étoit-là une terrible raillerie, à laquelle je ne m'étois pas attendue, & Madame Jervis, qui avoit été si officieuse, avoit l'air aussi sot que moi. A la fin je me débarrassai de lui, & m'enfuis de la chambre, terriblement chagrine, comme vous pouvez le penser.

Il parla assez long-temps avec Madame Jervis: à la fin il m'appella. Venez ici, dit-il, *petite infâme* (c'est le nom qu'il me donna. O Ciel! pensai-je en moi-même, quel vilain nom est cela). Vous osez me

jouer de pareils tours, continua-t'il? J'avois résolu de ne prendre plus aucune connoissance d'une misérable comme vous; vous vous déguisez pour attirer mes regards, & vous prétendrez encore, hypocrite que vous êtes.

A ces mots je perdis patience. Arrêtez-vous, Monsieur, lui dis-je, & sur toutes choses ne m'imputez ni déguisement, ni hypocrisie: car j'abhorre ces deux vices, toute pauvre & de basse naissance que je sois. Je ne me suis point déguisée. Eh que d.... re ! s'écria-t-il, car c'étoit-là son jurement ordinaire; que prétendez-vous donc par ce nouvel habillement? Ce que je prétends, Monsieur? dis-je, en vérité la chose du monde la plus raisonnable & la plus honnête. J'ai été réellement déguisée depuis que ma bonne Maîtresse votre Mere m'a tirée de chez mes Parens. J'étois si pauvre lorsqu'elle me prit à son service, que les habits que j'ai actuellement sur moi sont des habits de Princesse en comparaison de ceux que j'avois alors. Elle eut la bonté de me donner quantité de belles hardes; mais puisque je dois bientôt retourner chez mes pauvres Parens, je ne saurois porter mes riches habits sans me faire moquer de moi; c'est pourquoi j'en ai acheté de plus convenables à ma condition, & qui pourront aussi servir à me faire brave les jours de fête, que je serai chez mon Pere.

Là-dessus mon Maître me prit entre ses bras, & me repoussa dans le même moment. Madame Jervis, dit-il, éloignez de moi cette petite Sorciére. Je ne puis ni soutenir ni fuir sa présence (que ces paroles sont étranges !) Mais non, restez, ajouta-t-il, je ne veux point que vous vous retiriez.... Oui, allez vous-en.... Non revenez..... Je croyois pour moi qu'il étoit devenu fou, car il ne savoit ce qu'il vouloit. Je voulus m'en aller, mais il me suivit, & me prenant par le bras il me fit rentrer dans la chambre. Il me serroit si fort que mon bras en est tout meurtri, les marques y sont encore. Comme il me faisoit mal, je m'écriai : je vous prie, Monsieur, ayez pitié de moi ; je rentrerai, je vous en assûre.

Il s'assit & fixa sa vue sur moi. Quand je réfléchis sur l'air qu'il avoit alors, il me semble qu'il paroissoit aussi sot & aussi confus que le pouvoit être une pauvre fille comme moi. A la fin il adressa ces paroles à Madame Jervis. Je vous disois donc que vous pouvez lui permettre de demeurer encore un peu de temps ici, jusqu'à ce que je sache si ma sœur Davers la veut prendre ; mais il faut qu'elle s'humilie, qu'elle demande en grace de rester, & qu'elle se repente de son impertinence, & des libertés qu'elle s'est donnée de dire du mal de moi tant dans la maison que dehors. Il est vrai, répondit Madame Jer-

vis, que vous m'avez déja fait cette plainte plus d'une fois; mais je n'ai jamais trouvé que Paméla se crut coupable. Voilà, s'écria-t'il, ce qui prouve évidemment son orgueil & son obstination. Et cependant ce sont-là vos amours, Madame Jervis. Et bien, ajoûta-t'il, en s'adressant à moi, je veux bien m'abaisser encore une fois jusqu'à vous dire, que vous pouvez rester ici encore une quinzaine de jours, jusqu'à ce que j'aye vu ma sœur Davers. Entend-elle ce que je dis cette Statue? ne sauriez-vous répondre, & témoigner de la reconnoissance? Vous m'effrayez si fort, lui dis-je, que je ne puis presque pas parler. Je prendrai pourtant la liberté de vous dire que je n'ai qu'une grace à vous demander; c'est que vous ayez la bonté de me laisser aller chez mon Pere & ma Mere. Quoi donc, Folle, dit-il! n'aimez-vous pas mieux aller servir Miladi Davers? Monsieur, répondis-je, j'ai souhaité une fois d'avoir cet honneur: mais vous eutes la bonté de me dire, que je pourrois courir quelque danger de la part du neveu de cette Dame, ou que je pourrois le séduire. Impertinente! s'écria-t'il en faisant un serment: Entendez-vous, Madame Jervis, entendez-vous le reproche qu'elle me fait? Vit-on jamais une pareille effronterie?

Fi, Paméla, fi, dit Madame Jervis. Sur quoi je me mis à pleurer & dis, en vé-

rité mon fort eſt bien cruel. Je ne voudrois pour rien au monde faire tort à perſonne ; & cependant il faut que j'aye été coupable d'indiſcrétions, qui me font perdre ma condition, qui m'ont attiré la diſgrace de mon Maître, & qui ſont cauſe qu'on me met dehors : & lorſque le temps eſt venu auquel je dévrois retourner chez mes pauvres Parens, on ne veut pas me laiſſer aller tranquillement. Ah ! mon cher Monſieur, qu'ai-je donc fait pour être traitée auſſi cruellement que ſi je vous avois volé ? Comme ſi vous m'aviez volé, s'écria-t'il, oui vous m'avez volé, méchante que vous êtes ! Qui, moi, je vous ai volé ? lui dis-je. Vous êtes un Juge de Paix ; envoyez-moi en priſon, faites-moi faire mon procès ; & ſi vous pouvez me prouver que je vous ai volé, il eſt juſte que je meure.

Vous ſaurez que je ne comprenois pas ſa penſée, mais je n'en fus guére contente quand on me l'eut expliquée. Que deviendra tout ceci, diſois-je en moi-même, il faut que la pauvre Paméla paſſe pour une voleuſe ! Puis je diſois, comment pourrai-je paroître devant mes chers & vertueux Parens, ſi je ſuis ſeulement ſoupçonnée !

Mais, Monſieur, lui dis-je, permettez-moi de vous faire une queſtion, & que cela ne vous engage pas à me dire des duretés, je n'ai point deſſein de vous manquer de reſpect. Si j'ai commis quelque faute, pourquoi votre Ménagére ne me

renvoye t'elle pas, comme elle a fait d'autres servantes ? Si Jean, ou Rachel, ou Anne avoient manqué à leur devoir, daigneriez vous en prendre connoissance ? Pourquoi faut-il que vous vous abaissiez jusqu'à prendre connoissance de moi ? Si je n'ai pas fait plus de mal que les autres, pourquoi faut-il que je sois traitée plus cruellement ? Pourquoi ne me renvoye t'on pas tout-d'un-coup, & voilà qui seroit fini ? Car en vérité je ne suis pas d'une assez grande conséquence pour que mon Maître se mette en peine de moi, & qu'il se fâche au sujet d'une vile créature comme moi.

Entendez-vous, Madame Jervis, s'écria-t'il encore, entendez-vous avec quelle hardiesse cette Impertinente ose m'interroger ? Quoi ! Insolente, ajouta-t'il en s'adressant à moi, ma Mere ne m'a-t'elle pas prié d'avoir soin de vous ? Ne vous ai-je pas toûjours distinguée de tous les autres domestiques ? Et avez-vous maintenant l'ingratitude de me reprocher mes bienfaits ?

La-dessus je murmurai quelque chose entre les dents, & il voulut absolument savoir ce que j'avois dit. J'eus beau me défendre, il fallut lui obéir. Eh bien donc, Monsieur, lui dis-je, puisque vous voulez le savoir, je disois que ma bonne Maîtresse ne vous a pas prié d'étendre vos soins jusqu'au cabinet du jardin, & jus-

qu'à la chambre où elle avoit coutume de s'habiller.

Cela étoit un peu insolent, direz-vous; aussi se mit-il dans une si furieuse colère, que je fus obligée de m'enfuir, & Madame Jervis m'a dit que j'étois bien heureuse de m'être mise hors de son chemin.

Dans ce moment, M. Jonathan vient de m'envoyer un Billet. Juste Ciel que ferai-je!

„ Ma chére Demoiselle Paméla, pre-
„ nez garde à vous; car Rachel a entendu
„ mon Maître qui disoit à Madame Jer-
„ vis, qui, à ce qu'elle croit, plaidoit en
„ votre faveur : *N'en parlez plus, Madame*
„ *Jervis; car pard..... je veux l'avoir de*
„ *gré ou de force.* Brûlez ce Billet dès que
„ vous l'aurez lû.“

Oh! priez Dieu pour votre pauvre fille. Madame Jervis m'appelle pour m'aller coucher, car il est onze heures passées. Je vous promets que je lui dirai ce que je viens d'apprendre, puisque c'est elle qui en est la cause, quoiqu'innocente; car je suis persuadée qu'elle n'avoit aucun mauvais dessein. J'ai été, & je suis encore dans un trouble extrême, & je m'imagine qu'elle me dira que j'ai été trop hardie.

Oh! mes chers Pere & Mere, le pouvoir & les richesses n'ont pas besoin d'Avocat; mais pour elle, la pauvre Dame, elle ne sauroit vivre sans le secours de

mon Maître; & il eſt vrai qu'il lui a fait beaucoup de bien.

Je vous ſouhaite le bon ſoir.: peut-être que je vous envoyerai ceci demain matin, peut-être auſſi que non, ainſi ſans autre concluſion, je finis en diſant que je ſuis avec les plus terribles appréhenſions,

Votre très-affligée Fille.

LETTRE XXV.

Mes chers Parents,

OH! permettez-moi de répandre mes plaintes dans votre ſein. Jamais pauvre créature n'a été ſi malheureuſe, ni traitée d'une maniere ſi barbare, que votre Paméla. Oh! mes chers Pere & Mere, mon cœur eſt prêt à ſe fendre. Je ne puis ni écrire comme je devrois., ni m'empêcher d'écrire. Car à qui puis-je ouvrir mon cœur, ſi ce n'eſt à vous? Mais l'affliction où je ſuis me fait preſque perdre l'eſprit. Oh! le méchant, le méchant Maître que j'ai! je ne puis plus le ſouffrir. Cependant ne vous éffrayez pas. Je me flâte, oui je me flate que j'ai conſervé ma vertu. Et ſi la douleur me le permet, je vous dirai tout. N'y a-t'il pas quelque Commiſſaire de quartier ou quel-

que Officier de Justice qui puisse me tirer de cette maison? car je puis en conscience *jurer la paix contre lui**. Mais hélas! il est plus grand qu'aucun Commissaire. Il est lui-même *Juge de Paix*. Et quel Juge? D'un pareil Juge, *Délivrez-nous, ô bon Dieu*†! Mais j'espére que le Dieu tout-puissant me rendra justice un jour; car il connoît l'innocence de mon cœur.

Jean est parti ce matin, mais j'étois trop troublée pour songer à vous envoyer rien par lui; & je n'ai vu personne depuis, si ce n'est Madame Jervis, Rachel, & un homme que je haïs de voir. En vérité je n'aime plus à voir personne. J'ai d'étranges choses à vous raconter, qui sont arrivées depuis hier au soir que la Lettre de M. Jonathan, & les duretés de mon Maître, me causérent un si grand trouble. Mais finissons ce préambule.

* Nous avons été obligés de conserver cette expression Angloise, parce que nous n'en connoissons point dans notre Langue qui y réponde. Un homme *jure la paix* contre un autre, lorsqu'il va déclarer sous serment devant un Magistrat, que cet autre a commis des attentats contre lui, qui sont cause qu'il ne peut plus vivre en paix avec lui, & qu'il a toujours lieu d'appréhender de nouvelles insultes. Sur quoi le Magistrat a le pouvoir d'obliger l'agresseur à donner caution de sa bonne conduite pour l'avenir.

† Paroles de la Litanie.

Je m'en fus dans la chambre de Madame Jervis; &, oh mon chere Pere & ma chere Mere! mon méchant Maître, l'infâme Gentilhomme qu'il est, s'étoit caché dans le cabinet où Madame Jervis tient quelques livres, une armoire, & d'autres choses semblables. Je n'en avois pas le moindre soupçon, quoique jusqu'à ce soir fatal j'eusse toujours eu coutume de regarder dans le cabinet, dans la chambre voisine, & sous le lit, avant que de me coucher, depuis l'avanture du cabinet du jardin. Mais n'ayant jamais rien trouvé, je ne songeai pas à prendre cette précaution ce soir-là, étant uniquement occuppée de ma douleur, & du chagrin que j'avois contre Madame Jervis; car j'étois résolue d'être sérieusement fâchée contr'elle.

Je m'assis sur le bord du lit d'un côté, & elle de l'autre, & nous commençames à nous deshabiller. Elle étoit du côté de ce cabinet qui renfermoit le plus méchant cœur du monde. Eh bien, Paméla, me dit Madame Jervis, vous ne voulez donc pas me parler. Vous êtes fâchée contre moi, à ce que je vois. En vérité, Madame Jervis, répondis-je, je la suis un peu, il y auroit de la folie à le nier. Vous voyez ce que j'ai souffert pour avoir paru devant mon Maître à votre sollicitation. Une femme de votre âge & de votre expérience auroit dû savoir, qu'il ne me convenoit, ni

par rapport à moi-même, ni par rapport à mon Maître, de vouloir passer pour une autre.

Mais, dit-elle, qui eût jamais cru que la chose eût tourné comme elle a fait. Oui, oui, répondis je sans savoir qu'il m'écoutoit; Lucifer est toujours prêt à exécuter ses mauvais-desseins. Vous avez vu quel usage il a fait d'abord de mon déguisement; prétendant ne me pas reconnoître, afin de pouvoir prendre des libertés avec moi. Et dès le moment qu'il a avoué qu'il me reconnoissoit, il s'est mis à me quéreller & à me traiter durement. Et vous aussi, Madame Jervis, vous m'avez percé le cœur, en vous écriant, *fi, Paméla*! car cela n'a fait que l'encourager.

Pensez-vous, ma chere, me dit-elle, que je voulusse l'encourager? Je ne vous l'ai jamais dit; mais puisque vous m'y forcez maintenant, il faut que je vous dise, que depuis que vous m'avez consultée, j'ai toujours fait mes efforts pour le détourner de ses mauvais desseins; il m'a fait de belles promesses; mais vous saurez qu'il vous aime passionnément, & je commence à m'appercevoir qu'il ne sauroit vaincre son amour.

Heureusement je ne dis rien du billet de M. Jonathan, car je commençois à soupçonner tout le monde; mais pour éprouver Madame Jervis, je lui dis: Eh bien, que me conseillez-vous de faire? vous voyez

voyez qu'il voudroit à present que je fusse chez Miladi Davers.

Je vous parlerai franchement, ma chere Paméla, répondit-elle, je compte sur votre discrétion, & je suis persuadée que vous ne révélerez point ce que je vais vous dire. Mon Maître m'a souvent prié de vous engager à lui demander la permission de rester chez lui.

Permettez-moi de vous interrompre, Madame Jervis, lui dis-je, je vous apprendrai pourquoi je n'ai pas pu m'y résoudre : ce n'est point l'orgueil, mais l'amour de la vertu qui m'en a empêché. Car quelles en auroient été les conséquences ? Mon Maître s'est déjà émancipé deux fois. Vous dites qu'il ne sauroit s'empêcher de prendre des libertés avec moi, quoi qu'ensuite il prétende qu'il en est fâché. Il m'a donné congé, & il me traite fort durement, dans le dessein peut-être de m'amener à son but, par la crainte de perdre une si bonne condition ; car il s'imagine sans doute que je serois charmée de rester ; & je le serois en effet, si je pouvois rester sans danger, car je vous aime, Madame Jervis, j'aime tous les autres domestiques ; & je l'estimerois lui, s'il vouloit en agir comme il convient à un Maître. Connoissant donc ses desseins, & sachant qu'il avoue lui-même qu'il ne peut pas se vaincre, devois-je demander à rester chez lui, pendant que j'étois persuadée qu'il feroit encore de

nouvelles entreprises : Car tout ce dont vous avez pu m'assurer, c'est qu'il n'emploieroit point la violence, de sorte qu'une pauvre & foible fille comme moi devoit être abandonnée à ses propres forces. N'auroit-ce pas été là en quelque sorte l'autoriser à me tenter, & à poursuivre ses criminels artifices? Comment donc, Madame Jervis, pouvois-je demander à rester, ou le souhaiter seulement?

Vous parlez très bien, ma chere Enfant, dit-elle, & il y a dans toutes vos réfléxions une justesse qui est fort au-dessus de votre âge. Toutes ces considérations, & ce que j'ai entendu aujourd'hui après que vous eutes pris la fuite (& je suis bien aise que vous l'ayez fait) tout cela dis-je, est cause que je ne saurois vous prier de rester; & ce que je n'aurois jamais cru pouvoir dire, je serois charmée que vous fussiez actuellement en sureté chez vos Parens; car si Miladi Davers veut vous prendre chez elle, vous pourrez vous y rendre de-là, aussi bien que d'ici. Ah! ma chere Madame Jervis, m'écriai-je! Dieu vous bénira de ce bon conseil que vous donnez à une pauvre fille, qui se voit vivement assiégée. Mais que dit-il, je vous prie, lorsque je me fus retirée. En vérité, répondit-elle, il étoit terriblement en colere contre vous. Mais, dis-je, il voulut absolument savoir ce que j'avois dit; j'avoue que cela étoit un peu hardi, mais aussi il m'y avoit poussée; &

s'il ne s'étoit pas agi de ma vertu, je n'aurois pas pour tout au monde voulu être si hardie. D'ailleurs, Madame Jervis, considérez que je ne disois que la vérité. Il n'aime pas à entendre parler du cabinet du jardin, ni de l'autre chambre, pourquoi n'auroit-il pas honte de persister toujours dans ses mauvais desseins? Mais, dit-elle, après que vous eûtes murmuré quelque chose tout bas, ne pouviez-vous pas lui dire toute autre chose? Je ne saurois, repris-je, me résoudre à dire un mensonge de propos délibéré, ainsi ne parlons plus de cela. Mais je vois que vous l'abandonnez maintenant, & que vous croyez qu'il y a du danger pour moi à rester. Ah! que je voudrois être hors de cette maison, fussai-je au fond d'un fossé plein d'eau, ou dans la campagne la plus déserte.

Il est inutile dit-elle, de vous rapporter tout ce qu'il a dit, il y en eut assez pour me faire craindre que vous n'êtes pas tout-à-fait en sûreté ici. Et en vérité, Paméla, ajoûta-t'elle, je ne m'étonne pas qu'il vous aime tant; car sans flatterie vous êtes une charmante fille, & vous ne parûtes jamais si aimable que dans ces nouveaux ajustemens; d'ailleurs vous nous surprîtes tous extrêmement. Je crois que vous devez une grande partie du danger où vous êtes, à l'air aimable avec lequel vous parûtes alors. Si cela est, dis-je, je voudrois que tous ces nouveaux ajustemens fussent dans le feu. Je

n'en attendois point un pareil effet, mais plutôt un tout contraire.

Mais chut, Madame Jervis, n'avez-vous pas entendu remuer quelque chose dans le cabinet? Non, Folle, me dit-elle, vos frayeurs vous rendent toujours alerte. En vérité, dis-je, je crois avoir entendu quelque chose. Peut-être, répondit-elle que le chat est dans le cabinet, mais je n'entends rien.

Je me tins tranquille, & Madame Jervis me dit: hâte-toi je te prie, ma bonne Enfant, de te coucher, & vois si la porte est bien fermée. J'y fus voir, & j'avois bonne envie aussi de regarder dans le cabinet; mais n'entendant plus de bruit, je crus que cela étoit inutile, ainsi je fus me rasseoir sur le bord du lit, & continuer à me deshabiller. Madame Jervis étant alors tout-à-fait deshabillée se coucha, me priant de faire vîte, parce qu'elle s'endormoit.

Je ne sais ce que j'avois, mais mon cœur étoit rempli de crainte & d'inquiétude: cela pouvoit être causé par le Billet de M. Jonathan, & parce que Madame Jervis m'avoit dit. J'ôtai mon corps de jupe, mes bas, & ne gardai que mon jupon: & entendant une seconde fois quelque bruit dans le cabinet, le Ciel nous protége! m'écriai-je; mais avant que de faire ma priére il faut que je regarde dans ce cabinet. J'y allois, ayant mis mes souliers en pantoufle, quand, ô chose affreuse! mon Maître sor-

tit du cabinet ayant sa belle robe de chambre d'un tissu de soye & d'argent. Je fis un cri terrible, & courus dans la ruelle du lit Madame Jervis poussa aussi un grand cri : mais mon Maître dit, je ne vous ferai aucun mal, si vous ne voulez point faire de bruit, autrement vous verrez ce qui en arrivera. Il vint dans l'instant même auprès du lit où je m'étois jettée à côté de Madame Jervis avec mon jupon & mes souliers, il me prit entre ses bras, & dit à Madame Jervis : montez un moment là-haut pour empêcher les servantes de descendre au bruit que vous venez de faire, je vous promets de ne faire aucun mal à cette petite rebelle. Au nom de Dieu, Madame Jervis, m'écriai-je, si je ne suis pas trahie, ne me quittez pas, & éveillez toute la maison, je vous en conjure. Non, mon cher Agneau dit-elle, je ne bougerai point, & ne vous abandonnerai point. Je suis surprise de votre conduite, Monsieur, dit-elle à mon Maître en se mettant sur mon jupon, & m'embrassant par le milieu du corps : vous ne ferez aucun mal à cette pauvre innocente, ajoûta-t'elle ; car je sacrifierai ma vie pour la défendre : ne pouvez-vous pas trouver assez de méchantes créatures dans le monde, sans que vous tâchiez de perdre une fille aussi vertueuse que celle-ci ?

Il étoit dans une furieuse colere, & la menaça de la jetter par la fenêtre & de la chasser le lendemain. Il n'est pas nécessaire

que vous me chassiez, Monsieur, dit-elle, car je ne veux plus rester chez vous. Dieu veuille seulement défendre ma pauvre Paméla jusqu'à demain, & nous nous en irons ensemble. Permettez-moi seulement, Paméla, me dit-il, de vous faire quelques reproches. Non, Paméla, dit-elle, ne l'écoutez point, à moins qu'il ne quitte le lit, & n'aille à l'autre bout de la chambre. Qu'il sorte même de la chambre, dis-je: s'il a des reproches à me faire, qu'il les fasse demain.

Dès que la frayeur me permit de songer à moi, je trouvai qu'il avoit sa main sur mon sein, je soupirai, je jettai un cri affreux & je tombai en foiblesse. Il avoit cependant toujours ses bras autour de mon cou, & Madame Jervis se tenoit sur mes pieds & sur mon jupon. J'étois dans une sueur froide. *Paméla*, *Paméla*, dit Madame Jervis, comme elle me l'a rapporté depuis, & voyant que je ne répondois rien, elle jetta un cri. Oh! dit-elle, ma pauvre Paméla est morte. Aussi l'étois-je pour quelque tems; car je ne savois rien de ce qui se passoit, tant les foiblesses qui me prenoient se succédoient de prés. Au bout de trois heures je revins un peu à moi-même, & je me trouvai dans le lit. Madame Jervis étoit d'un côté, enveloppée de sa robe de chambre, & Rachel de l'autre; mais mon Maître n'y étoit plus, le scélérat s'étoit retiré. Je fus si ravie de ne le plus voir, qu'à peine

pouvois-je en croire mes propres yeux. Madame Jervis, Rachel, dis-je, puis-je m'assurer que c'est vous! Dites-moi, puis-je en être sûre? ce furent mes premieres paroles. Où ai-je été? Tenez-vous tranquille, ma chere, dit Madame Jervis, vous êtes tombée de foiblesse en foiblesse, je n'ai de ma vie vu personne dans un état si terrible.

Je compris par-là que Rachel ne savoit rien de ce qui s'étoit passé, & j'appris dans la suite qu'au second cri que Madame Jervis avoit fait lorsqu'elle me vit évanouie, mon méchant Maître s'étoit retiré doucement, & faisant semblant de sortir de sa propre chambre, comme si nos cris l'avoient éveillé, il étoit monté à celle des servantes, qui entendans le bruit étoient tremblantes, & craignoient de descendre: il leur commanda d'aller voir ce qu'avoit Madame Jervis & moi. En sortant de la chambre où j'étois, il avoit recommandé le secret à Madame Jervis, lui promettant de lui pardonner tout ce qu'elle avoit dit & fait, si elle vouloit garder le silence sur ce qui s'étoit passé. Les servantes descendirent donc toutes, (car les valets couchent dans des offices qui sont séparées de la maison) & quand ma foiblesse fut passée, les servantes remontérent se coucher, excepté Rachel, qui demeura pour me veiller, & pour tenir compagnie à Madame Jervis. Je m'i-

magine que les domeſtiques ſoupçonnent quelque choſe, quoiqu'ils n'oſent pas dire ce qu'ils penſent.

Lorſque je réfléchis ſur le danger que j'ai couru, & ſur les libertés qu'il a pris actuellement, je ſuis prête à me déſeſpérer, quoique Madame Jervis m'ait, je crois, préſervée du dernier affront, au moins elle m'en aſſure; mais qu'en puis-je ſavoir moi qui étois en foibleſſe, & qui ne ſais rien de ce qui s'eſt paſſé?

D'abord je craignois que Madame Jervis ne m'eut trahie; mais je ſuis maintenant perſuadée qu'elle eſt vertueuſe; j'étois perdue ſans elle, & je vois qu'elle prend cette affaire extrêmement à cœur. Que ſerois-je devenue, ſi elle fût ſortie de la chambre pour empêcher les ſervantes de remuer, comme il le lui commandoit? il lui auroit certainement fermé la porte au nez à ſon retour, & alors, ô Ciel! quel auroit été le ſort de votre pauvre Paméla!

Il faut que je me repoſe un peu, car les yeux & la tête me font un mal extrême. C'étoit-là une cruelle épreuve, la plus terrible de toutes: oh! que ne ſuis-je hors de la puiſſance de cet homme ſi affreuſément méchant! Priez Dieu pour

Votre miſérable PAMÉLA.

LETTRE XXVI.

Mes très-chers Pere & Mere,

JE ne me levai qu'à dix heures du matin ; tous les domestiques ont témoigné combien ils étoient en peine sur mon sujet, & ont fait mille vœux pour mon rétablissement : ils se sont tous informés de ma santé avec un empressement très-obligeant. Mon méchant Maître est allé de grand matin à la chasse ; mais il a dit qu'il seroit de retour pour déjeuner, ce qu'il n'a pas manqué de faire. Vers les onze heures il est venu dans notre chambre. Il n'est point obligé d'être fâché de ce qu'il a fait, car il est notre Maître : aussi a-t'il paru d'abord avec des yeux remplis de colére. Je fus fort émue dès qu'il entra dans la chambre : je me couvris le visage de mon tablier, & me mis à pleurer, comme si mon cœur eût été prêt à se fendre.

Madame Jervis, dit-il, puisque nous nous connoissons si bien l'un l'autre, je ne sais comment nous pourrons désormais vivre ensemble. Monsieur, répondit-elle, je prendrai la liberté de vous dire ce que je crois qui nous convient à tous deux. Je suis si affligée de ce que vous avez entrepris de faire un sanglant affront à cette pauvre fille, & cela dans ma propre cham-

bre, que je me croirois complice de ce crime, si je ne vous en parlois pas. Je ne souhaite point de demeurer chez vous, dussai-je ruiner ma fortune par-là. Je vous prie donc de permettre que Paméla & moi nous nous en allions ensemble. De tout mon cœur, dit-il, & le plûtôt ne sera que le meilleur. Là-dessus elle se mit à pleurer. Je vois, reprit-il, que cette fille a gagné toute la maison en sa faveur & contre moi. Son innocence le mérite, dit avec bonté Madame Jervis, & je n'aurois jamais cru que le fils de feu ma chére Maîtresse se fût deshonnoré jusqu'à vouloir ruiner une vertu qu'il auroit dû proteger. Ne parlez plus de cela, Madame Jervis, dit-il, je ne veux point en entendre parler. Pout Paméla, ajouta-t'il, elle a l'art de tomber en foiblesse quand il lui plaît. Vos maudits hurlemens ont été cause que je ne savois pas ce que je faisois; je n'avois pas dessein de lui faire du mal, comme je vous le dis à toutes deux si vous aviez voulu vous empêcher de crier: aussi n'ai je fait aucun mal, si ce n'est à moi-même: car peut-être ma réputation est-elle déja ternie, ou même ruinée par le bruit que vous avez fait. Je vous prie, Monsieur, dit Madame Jervis, que M. Longman régle mes comptes, & je m'en irai le plûtôt que je pourrai: pour Paméla, j'espére que vous lui permettrez de partir Jeudi prochain, comme elle se le propose.

Je me tenois cependant tranquille, ne pouvant ni parler, ni lever les yeux, tant sa presence me causoit de trouble. Mais j'étois vivement fâchée de voir que j'étois cause que Madame Jervis alloit perdre sa place. Je me flâte pourtant qu'elle pourra se racommoder avec mon Maître.

Et bien, dit-il, que M. Longman régle vos comptes aussi-tôt qu'il vous plaira, & Madame Jewkes (c'est la Ménagére de la maison qu'il a dans le Comté de Lincoln) viendra ici prendre votre place; je suis persuadée qu'elle ne sera pas moins obligeante que vous l'avez-été. Monsieur, dit-elle, je ne vous ai jamais désobligée jusqu'à present; & permettez moi de vous dire que si vous saviez ce que vous devez à votre propre réputation, & ce que l'honneur exige de vous...... Ne me parlez point, dit-il en l'interrompant, ne me parlez point de ces vieux lieux communs, usés depuis long-temps. Je crois n'avoir pas été un mauvais ami à votre égard; & je vous estimerai toûjours, quoique vous n'ayez pas gardé mes secrets aussi fidelement que je l'aurois souhaité, & que vous ayez parlé de moi à cette fille d'une maniere qui est cause qu'elle me craint plus qu'elle n'en a de sujet. Monsieur, dit-elle, après ce qui s'est passé hier & la nuit derniere, je crois n'avoir encore que trop obéi à vos

ordres ; & je mériterois d'être en abomination à tout le monde, comme la plus indigne créature qui soit sous le Ciel, si j'avois été capable de favoriser vos injustes entreprises. Encore, Madame Jervis, encore des réfléxions injurieuses contre moi, & cela pour des crimes purement imaginaires ! car je n'ai fait aucun mal à cette fille. Je ne veux plus la souffrir, je vous en assure. Cependant, pour l'amour de ma Mere, je veux bien me séparer de vous en ami : vous devez pourtant faire des réfléxions toutes deux sur la liberté avec laquelle vous avez parlé de moi : j'en aurois plus de ressentiment, si je ne savois pas qu'il ne me convenoit gueres de m'abaisser jusqu'à me cacher dans votre cabinet : je devois compter que j'entendrois bien des impertinences sur mon chapitre dans la conversation que vous auriez ensemble.

Je me flatte, Monsieur, dit-elle, que vous n'avez aucune raison d'empêcher que Paméla s'en aille jeudi prochain. Vous êtes bien en peine de Paméla, dit-il ; mais non, qu'elle s'en aille quand elle voudra, je ne m'y oppose point. C'est une méchante fille, qui s'est attirée tout cela par sa propre faute, & qui m'a causé plus de chagrin qu'elle n'en a eu de ma part. Mais j'ai surmonté tout, & jamais je ne me mettrai plus en peine d'elle, ni de ce qui la regarde.

On m'a fait, ajouta-t'il, quelques propositions de mariage, depuis que je suis sorti ce matin, & je suis assez disposé à y prêter l'oreille : c'est pourquoi je souhaite qu'on soit discret sut-tout ce qui s'est passé ; & il ne sera plus question de Paméla par rapport à moi, je vous en donne ma parole.

Je joignois mes deux mains, & les levai en haut ; car j'étois ravie de ce que je venois d'entendre, quoique je dûsse m'en aller bientôt. Car bien qu'il ait été très-méchant à mon égard, je lui souhaite de tout mon cœur toutes sortes de prospérités, pour l'amour de ma chére & bonne Maîtresse.

Eh bien, Paméla, me dit-il, vous ne devez plus maintenant craindre de me parler ; dites-moi pourquoi vous avez levé les mains en haut. Je ne lui répondis pas un mot. Si vous agréez ce que je viens de dire, ajouta-t'il, donnez-moi la main en signe d'approbation. Je la lui donnai à travers mon tablier. Il la prit, & la pressa, mais plus doucement qu'il n'avoit fait mon bras la veille. Pourquoi cette petite Folle se couvre-t'elle le visage, dit-il, ôtez ce tablier, que je voye quel air vous avez après les discours libres que vous avez tenus hier au soir. Il n'y a pas lieu de s'étonner que vous ayez honte le me voir, après avoir si bien accommodé ma réputation.

Ce discours me parut une cruelle insulte, que je ne pus pas soutenir après la conduite qu'il avoit tenue à mon égard. Je rompis donc le silence en m'écriant: O! bon Dieu quelle différence il y a entre les dispositions de tes Créatures! Pourquoi faut-il que les unes paroissent humiliées & abattues dans leur innocence, tandis que les autres triomphent de leurs crimes!

En disant cela je montai dans ma chambre, & je me mis à écrire ceci; car quoiqu'il m'eût chagrinée par ces injustes reproches, j'étois pourtant très-contente d'apprendre qu'il alloit, suivant les apparences, se marier bientôt, & qu'il avoit si heureusenent renoncé à tous les mauvais desseins qu'il avoit formés contre moi; c'est ce qui me rendit un peu tranquille. Je me flatte d'avoir essuyé maintenant les plus grands dangers; car si cela n'est pas, mon sort doit être bien malheureux: cependant je ne me croirai pas tout-à-fait hors de danger, que je ne sois chez vous: car il me semble après tout, que sa repentance & sa conversion sont un peu subites. Mais la Grace de Dieu n'est point attachée à un certain temps; il peut avoir été frappé de remords tout-d'un-coup pour les injures qu'il m'a faites: je me flatte que cela est, je ne m'y fierai pourtant que de la bonne sorte.

Puisque j'ai occasion de vous faire tenir

ceci, je vous l'envoye, quoique je ſois perſuadée que ce recit vous percera le cœur. J'eſpére que je vous apporterai moi-même mon premier griffonnage. Je ſuis, quoiqu'encore dans une grande dé-treſſe,

Votre très-obéiſſante Fille.

LETTRE XXVII.

Mes très-chers Pere & Mere,

JE ſuis bien-aiſe de vous avoir priés de ne point venir à ma rencontre. Jean m'a dit que vous n'y viendriez point, parce qu'il vous a aſſurés que je trouverai quelque moyen de me rendre chez vous, ſoit en croupe derriere quelqu'un des domeſtiques, ſoit avec le ſecours du fermier Nichols. Pour ce qui eſt du caroſſe dont il vous a parlé, je ne dois plus ſans doute eſpérer cette faveur; & je ne m'en ſoucie pas beaucoup, parce que cela paroîtroit trop au-deſſus de moi. On m'a dit que le fermier Brady a un chaiſe & un cheval; nous eſpérons les emprunter, ou même les louer, plûtôt que de manquer de partir; quoiqu'à preſent je n'aye pas beaucoup d'argent de reſte, après les dépenſes que j'ai faites: je ſuis pourtant aſſurée, que j'en pourrois avoir autant que

je voudrois de Madame Jervis, ou de M. Longman. Mais, direz-vous, comment le rendre ensuite? D'ailleurs, je n'aime pas avoir obligation à personne.

Mais la principale raison pour laquelle je suis bien-aise que vous ne vous donniez pas la peine de me venir rencontrer, c'est l'incertitude où je suis sur le jour de mon départ, car je vois bien qu'il faut que je demeure ici au moins encore huit jours; mais j'espere de m'en aller jeudi prochain: la pauvre Madame Jervis, qui veut absolument partir avec moi ne sauroit être prête plûtôt.

Oh! quand aurai-je le bonheur d'être en sureté chez vous! Car quoiqu'il soit à present assez civil à mon égard, & qu'il ne paroisse plus d'aussi mauvaise humeur, cependant il ne laisse pas que de me chagriner beaucoup d'une autre maniere, comme je vais vous le dire. Vous saurez qu'on lui apporta hier au logis un magnifique habit; c'est ce qu'on appelle un habit pour un jour de naissance; car il a dessein d'aller à Londres à celle du Prince, pour voir la Cour; & tous nos gens disent qu'il sera fait Pair du Royaume. Je voudrois qu'on le rendit honnête homme. Il est vrai qu'il a toûjours passé pour tel, mais je ne l'ai pas trouvé ainsi pour mon honneur.

Comme on lui avoit donc apporté ces beaux habits, il voulut les essayer; &

avant que de les ôter, il m'envoya chercher, il n'y avoit perſonne que lui dans la ſale. Paméla, me dit-il, tu fais voir tant de goût dans tes habits, & dans la maniere dont tu te mets, que tu es ſans doute capable de juger de nos habillemens à nous. Comment trouves-tu cet habit? me va-t'il bien? Je vous demande pardon, Monſieur, lui dis-je, je ne ſuis point juge de ces choſes-là; mais il me ſemble que cet habit eſt parfaitement beau.

La veſte étoit toute couverte de dentelle d'or, il avoit grand air dans cet habit: mais ce qu'il fit dans la ſuite me rendit ſi ſérieuſe, que je ne pus lui faire aucun compliment. Pourquoi, me dit-il, ne portez-vous pas vos habillemens ordinaires? quoiqu'il faille avouer que tout vous ſied bien (car je continue toûjours à porter mes nouvelles hardes) Monſieur, lui répondis-je, ce ſont ici les ſeules hardes que je puiſſe appeller miennes: & qu'importe, dans quels habits paroiſſe une fille comme moi. Vous êtes bien ſérieuſe, Paméla, dit-il; je vois bien que vous ſavez garder rancune. Oui, je le puis, Monſieur, lui dis-je, lorſque j'en ai ſujet. Comment, reprit il, vos yeux ſont toûjours rouges, je penſe? n'êtes vous pas folle de prendre ſi fort à cœur les petites libertés que je me donnai avec vous dernierement? Je vous aſſure, que vous & cette ſotte Madame Jervis me cauſâtes

autant de frayeur par vos cris affreux, que j'ai pu moi-même vous en causer. C'est tout ce qui nous en est revenu, lui répondis-je; mais si vous avez pu craindre si fort que vos propres domestiques ne vinssent à découvrir les outrages que vous vouliez faire à une pauvre & indigne créature, qui est sous votre protection aussi long-temps qu'elle demeure chez vous, vous devrez sans doute craindre encore plus le Dieu tout-puissant, en la presence duquel nous sommes tous, & devant qui les plus grands aussi-bien que les plus petits auront à répondre de toutes leurs actions, quelles que puissent être leurs opinions là-dessus.

Il me prit la main avec un air moitié piqué & moitié railleur. Voilà qui est bien dit, ma petite Prêcheuse, s'écria-t'il! quand mon Chapelain de Lincoln sera mort, je te mettrai en manteau noir & en collet, & tu feras une fort jolie figure dans sa place. Je souhaiterois, lui dis-je, un peu piquée de sa raillerie, que votre propre conscience vous prêchât, vous n'auriez pas besoin d'un autre Chapelain. Eh bien, eh bien, Paméla, dit-il, quittons ce jargon qui n'est plus à la mode. Si je vous ai envoyé chercher, ce n'étoit pas tant pour savoir votre sentiment sur mon habit neuf, que pour vous dire que puisque Madame Jervis le souhaite, vous pouvez demeurer ici jusqu'à ce qu'elle s'en aille. Moi, je

puis demeurer, m'écriai-je! Je vous assure que je ferai charmée dès que je ferai hors de la maison.

Vous êtes une ingrate, dit-il : mais je pensois, ajouta-t-il en me prenant la main, que ce seroit dommage qu'avec ces belles mains blanches, & cette peau si fine & si douce vous vous missiez encore à faire de gros ouvrages, comme vous y serez obligée si vous retournez chez vos Parens. Je conseillerois donc à Madame Jervis de prendre une maison à Londres, & de louer des appartemens à nous autres Membres du Parlement lorsque nous venons en Ville : vous pourrez passer pour sa fille; & jolie comme vous êtes, vous devez être assurée que la maison sera toujours pleine, & que vous gagnerez beaucoup.

Cette raillerie insultante me perça le cœur; j'étois déja prête à pleurer auparavant; mais alors je fondis en larmes, & voulant retirer ma main qu'il tenoit toûjours : je ne pouvois gueres, lui dis-je, m'attendre à un compliment plus honnête de la part d'un homme comme vous; ce discours répond parfaitement à la conduite que vous avez tenue envers moi; il faut que je le dise, dussiez-vous être mille fois plus en colére encore.... Moi en colére, Paméla! dit-il en m'interrompant; non, non; j'ai surmonté tout cela, & puisque vous devez vous en aller, je vous regarderai Madame Jervis & vous, aussi

long-temps que vous resterez ici, comme des étrangéres qui logent chez moi, & non pas comme des domestiques; ainsi vous pouvez dire tout ce qu'il vous plaira. Mais il me semble, Paméla, que vous ne dévriez pas témoigner tant d'indignation contre ce que je viens de dire. Il est vrai que vous avez des idées assez romanesques sur la Vertu: je ne doute point que vous ne persévériez dans ces sentimens héroiques; personne ne pourra jamais vaincre la vôtre: mais, mon Enfant, ajouta-t'il, avec un certain air sérieux, considérez quelle belle occasion vous aurez alors de faire tous les jours quelque nouvelle histoire à Madame Jervis, quel ample sujet de Lettres à écrire à votre Pere & à votre Mere, & quels jolis sermons vous pourrez faire aux jeunes Messieurs qui vous feront la cour. Je vous jure que c'est le meilleur parti que vous & elle puissiez prendre.

Vous faites bien, Monsieur, lui dis-je, de proportionner votre esprit à la capacité d'une pauvre fille comme moi. Mais permettez-moi de vous dire, que si vous n'étiez pas riche & puissant, & si je n'étois pas pauvre & de basse extraction, vous n'oseriez pas m'insulter comme vous faites. Permettez-moi aussi de vous demander si vous croyez que cela convienne à ces beaux habits que vous portez, & à votre qualité de Maître? Vous voilà bien grave.

& bien sérieuse, ma jolie Paméla, dit-il en voulant me baiser. J'avois le cœur gros. Laissez-moi, lui dis-je, & quand vous seriez Roi, j'oserois vous dire que vous n'agissez point en honnête homme, si vous me parlez comme vous venez de faire. Je ne veux point rester ici pour être traitée de cette maniere ; je m'en irai chez le fermier le plus proche, où j'attendrai Madame Jervis, s'il faut qu'elle s'en aille aussi. Et je veux que vous sachiéz, Monsieur, que je puis me résoudre à faire l'ouvrage le plus rude des moindres cuisinieres, malgré ces mains blanches, plutôt que de souffrir ces indignes discours que vous me tenez.

Quand je vous ai envoyé chercher, dit-il, j'étois de la meilleure humeur du monde, mais il est impossible de la conserver long-temps avec une impertinente comme vous. Je veux cependant réprimer ma colére; mais aussi long temps que je vous verrai ici, je vous prie de ne point prendre cet air grave & triste, ne fût-ce que par un principe de vanité ; autrement tous les domestiques croiront que vous n'êtes triste, que parce que vous vous en allez. Si cela est, répondis-je, je tâcherai de les convaincre du contraire aussi-bien que vous, & je m'efforcerai d'être aussi gaye qu'il me sera possible.

Ah! dit-il, je noterai ceci comme quelque chose de particulier, car c'est la pre-

miere fois que vous ayez paru faire quelque attention à ce que je vous conseillois; & le premier conseil, repliquai-je, propre à être suivi, que vous m'ayez donné depuis quelque-temps. Je souhaiterois, dit-il, que tu fusses aussi prête d'une autre maniere, que tu l'es dans tes réparties. Là-dessus il se mit à rire. J'arrachai ma main d'entre les siennes, & je me retirai aussi vîte que je pus. Ah! pensai-je en moi-même, on dit qu'il se marie; il en est temps, autrement aucune honnête fille ne pourra demeurer chez lui.

En vérité, mes chers Pere & Mere, il devient tout-à-fait libertin: vous voyez par-là combien il est aisé d'aller de mal en pis, lorsqu'on s'est une fois abandonné au vice.

Que ma pauvre maîtresse auroit été affligée de voir cela, si elle eût vécu! Mais il auroit peut-être été plus sage alors, quoique Madame Jervis m'ait dit que du vivant de sa Mere, il avoit quelque penchant pour moi, & qu'il avoit formé le dessein de me le déclarer dans peu. Admirez l'impudence de l'homme! Sans doute qu'il faut que le monde soit proche de sa fin, car tous les Gentilshommes du voisinage, sont presque aussi corrompus que lui. Et voyez ce que produisent ces mauvais exemples : voilà M. Martin du Bocage, qui a eu trois accouchemens chez lui en trois mois de temps : de ces trois

enfants il y en a un dont il eſt le pere, ſon cocher l'eſt du ſecond, & ſon garde-chaſſe l'eſt du troiſieme: cependant il n'a chaſſé ni l'un ni l'autre : & comment auroit-il eu le front de le faire, puiſqu'ils n'ont fait que ſuivre le criminel exemple qu'il leur a donné? Il y a lui, & deux ou trois autres du même caractere à dix milles de chez nous, qui viſitent notre honnête homme de maître, & vont à la chaſſe avec lui; je m'imagine que leurs mauvais exemples ne contribuent pas peu à le corrompre. Dieu me préſerve, & me faſſe ſortir bien-tôt de ce mauvais lieu.

Mais, mon cher Pere & ma chere Mere, quelle eſpece de créatures faut-il que ſoient les femmes, puiſqu'elles donnent lieu à de pareilles méchancetés? Leur conduite fait juger que nous ſommes toutes de même caractere. Hélas! dans quel ſiécle vivons nous! car c'eſt maintenant une plus grande merveille de voir des hommes à qui on réſiſte, que des femmes qui cédent. C'eſt là, je penſe, ce qui fait que je ſuis une inſolente, une impudente, une créature, & que ſais-je encore? & cela ſeulement, parce que je ne veux pas être en effet tout cela.

J'en ſuis ſérieuſement fâchée, car on ne ſait quels artifices & quels ſtratagêmes ces hommes employent pour exécuter leurs criminels deſſeins. Je veux donc former

le jugement le plus favorable qu'il m'est possible sur la conduite de ces pauvres créatures qui se laissent séduire, & avoir pitié de leur sort : car vous comprenez par ma triste histoire, & par les dangers dont je ne me suis sauvée qu'avec peine, à quelles tentations sont exposées de pauvres filles qui sont obligées d'aller en condition, principalement dans les familles où l'on n'a pas la crainte de Dieu, & dont le chef ne sait pas bien régler sa maison.

Vous voyez que je suis devenue tout-à-fait grave & sérieuse, & c'est ce qui convient à

Votre très-obéïssante Fille.

LETTRE XXVIII.

Mes très-chers Pere & Mere,

JEan m'a dit que vous avez pleuré en lisant ma derniere lettre qu'il vous a portée. Je suis fâchée qu'il s'en soit apperçu; car tous les domestiques soupçonnent déjà de quoi il s'agit ; & comme il ne m'est point glorieux d'avoir été attaquée, quoiqu'il le soit d'avoir résisté, je suis mortifiée pourtant qu'on puisse avoir mauvaise opinion de mon maître à cause de moi, ou de quelqu'une des autres servantes.

Madame

Madame Jervis a réglé ſes comptes avec M. Longman, & elle doit reſter dans ſa place. J'en ſuis charmée pour l'amour de mon maître : car elle a un bon maître en lui, comme ont tous les autres domeſtiques, excepté moi, miſérable que je ſuis ! & il a en elle une bonne & fidelle ménagere.

M. Longman avoit pris la liberté de repréſenter à mon maître combien elle eſt fidelle, quel ſoin elle prend de ſes intérêts, & combien ſes comptes étoient juſtes. Il lui dit qu'il n'y avoit point de comparaiſon entre ſes comptes & ceux de Madame Jewkes la ménagere de la maiſon qu'il a dans le Comté de Lincoln. Il dit tant de bien de Madame Jervis, que mon maître l'envoya chercher en préſence de M. Longman, ajoutant que Paméla pouvoit venir avec elle. Je m'imagine que ce fut dans le deſſein de me mortifier, en me faiſant connoître qu'il falloit que je m'en allaſſe pendant qu'elle demeureroit. Mais comme elle ne doit plus m'accompagner lorſque je m'en irai, & que quand même elle ſeroit ſortie avec moi, nous ne devions pas vivre enſemble, je ne me ſuis pas miſe fort en peine de cette prétendue mortification : je dirai ſeulement que ç'auroit été un honneur pour une pauvre fille comme moi, qu'une femme du mérite de Madame Jervis eût voulu m'accompagner.

Eh bien, Madame Jervis, dit mon Maître quand elle entra, M. Longman m'assure que vous avez réglé vos comptes avec lui, avec votre fidélité & votre exactitude accoutumée. J'avois bonne envie de vous proposer de rester chez moi, pourvu que vous témoignassiez quelque repentir des discours imprudens qui vous sont échappés contre moi, & qui en vérité n'étoient pas accompagnés de tout le respect que je mérite de votre part. Elle parut embarrassée à cause que M. Longman étoit présent, ce qui ne lui permettoit pas d'expliquer à quelle occasion elle avoit tenu les discours qu'on lui reprochoit; car c'est moi qui en avoit été le sujet.

Il faut que je l'avoue en votre présence, lui dit M. Longman; depuis que je connois la famille de mon maître, je n'y ai jamais trouvé tant d'ordre, tant d'union, tant d'amitié, que depuis que vous en avez le soin. Je voudrois que la maison de Lincoln fût aussi-bien réglée. Ne parlez plus de cela, dit mon maître, Madame Jervis peut rester s'il lui plaît; & s'adressant à elle, acceptez ce présent, dit-il; je vous en ferai un semblable outre vos gages, à la fin de chaque année, lorsque vous aurez réglé vos comptes aussi long-temps que vos soins me seront aussi utiles & aussi agréables qu'ils me le sont à présent. En disant cela il lui donna cinq guinées. Elle le remercia, & lui fit une

profonde révérence en jettant les yeux de mon côté, comme si elle eût eu dessein de me dire quelque chose. Je m'imagine qu'il devina sa pensée; car il dit, en vérité, M. Longman, j'aime à récompenser le mérite, & les manieres obligeantes qu'on a pour moi; mais je ne saurois témoigner la même bonté à ceux qui ne s'en rendent pas dignes; & là-dessus me regardant en face: M. Longman, continua-t-il, cette fille pourroit demeurer ici avec Madame Jervis, parce qu'elles aiment à être toujours ensemble; car Madame Jervis a beaucoup de bonté pour elle, & l'aime comme si c'étoit sa propre fille. Mais.... de la bonté pour Mademoiselle Paméla, s'écria M. Longman en l'interrompant, oui sans doute qu'elle en a! mais il faut que tout le monde ait de la bonté pour Paméla; car...

Il alloit continuer; mais mon maître lui dit, cela suffit, M. Longman; je vois que les vieillards se laissent prendre aux appas des jeunes filles, aussi-bien que les autres. Un beau visage cache bien des défauts, lorsqu'on a l'art de se conduire obligeamment. Permettez-moi de le dire, Monsieur, reprit M. Longman; tout le monde... Je croyois qu'il alloit dire encore quelque chose à ma louange, mais mon maître l'interrompit en disant: ne parlez plus de cette Paméla; je vous assure que je ne saurois lui permettre de rester, non-seu-

lement à cause des libertés qu'elle prend dans ses discours, mais aussi parce qu'elle se mêle d'écrire tous les secrets de mon domestique. Oui, dit le bon vieillard, j'en suis fâché : mais Monsieur..... N'en parlez plus, vous dis-je, reprit mon maître; car ma réputation est si bien établie (ah que cela est beau, pensai-je en moi-même!) que je ne me soucie pas de ce qu'on dit ou écrit sur mon sujet. Mais pour parler franchement) il ne faut pas que cela aille plus loin) je songe à changer bien-tôt de condition; & vous savez que de jeunes Dames de qualité & riches aiment à choisir leurs propres Domestiques; c'est-là la principale raison pourquoi Paméla ne sauroit demeurer ici. Du reste, ajouta-t-il, elle est à tout prendre une assez bonne fille; il faut pourtant que je dise que depuis la mort de ma Mere, elle est un peu insolente dans ses repliques, & me répond deux mots pour un que je lui dis, ce que je ne saurois souffrir : aussi n'y suis-je pas obligé, comme vous le savez, M. Longman. Sans doute, Monsieur, répondit-il; mais il me paroît fort étrange que cette fille qui est si douce & si civile envers chacun de nous, s'oublie précisément avec celui à qui elle doit le plus de respect. Cela est étrange, je l'avoue, reprit mon maître; mais cela n'en est pas moins vrai; & ce fut son impertinence qui donna lieu à ma dispute avec

Madame Jervis. Je ne m'en mettrois pas autrement fort en peine, si je ne savois pas que cette fille (la voilà présente, je le dis devant elle) a de l'esprit & du bon sens au-dessus de son âge, & sait bien ce qu'elle me doit.

J'avois bonne envie de parler, mais je ne savois que dire à cause que M. Longman étoit-là. Madame Jervis me jetta un regard, & s'approcha de la fenêtre pour cacher l'inquiétude où elle étoit à mon sujet. A la fin je dis, il vous est permis, Monsieur, de dire ce qu'il vous plaira ; tout ce que j'y pourrai répondre, c'est que je prierai Dieu de vous bénir.

Le pauvre M. Longman voulut parler, mais il étoit si troublé qu'il ne faisoit que bégayer, & les larmes lui couloient des yeux. Mon maître me dit d'un air insultant. Quoi! Paméla! ne saurois-tu te montrer telle que tu es, en présence de M. Longman? Donnes-lui, je te prie, quelque échantillon de cette impertinence avec laquelle tu me parles quelquefois.

Ne méritoit-il pas, mes chers Pere & Mere, qu'on lui dit alors toute la vérité? Je me retins cependant, & je lui répondis seulement : il vous est permis, Monsieur, de railler une pauvre fille, qui, vous le savez, pourroit bien vous répondre, mais qui n'ose pas le faire.

Qu'est-ce que tu insinues ici? reprit-il : dis le pis que tu peux en présence de M.

Longman & de Madame Jervis; je te défie, avec toute ton impertinence, de rien dire qui puisse faire tort à ma réputation: & puisque tu dois t'en aller, & que tu as gagné l'affection de tous mes domestiques, je serai bien-aise d'être justifié par ta propre bouche, & de te voir avouer ici que tu n'as aucune raison de te plaindre qu'on ait eu des duretés pour toi, comme j'ai sujet de me plaindre moi de l'insolence de tes réponses; outre ce que tu as écrit à mon désavantage.

En vérité, Monsieur, repris-je, je ne suis pas d'assez grande conséquence parmi vos domestiques, pour qu'un Gentilhomme comme vous, qui êtes mon maître, ait besoin de se justifier sur mon sujet. Je suis bien aise que Madame Jervis demeure chez vous; pour moi, je sais que je n'ai pas mérité de rester; je dis plus, je ne le souhaite pas même.

Hola! qu'est ceci? s'écria M. Longman en courant à moi; ne dites pas cela, ma chere Mademoiselle Paméla, ne dites pas cela. Nous vous aimons tous avec tendresse; je vous prie, mettez-vous à genoux, demandez pardon à Monsieur; nous nous joindrons tous pour intercéder en votre faveur; Madame Jervis & moi nous mettrons à la tête de tous les domestiques, pour prier Monsieur qu'il vous pardonne, & qu'il vous permette de demeurer ici au moins jusqu'à ce qu'il se marie....

Non, M. Longman, repris-je ; je ne saurois le demander ; je ne voudrois pas même rester, quand on m'en accorderoit la permission. Tout ce que je souhaite, c'est de retourner chez mes pauvres Pere & Mere ; & quoique je vous aime tous, je ne veux point rester. Ah ! s'écria le bon vieillard, je ne m'attendois pas à cela. Après avoir conduit les choses jusqu'au point d'avoir remis Madame Jervis dans les bonnes graces de mon maître, je m'étois flatté que ce jour auroit été doublement un jour de réjouissance pour toute la famille, par le pardon que vous auriez aussi obtenu. Vous voyez, dit mon maître, c'est-là, Monsieur Longman, un petit échantillon de ce que je vous ai dit : vous ne vous attendiez pas à trouver tant d'orgueil & de fierté dans cette fille.

Madame Jervis m'a dit depuis, qu'elle ne pouvoit plus souffrir de me voir traiter si injustement ; & que si elle ne fût pas sortie de la chambre, elle n'auroit pas pu s'empêcher de dire des choses qu'on ne lui auroit jamais pardonnées. Elle sortit donc, & je voulus la suivre ; mais mon maître me dit, allons Paméla, donne, je te prie, à M. Longman encore un échantillon de ton impertinence ; je suis sûr que tu n'y manqueras pas, pour peu que tu parles. Eh bien, Monsieur, lui dis-je, puisqu'il faut que votre grandeur soit justifiée par ma bassesse, je ne souhaite pas

que votre réputation ſoit ternie le moins du monde dans l'eſprit de vos domeſtiques; c'eſt pourquoi je dirai ici à genoux (& là-deſſus je me jettai à ſes pieds) que j'ai été fort coupable & fort ingrate envers le meilleur de tous les maîtres; j'ai été obſtinée & inſolente; & je n'ai rien mérité de votre part, que d'être chaſſée de chez vous avec honte & ignominie. C'eſt pourquoi je n'ai rien à dire pour ma propre juſtification; j'avoue que je ne mérite pas de reſter chez vous; je ne ſaurois le déſirer, & je ne veux point reſter. Ainſi Dieu vous béniſſe; & vous auſſi, Monſieur Longman, & la bonne Madame Jervis, & tous les autres domeſtiques. Je prierai Dieu pour vous tous auſſi longtemps que je vivrai. Là-deſſus je me levai, mais je fus obligée de m'appuyer ſur le fauteuil de mon maître, car je ne pouvois pas me ſoutenir.

Le pauvre Vieillard pleuroit plus fort que moi, & dit, ah! vit-on jamais rien de ſemblable! C'eſt trop, c'eſt trop, je n'y puis plus tenir, en vérité je ſuis tout attendri. Mon cher Monſieur, pardonnez-lui, la pauvre Enfant prie Dieu pour vous, elle prie pour nous tous. Elle avoue ſa faute, & cependant elle ne veut pas qu'on lui pardonne; en conſcience, je ne ſais que penſer de tout ceci.

Mon Maître lui-même tout endurci qu'il eſt, parut un peu touché, il tira ſon

mouchoir de sa poche, & s'approcha de la fenêtre. Quel temps fait-il ? dit-il ; puis s'étant un peu plus endurci, tu peux te retirer de devant moi, surprenant mélange de contrariétés que tu es, me dit-il ; mais saches que tu ne demeureras pas ici au-delà du terme que je t'ai marqué.

Ah ! Monsieur, mon cher Monsieur, dit le bon Vieillard, je vous prie laissez-vous un peu toucher. Que diantre, vous autres jeunes Gentilshommes avez, je pense un cœur de fer & d'acier. Je vous jure que le mien est prêt à se fendre, & à sortir en pleurs par mes yeux. Je n'ai jamais senti rien de semblable auparavant. Mon Maître me dit d'un ton impérieux, sortez de ma presence, petite impertinente, je ne puis plus supporter votre vûe. Je me retire Monsieur lui dis-je, aussi promptement que je puis.

Mais en vérité, mes chers Pere & Mere, la tête me tournoit si fort, & je tremblois tant par tout le corps, que je fus obligée de m'appuyer avec les deux mains contre la muraille en marchant, & je crus que je n'arriverois jamais à la porte. Dès que je fus arrivée, comme je me flatois que c'étoit-là la derniere entrevûe que j'aurois avec ce dur & terrible Maître, je me tournai de son côté & lui fis une profonde révérence, en lui disant : Dieu vous benisse, Monsieur, Dieu vous benisse aussi, Monsieur Longman. Je me rendis dans la ga-

lerie qui conduit à la grande salle, & je me jettai dans la premiere chaise que je trouvai; car il me fut impossible pendant longtemps d'aller plus loin.

Je vous laisse le soin mes chers parens, de faire des réfléxions sur tout ceci, car pour moi je ne saurois écrire davantage; mon cœur est prêt à se fendre, il l'est même déja. Oh! quand m'en irai-je! O bon Dieu, conduis-moi en sûreté encore une fois dans la tranquille cabane de mon pauvre Pere! Là les plus grands malheurs qui pourront m'arriver, me seront une joie parfaite, en comparaison de ce que je souffre maintenant. Oh! ayez pitié de

Votre malheureuse Fille.

LETTRE XXIX.

Mes très-chers Pere & Mere,

IL faut que je continue à vous écrire, quoique je sois sur mon départ; c'est presque tout ce que j'ai à faire à présent; car j'ai fini tout ce qui me restoit à achever en qualité de Femme-de-chambre, & maintenant je n'attends plus que l'heureux moment auquel je partirai. Madame Jervis me dit, qu'après les dépenses que j'ai faites, il ne pouvoit pas me rester beaucoup d'argent, c'est pourquoi elle vouloit me faire

présent de deux guinées des cinq qu'elle avoit reçues. Mais je n'ai pas voulu les accepter, parce que je sais que la bonne Dame en a besoin elle-même ; car elle paye peu à peu de vieilles dettes, que ses enfans ont contractées par leurs folles dépenses. Son offre étoit pourtant un effet de sa bonté & de la générosité de son cœur.

Je suis mortifiée de ne pouvoir apporter que peu d'argent avec moi ; mais je sais que vous n'en serez point fâchés, tant vous avez de bonté pour moi. J'en travaillerai avec plus de diligence & d'assiduité quand je serai chez vous, si je puis trouver du linge à coudre, ou quelque ouvrage à faire. Mais tout votre voisinage est si pauvre, que je crains de manquer d'ouvrage. Peut-être que la bonne femme Mumfort pourra m'en procurer de la part de quelques familles riches où elle est connue.

Voyez combien ma situation est triste. Vû la maniere dont les choses ont tourné, j'ai été mal élevée. Car vous savez que ma bonne Maîtresse, maintenant avec Dieu, aimoit le chant & la danse ; & comme elle disoit que j'avois de la voix & de l'oreille, elle me fit apprendre l'un & l'autre. Souvent elle me faisoit danser devant elle ; souvent aussi elle m'obligeoit à lui chanter quelque chanson innocente, ou quelque Pseaume. Elle voulut aussi que j'apprisse à dessiner, à broder, & à faire de beaux ouvrages à l'aiguille. J'ai appris tout

cela passablement bien ; elle avoit coutume de louer ce que je faisois, elle étoit bon juge.

De quoi tout cela me servira-t'il maintenant ? Je suis précisément dans le cas de la Cigale de la Fable, que j'ai lue il y a quelques jours dans un Livre de ma Maîtresse, je vais vous la copier mot à mot.

„ Comme les Fourmis mettoient leurs
„ provisions au Soleil, durant un beau
„ jour de l'hyver, une Cigale affamée
„ (comme qui diroit la pauvre Paméla)
„ vint leur demander la charité. Elles lui
„ dirent qu'elle auroit dû travailler durant
„ l'été, pour ne point manquer du néces-
„ saire en hyver. Je n'ai pas été tout à fait
„ oisive, répondit la Cigale, car j'ai chanté
„ pendant toute la belle saison. Vous fe-
„ rez donc bien, reprirent les Fourmis,
„ de passer l'année entiere en joie, & de
„ danser en hyver sur l'air que vous chan-
„ tiez en été. „

Voilà où j'en suis. Oh! que je ferai une belle figure chez vous avec mon chant & ma danse ! Je doute même que je sois propre à jouer mon rôle dans vos jours de Fête ; car ces menuets, ces rigodons, ces Danses Françoises qu'on m'a fait apprendre, ne conviendront guéres à mes compagnes champêtres, qui n'en ont aucune idée. En vérité, vû l'état où je vais être réduite, il vaudroit mieux pour moi que j'eusse appris à blanchir, à écurer, à bras-

ser, à faire du pain, & d'autres choses semblables. Mais je me flâte que si je nepuis pas trouver d'ouvrage, & que je sois obligée d'aller en place, j'apprendrai bien-tôt tout cela, pourvu que l'on veuille bien me supporter jusqu'à ce que je l'aye appris. Car, Dieu merci, j'ai un esprit humble & docile, malgré tout ce que mon Maître peut dire; ce qui après la protection de Dieu, est toute ma consolation. Car rien de ce qui est honnéte ne me paroîtra au-dessous de moi. Peut-être que je le trouverai un peu dur d'abord, mais malheur à mon cœur fier, s'il le trouve ainsi; je le forcerai à se soumettre à sa condition, ou il crévera.

J'ai lu quelque part, qu'un bon Evêque, qui étoit condamné à être brûlé pour cause de Religion, voulut essayer comment il pourroit supporter la douleur du feu, en mettant le doigt dans la flamme d'une chandelle. Moi de même, je voulus essayer l'autre jour, dans l'absence de Rachel, si je pourrois écurer de l'étaim; je vis que j'y parviendrois avec le temps, quoique par cet essai il me fut venu deux ampoules à la main.

Après tout si je pouvois trouver assez d'ouvrage à l'aiguille, je ne voudrois pas me gâter les mains par un travail si rude & si grossier. Si je n'en trouve point, j'espére que je rendrai mes mains rouges comme du sang, & dures comme du bois

pour les accommoder à ma condition. Mais il faut que je m'arrête ici, car j'entends quelqu'un.

Ce n'est que notre Anne, qui vient me dire quelque chose de la part de Madame Jervis. Mais chut, voici encore quelqu'un .... Ce n'est que Rachel.

Le moindre bruit m'allarme autant qu'il allarmoit le rat de Ville & le rat des champs dont il est parlé dans le même recueil de Fables. Oh ! de combien de choses n'aurai-je pas à vous entretenir durant les soirées d'hyver. Si je puis seulement trouver de l'ouvrage, & avoir quelque temps à moi pour lire, j'espere que nous serons fort heureux autour de notre feu.

Voici ce qui m'a fait dire que je n'apporterois que peu d'argent avec moi.

Vous saurez que j'avois formé un dessein, que j'ai exécuté cette après-dinée. J'ai pris tous mes habits & tout mon linge, & j'en ai fait trois paquets, comme j'avois dit à Madame Jervis que je me proposois de faire. Il est aujourd'hui lundi, Madame Jervis, lui ai-je dit, je dois m'en aller Jeudi prochain de grand matin : c'est pourquoi, quoique je sois persuadée que vous ne doutés point de ma probité, je vous prie pourtant d'examiner mes hardes, afin que chacun ait ce qui lui appartient ; car vous savez que je suis résolue à n'emporter que ce que je puis appeller *mien* à la rigueur.

Eh bien, dit-elle, (je ne ſavois pas alors ſon intention, je ſuis ſûre qu'elle étoit bonne, cependant je n'eus pas lieu de lui en ſavoir gré, lorſque je vins à connoître le deſſein qu'elle avoit) faites porter vos hardes dans la chambre à tapiſſerie verte, & je ferai tout ce qu'il vous plaira.

De tout mon cœur, dis-je, dans cette chambre, ou par-tout où vous voudrez : mais il me ſemble que vous auriez pu monter, & examiner ces hardes où elles ſont.

Je fus donc les chercher, & je les apportai en bas, après en avoir fait trois paquets.

Vous ſaurez qu'à mon inſçu elle avoit averti mon Maître de la ſcéne qui alloit ſe jouer; il y a dans cette chambre verte, comme on l'appelle, un cabinet avec une porte vitrée, devant laquelle il y a un rideau; c'eſt-là qu'elle tient les confitures, & d'autres choſes ſemblables. Le deſſein de Madame Jervis étoit d'adoucir mon Maître en ma faveur, & de l'engager à me faire garder toutes les hardes qu'on m'avoit données. Si elle avoit réuſſi, j'aurois pu les vendre & en faire de l'argent pour nous aider à vivre lorſque nous ſerions enſemble; car je vous aſſure que je n'aurois jamais pu me réſoudre à les porter.

Il ſe cacha donc dans ce cabinet ſans que j'en ſuſſe rien. Je m'imagine qu'il y entra pendant que j'étois allée appeller Madame Jervis : & elle m'a dit depuis qu'il l'avoit priée de lui permettre de s'y

cacher, lorſqu'elle lui dit quelque choſe de mon deſſein ; ſans quoi elle ne m'auroit pas ainſi trompée, car elle ſait que je n'ai que trop de raiſons de me ſouvenir de la derniere avanture du cabinet.

Quand elle entra, je lui dis, voici, Madame Jervis, le premier paquet, je vais l'ouvrir devant vous. Voilà les hardes que ma bonne Maîtreſſe m'avoit données. D'abord voici, dis-je, ... je lui articulai un par un tous les habits & tout le linge dont elle m'avoit fait preſent, mêlant mille bénédictions dans mon diſcours, à cauſe des bontés qu'elle avoit eues pour moi. Après avoir montré tout ce qu'il y avoit dans le premier paquet, voilà, dis-je, quels étoient les preſens de ma bonne Maîtreſſe.

Venons à ceux de mon cher & vertueux Maître ; ils vous font ſouvenir du cabinet n'eſt-ce pas ? Elle ſe mit à rire, en diſant, jamais de ma vie je n'ai vû une fille auſſi plaiſante que vous ; mais continuez. C'eſt ce que je ferai, dis-je, dès que j'aurai ouvert le paquet, car j'étois alors extrémement gaye & de bonne humeur, ne ſoupçonnant pas qu'il y avoit quelqu'un qui m'entendoit. Voici les preſens de mon *tres-digne* Maître, dis-je, en les montrant l'un après l'autre.

Enfin je me tournai vers le troiſiéme paquet ; voici, Madame Jervis, le paquet de la pauvre Paméla. Il eſt bien pauvre en comparaiſon des deux autres. Premiere-

ment, voici la robe de chambre de toile de coton, que j'avois coutume de porter le matin. Elle ne sera peut-être que trop bonne pour moi lorsque je serai chez mon Pere, mais il faut bien que j'aye quelque chose à porter. Voici ensuite un jupon piqué de calemande, une paire de bas que j'achetai du colporteur, & mon chapeau de paille avec ses rubans bleus; un reste de toile d'Ecosse pour faire quatre chemises, deux pour mon Pere & deux pour ma Mere, semblables à celle que j'ai actuellement sur moi. Voici quatre autres chemises, une de cette même toile, une autre qui est encore assez bonne, & deux autres de toile fine, mais si usées qu'elles ne valent pas la peine de les laisser; j'en pourrai faire quelque chose lorsque je serai chez mon Pere; & voici deux paires de souliers, j'en ai ôté le galon d'argent que je brûlerai, cela pourra me rapporter quelque chose dans le besoin, avec deux ou trois vieilles boucles d'argent que j'ai.

De quoi riez-vous, Madame Jervis, ajoûtai-je; vous ressemblez à un jour du mois d'Avril? Vous riez & pleurez alternativement. Mais continuons d'examiner mon paquet. Voici un mouchoir de coton que j'achetai du Colporteur; il dévroit y en avoir un autre quelque part. Ha! le voici; & voilà mes gants neufs; voici mon jupon de flanelle tout neuf, pareil à celui que j'ai sur moi; & dans ce petit

paquet à part il y a quelques morceaux de toile peinte, & quelques restes de piéces de soye, qui, si j'ai du bonheur, & que je trouve de l'ouvrage, pourront servir à faire des paremens & d'autres choses semblables, & voilà aussi une paire de poche, elles sont trop belles pour moi, mais je n'en ai point d'autres. Ah! dis-je, je ne croyois pas avoir tant de bonnes nipes.

Madame Jervis, ajoûtai-je, vous avez vû toutes mes richesses; je vais maintenant m'asseoir, & vous dire ce que j'ai dessein de faire.

Abregez donc, ma chére fille, dit-elle; car elle craignoit que je n'en disse trop sur le compte de mon Maître, comme elle me l'a avoué depuis.

Voilà, repris-je, de quoi il s'agit: c'est un cas de conscience, dans lequel il faut suivre les régles de l'équité; je vous prie, si vous m'aimez, de me laisser agir à ma fantaisie. Je ne saurois avoir aucun droit à ces presens de ma Maîtresse, & je ne dois pas par conséquent les emporter; car elle me les a faits, en supposant que je porterois ses hardes en la servant, pour faire honneur à son cœur généreux. Mais puisqu'on me chasse, vous comprenez bien que je ne puis pas les porter chez mon Pere, car je m'attirerois tout le village sur les bras. C'est pourquoi je suis résoluë à ne les point emporter.

J'ai moins de droit encore aux présens de mon digne Maître ; car vous savez à quelle intention il me les a faits. Ils devoient être le prix de mon infamie ; & si je les gardois je crois que je ne prospérerois jamais. Vous savez, Madame Jervis, que puisque je refuse de faire l'ouvrage que mon bon Maître exige de moi, il n'est pas juste que j'accepte ses gages. Ainsi en honneur, en conscience, & par toutes sortes de raisons, je n'ai rien à prétendre dans le second *méchant* paquet.

Mais, continuai-je, viens entre mes bras mon troisieme & cher paquet, compagnon de ma pauvreté, & témoin de ma vertu. Puissai-je ne mériter jamais la moindre des guenilles que tu renfermes, si je viens à perdre cette innocence, dont je me flatte que je ferai toûjours gloire aussi long-temps que je vivrai ! alors je suis persuadé qu'elle sera aussi ma plus grande consolation à l'heure de la mort, lorsque toutes les richesses & toute la pompe de ce monde s'évanouissent, & ne sont pas d'un plus grand prix que les plus misérables haillons que les moindres mandians puissent porter. Là-dessus j'embrassai tendrement mon troisieme paquet.

Madame Jervis, ajoûtai-je (les larmes lui couloient des yeux en m'entendant parler) j'ai encore un conseil à vous demander, puis j'ai fait.

Vous vous souvenez de quatre guinées

que ma Maîtresse avoit dans sa bourse lorsqu'elle mourut, & vous savez que mon Maître me les donna avec quelques piéces d'argent. J'ai envoyé ces quatre guinées à mon Pere, & il les a entamées; si je l'avois voulu, il les auroit complettées pour les rendre; & le fera encore, si vous croyez que cela soit à propos. Dites-moi, je vous prie sincérement votre pensée. Par rapport aux trois années qui ont précédé la mort de ma Maîtresse, pensez-vous que je puisse me croire quitte, vû que je n'ai point eu de gages durant tout ce temps-là? Quand je dis *quitte*, je ne prétens pas dire par-là, que mes petits services ayent pû égaler les bontés que ma Maîtresse a eues pour moi, cela est impossible. Mais comme l'éducation qu'elle m'a donnée, & ce qu'elle m'a fait apprendre, ne me sera desormais presque d'aucun usage, vû la maniere dont les choses ont tourné, de sorte qu'il m'auroit beaucoup mieux valu apprendre à faire de gros ouvrages, puisque c'est à quoi il faut que je me résolve enfin, pourvu que je puisse trouver une condition (& vous savez qu'une fille en condition est exposée à des tentations si terribles, que la pensée seule m'en fait frémir) tout cela bien considéré, dis-je, j'entens par être quitte envers elle, que puisque je rends tout ce qu'elle m'a donné, je puis avoir gagné au moins ma nourriture par les petits services que je lui ai rendus; car il ne faut

plus mettre mon éducation en ligne de compte, puiſqu'elle m'eſt devenue nuiſible plûtôt qu'utile ; je ſuis perſuadée que ma bonne Maîtreſſe auroit été de ce ſentiment, ſi elle eût vécu ; mais ce n'eſt pas encore dequoi il s'agit. Je voudrois vous demander ſi pendant cette année & plus que j'ai demeuré avec mon Maître, je ne puis pas avoir gagné ces quatre guinées, outre ma nourriture, puiſque je ſuis réſolue à lui rendre tous ſes autres préſens ; & ſi je ne puis pas avoir gagné auſſi ces pauvres habits que j'ai ſur le corps, & ce qu'il y a dans mon troiſieme paquet. Dites-moi librement votre penſée, ſans que votre affection pour moi vous engage à me favoriſer au-delà de ce qu'exige la juſtice la plus rigoureuſe.

Hélas ! ma chére Enfant, dit-elle, vous me rendez preſque incapable de parler. Je vous aſſure que le plus grand affront que vous puiſſiez faire à mon Maître, c'eſt de laiſſer ces hardes ici ; il faut que vous emportiez tous ces paquets, autrement il ne vous le pardonnera jamais.

C'eſt ce dont je ne me ſoucie gueres, Madame Jervis, repris-je, tant j'ai été accoutumée depuis peu à me voir grondée & maltraitée par mon Maître. Je ne lui ai fait aucun tort, je prierai toûjours Dieu pour lui, & je lui ſouhaite toute ſorte de bonheur, mais je ne mérite point tous ces préſens, je ſais que je ne les mérite pas :

d'ailleurs, quand même j'emporterois ces hardes, je ne puis pas les porter, de sorte qu'elles ne me seroient d'aucun usage. Je me confie en la Providence Divine, & j'espére que je ne manquerai jamais du nécessaire pour ne pas mourir de faim; & c'est tout ce que je desire. Je puis vivre de pain & d'eau, Madame Jervis, & être contente. Pour de l'eau, j'en trouverai par-tout; & si je ne puis pas gagner du pain, je vivrai comme les Oiseaux du Ciel, en hyver du fruit que je trouverai dans les haies, & en d'autres temps de gland, de pommes de terre, de navets, & d'autres choses semblables. Quel besoin aurai-je donc de toutes ces hardes? Tout ce qui m'inquiéte, ce sont ces quatre guinées: je vous prie de me dire si vous croyez que je doive les rendre. Point du tout, ma chére, répondit-elle, vous les avez bien gagnées, ne fut-ce que par cette veste que vous avez brodée. Non, dis-je, je ne crois pas que cela suffise: mais pensez-vous que cette veste, avec le linge & d'autres ouvrages que j'ai faits, valent ces quatre guinées? Oui, dit elle, & même plus. Y compris, ajoutai-je, ma nourriture, & ces pauvres hardes que j'ai sur moi, & celles que j'emporte? Considérez cela, Madame Jervis. Oui, répondit-elle, oui ma chére étrange fille que vous êtes. Eh bien donc, repris-je, je suis heureuse comme une Reine, je suis aussi riche que je souhaite de l'ê-

tre. Encore une fois donc, que je t'embrasse mon troisieme cher paquet. Je vous prie, Madame Jervis, de ne rien dire de tout ceci que je ne sois partie, de peur que mon Maître ne soit si en colere, que je ne puisse pas m'en aller en paix. Car sans parler des autres sujets de chagrin que j'ai, mon cœur sera prêt à se fendre lorsqu'il faudra que je me sépare de vous tous.

J'ai encore un sujet sur lequel il faut que je vous entretienne un moment; c'est la maniere dont mon Maître m'a traitée dernierement, en presence de M. Longman. Je vous prie, ma chére Paméla, me dit-elle, montés dans ma chambre, & allez-moi chercher un papier que j'ai laissé sur ma table; il contient quelque chose que je veux vous montrer. J'y vais dans l'instant, lui dis-je; mais je compris bientôt que ce n'étoit-là qu'un prétexte dont elle se servoit pour m'éloigner un moment, afin de pouvoir parler à mon Maître, & recevoir ses ordres sur mon sujet. J'appris ensuite de Madame Jervis, que mon Maître avoit pensé deux ou trois fois sortir du cabinet pour venir m'embrasser; mais qu'il s'étoit retenu, & souhaitoit que je ne susse pas qu'il avoit été là. Je revins si vîte, car il n'y avoit point de papier sur la table, que je vis justement le dos de mon Maître, qui sortoit de la chambre verte, & entroit dans la chambre

voisine, dont la porte étoit ouverte. J'entrai promptement, & je fermai la porte après-moi, & je la verrouillai. Oh! Madame Jervis, m'écriai-je, quel tour m'avez-vous joué? Je vois qu'il n'y a personne en qui je puisse me fier. Je suis assiégée de tous côtés. Malheureuse, malheureuse Paméla! ou trouveras-tu une amie, si Madame Jervis elle-même te trahit ainsi? Elle me protesta si solemnellement qu'elle n'avoit eu aucun mauvais dessein, que je lui pardonnai. Elle me rapporta tout ce que mon Maître lui avoit dit, & m'assura qu'il avoit avoué que je l'avois obligé à s'essuyer les yeux deux ou trois fois: elle me dit qu'elle espéroit que cela produiroit un bon effet, & me fit ressouvenir que je n'avois rien dit qui ne dût exciter sa compassion plûtôt que son ressentiment. Cela me rassura un peu. Mais hélas! quand serai-je en sureté hors de cette maison! Jamais pauvre créature n'a été si tourmentée, que je l'ai été depuis plusieurs mois. On m'appelle pour descendre, de sorte que je suis obligée d'interrompre cet ennuyeux barbouillage. Qu'arrivera-t'il encore à

Votre triste mais obéissante PAMÉLA.

Madame Jervis dit qu'elle est sûre qu'on me donnera le carosse pour m'en aller chez vous. Quoique cela soit trop honorable pour moi, cela fera voir au

au moins qu'on ne me chasse pas tout-à-fait honteusement. Le carosse de voyage est arrivé du Comté de Lincoln. Je m'imagine que c'est dans celui-là que j'irai, car l'autre est trop magnifique.

LETTRE XXX.

Mes très-chers Pere & Mere,

JE vous écris encore, quoique peut-être je vous apporterai ma Lettre moi-même; car je me flatte que je n'aurai rien à écrire, ni le temps de le faire lorsque je serai chez vous. C'est aujourd'hui Mercredi, j'espére de partir demain de grand matin. J'ai eu de nouvelles épreuves & de nouveaux chagrins, quoique d'une nature un peu differente de ceux que j'ai eus jusqu'ici, mais toûjours de la part du même homme.

Hier mon Maître m'envoya chercher, après qu'il fût revenu de la chasse. Je fus le trouver, mais j'étois dans de cruelles angoisses; car je m'attendois qu'il tempéteroit, & qu'il seroit dans une furieuse colére contre moi, à cause de la liberté avec laquelle j'avois parlé. Je me résolus donc de tâcher d'apaiser sa colére par ma soumission. Dès le moment que je le vis, je me jettai à genoux, & lui dis: Je vous

conjure par l'espérance que vous avez vous-même d'obtenir le pardon de vos péchés, & pour l'amour de ma chére & bonne Maîtresse votre Mere, qui par ses dernieres paroles m'a recommandée à vos soins, de me pardonner mes fautes ; & accordez-moi une seule grace, la derniere que je vous demanderai ; c'est que je puisse sortir de chez vous en paix & avec un esprit tranquille, afin que je puisse prendre congé avec honneur, & que je ne quitte pas votre maison le cœur pénétré d'un mortel chagrin.

Il me releva avec plus de bonté qu'il n'avoit jamais fait, & me dit : Fermez la porte, Paméla, & entrez dans mon cabinet, je veux avoir une conversation sérieuse avec vous. Comment le puis-je, Monsieur? lui dis-je en joignant les mains, comment le puis-je? Oh! je vous prie, permettez-moi de me retirer, je vous en conjure. Par le Dieu qui m'a créé, reprit-il, je vous jure que je ne vous ferai aucun mal: fermez la porte de la salle, & entrez dans mon cabinet.

Il y entra là-dessus; c'est l'endroit où il tient sa Bibliothéque, & où il y a de très-beaux Tableaux. Quoiqu'on ne l'appelle qu'un cabinet, c'est pourtant une grande & magnifique chambre, qui donne sur le jardin, où l'on entre par une porte vitrée. Je fermai la porte, comme il me l'ordonnoit; mais j'étois irrésolue, ne sachant

si je devois le suivre dans le cabinet. Ayez quelque confiance en moi, dit-il, vous le devez après le serment solemnel que je viens de faire. Je le suivis donc en tremblant, & le cœur me battoit terriblement; je marchois si lentement, qu'il me dit, venez donc quand on vous le commande. Ah! mon cher Monsieur, dis je, ayez pitié de moi, & épargnez moi. Je vous le promets sur mon salut, reprit-il. Il s'assit dans un fauteuil, & me prit la main en disant: Ne me soupçonnez d'aucun mauvais dessein, Paméla; dès ce moment je ne vous regarderai plus comme ma servante, & je souhaite que vous ne soyez pas ingrate de la bonté que je vais vous témoigner. Cela m'encouragea un peu. Vous avez trop d'esprit & de bons sens, continua t-il, en me tenant les deux mains dans les siennes, pour n'avoir pas découvert que malgré toute ma vanité je ne saurois m'empêcher de vous aimer. Oui mon aimable fille, regardez moi, il faut que je vous avoue que je vous aime; & si je vous ai traitée durement, c'étoit contre mon inclination, & dans le dessein de vous obliger par la crainte à faire ce que je souhaitois. Vous voyez que je le confesse ingénuement; & n'allez pas là-dessus employer contre moi les artifices si naturels à votre sexe.

J'étois dans l'impuissance de parler, tant ma confusion étoit grande; & com-

me il me crut trop déconcertée pour continuer à parler ſur le même ton, il changea de diſcours. Eh bien, Paméla, dit-il, apprenez-moi dans quel état ſont les affaires de votre Pere. Je ſais qu'il eſt pauvre; mais eſt-il toûjours auſſi pauvre & auſſi honnête homme que lorſque ma Mere vous prit chez elle?

Ce diſcours me remit un peu, je lui répondis la tête baiſſée (car je ſentois que mon viſage étoit rouge comme du feu) oui, Monſieur, toûjours auſſi pauvre & auſſi honnête homme, & c'eſt de quoi je me glorifie. Je ferai quelque choſe pour lui, reprit-il, ſi vous n'y mettez point d'obſtacle, & je rendrai tous vos parens heureux. Ah! Monſieur, lui dis-je, il eſt plus heureux à preſent qu'il ne pourra jamais l'être, s'il faut que la vertu de ſa fille ſoit le prix de vos faveurs; & je vous conjure de ne me point parler de la ſeule choſe qui me perce le cœur. Je n'ai aucun mauvais deſſein, reprit-il. Oh! ne dites pas cela, Monſieur, dis-je. Il m'eſt aiſé, repliqua-t-il., d'établir votre Pere, ſans vous faire tort. Si cela ſe peut, Monſieur, lui dis-je, apprenez-moi comment, & je m'étudierai à vous témoigner ma reconnoiſſance par tout ce que je pourrai faire ſans riſquer ma vertu. Mais qu'eſt-ce qu'une pauvre créature comme moi peut faire pour vous ſans violer ſes devoirs? Je ſouhaite, reprit-il, que vous demeu-

riez encore huit ou quinze jours ici, & que vous vous conduisiez civilement envers moi; je m'abaisse jusqu'à vous en prier, & vous verrez que tout réussira au-delà de vos espérances. Je comprens que vous allez me répondre autrement que je ne souhaite, & je commence à être piqué de me voir obligé de m'abaisser jusqu'à vous solliciter ainsi. Je vous avouerai cependant que j'ai été charmé de la maniere dont vous vous conduisîtes hier en présence de M. Longman, lorsque je vous traitai si mal, & que vous auriez pu si aisément vous justifier. Et quoique je n'aye pas été content de tout ce que vous dîtes hier pendant que j'étois dans le cabinet, cependant vous m'avez forcé à vous admirer plus que je ne faisois auparavant; je découvre maintenant plus de mérite en vous, que je n'en ai jamais trouvé en aucune Dame de ma connoissance. Tous les domestiques, depuis le premier jusqu'au dernier, vous aiment passionnément, au lieu de vous porter envie; ils se forment de grandes idées de vous, & ont pour vous un certain respect, qui fait voir ce que vous méritez d'être un jour. Mais ce qui a sur tout achevé de me vaincre, continua-t-il, c'est votre charmante maniere d'écrire, si naturelle & si aisée, & ces grands sentiments que vous témoignez dans vos lettres, lesquels sont si fort au-dessus de votre âge, & de votre sexe; car

j'ai vu plus de vos lettres que vous ne pensez : (cela me surprit) tout cela joint ensemble fait que je vous aime à l'excès. Et maintenant, Paméla, puisque je m'abaisse jusqu'à faire cet aveu, faites-moi le plaisir de demeurer encore ici huit ou quinze jours, pour me donner le temps de régler certaines affaires, & vous verrez combien vous y trouverez votre compte.

Je tremblai en sentant que mon cœur commençoit à céder. Oh! mon cher Monsieur, lui dis-je, épargnez une pauvre fille, qui ne sauroit lever les yeux sur vous, ni presque parler. Mon cœur est prêt à se fendre. Pourquoi voudriez-vous me perdre? Faites-moi seulement le plaisir, dit-il, de rester ici encore une quinzaine de jours; j'ordonnerai à Jean d'aller avertir votre Pere que je verrai durant ce temps-là, ou ici, ou à l'enseigne du cigne dans son village. Oh! Monsieur, dis-je, je n'y puis plus tenir; je vous prie à genoux, je vous demande en grace de me laisser partir demain, comme j'y étois résolue. N'entreprenez point de tenter une pauvre créature, qui n'auroit d'autre volonté que la votre, si la vertu le lui pouvoit permettre. Elle le permettra, dit-il; car Dieu m'est témoin que je n'ai aucun dessein de vous nuire. Cela est impossible, repris-je, je ne saurois vous croire, Monsieur, après ce qui s'est passé. Com-

bien n'y a-t-il pas de moyens pour ruiner une pauvre fille! Bon Dieu, protége-moi seulement cette fois, & conduis-moi en sûreté dans la cabane de mon pauvre Pere! Etrange & d... né fort! s'écria-t-il, que je ne puisse pas en être cru sur mes sermens les plus solemnels! Que voudriez-vous que je crusse, Monsieur, lui-dis-je? Que puis-je croire? Qu'avez-vous dit, si ce n'est qu'il faut que je reste encore quinze jours? Et que deviendrai-je après ce temps-là? L'orgueil que ma naissance & mes richesses m'inspirent, dit-il, maudit soit cet orgueil, puisqu'il vous empêche de me croire, & ne fait qu'augmenter vos soupçons, cet orgueil ne sauroit plier tout d'un coup. Je ne vous demande que quinze jours, pour vaincre la répugnance que ma fierté m'inspire.

Oh que mon cœur palpitoit! Je commençai à dire l'oraison dominicale, car je ne savois ce que je faisois. Je ne veux point de vos chapelets, Paméla, dit-il, il me semble que vous devenez une parfaite Religieuse.

Cela ne m'empêcha pas de dire à haute voix en levant les yeux au Ciel, *Ne m'induis point en tentation, mais délivre moi du malin*, ô Dieu! Là-dessus il me prit entre ses bras, en disant: eh bien, ma chere fille, vous demeurerez donc ici encore quinze jours, vous verrez ce que je ferai pour vous; je vais vous laisser un

moment, & faire un tour dans la chambre voisine, pour vous donner le temps de réflechir, & de vous montrer que je n'ai point de mauvais dessein. Voilà qui est d'assez bonne augure, pensai-je en moi-même.

Il sortit donc. Je fus troublée de mille différentes pensées dans un moment. Tantôt je songeois qu'il n'y auroit pas grand mal à rester encore huit ou quinze jours, puisque j'aurois toujours Madame Jervis avec moi. Mais, pensai-je ensuite, que sais-je ce que je serai capable de faire? J'ai résisté à sa colere, mais peut-être que je me laisserai toucher par sa bonté. Comment y résisterai-je? Je me flatte pourtant d'y résister par le secours de la même grace divine, en laquelle je me confierai toujours. Mais, dis-je ensuite, que m'a-t-il donc promis? il mettra mon Pere & ma Mere à leur aise. Cette pensée me charme; mais il ne faut pas que je m'y arrête, de peur qu'en l'agréant trop, elle ne cause enfin ma ruine. Que peut-il faire pour une pauvre fille comme moi? A quoi sa grandeur peut-elle s'abaisser? Il parle de l'orgueil que sa condition lui inspire, & de la vanité de son cœur. Il faut que la tête lui ait tourné, ou qu'il ait quelque mauvais dessein, sans quoi il ne m'auroit pas parlé comme il a fait. Il ne peut avoir d'autre but que celui de me séduire. Il ne m'a rien promis. Mais je verrai ce qu'il

fera si je veux rester encore quinze jours. Ce temps n'est pas long, pensai-je en moi-même, & je verrai au bout de quelques jours comment il se conduira envers moi. Mais d'un autre côté, quand je réfléchis sur la distance extrême qu'il y a entre lui & moi, je ne vois rien à espérer, & maintenant que selon lui il m'a fait une déclaration d'amour dans toutes les formes, il voudra sans doute m'entretenir sur ce sujet plus ouvertement qu'il n'a encore fait, & je serai peut-être moins capable de lui résister. Et d'ailleurs, s'il n'avoit que des vues honnêtes, pourquoi ne m'auroit-il pas parlé en présence de Madame Jervis? Là-dessus l'odieux, l'affreux cabinet se présenta à mon esprit; je me rappellai le danger que j'y avois couru, & avec combien de peine, j'en étois échappée. Je considérai qu'il lui seroit facile d'éloigner une autre fois Madame Jervis & toutes les servantes, de sorte qu'il pourroit achever ma ruine en beaucoup moins de temps qu'il ne m'en demandoit à rester chez lui. Je me déterminai donc à m'en aller, à m'abandonner à la Providence, & à ne point compter sur mes propres forces. Quelle reconnoissance ne dois-je pas à Dieu de m'avoir inspiré cette résolution! comme vous l'allez voir.

Justement comme j'en etois à cet endroit de ma lettre, Jean m'a envoyé dire qu'il alloit partir dans le moment pour vos

quartiers; c'est pourquoi je vous envoye par lui ce que j'ai déjà écrit, & j'espere que demain au soir je vous demanderai votre bénédiction dans votre pauvre mais heureuse demeure, & que je vous dirai le reste de bouche. En attendant je suis & serai toujours

Votre très-obéissante Fille.

LETTRE XXXI.

JE continue encore à vous écrire, quoique j'apporterai sans doute ceci avec moi, mais je serai peut-être bien aise de le relire quand je serai chez vous, pour me souvenir toujours de quels dangers la Providence m'a délivrée.

Je vous ai dit la résolution que je pris: heureuse résolution! comme j'ai toutes les raisons du monde de le croire. Mon Maître rentra bientôt; & avec un regard plein de bonté, je ne doute point, Paméla, me dit-il, que vous ne restiez encore quinze jours pour m'obliger. Je ne savois quels termes employer pour le refuser, sans lui faire jetter feu & flamme. Pardonnez, Monsieur, lui dis-je, pardonnez à votre pauvre & affligée servante. Il est impossible que je mérite de votre part aucune faveur qui soit compatible avec ma vertu, & je vous supplie de me permettre de m'en

aller chez mes pauvres Parens. Ah ! dit-il, tu es la plus grande sotte que je connoisse. Je te dis que je verrai ton Pere, je l'envoyerai chercher demain dans mon carosse de voyage, si tu veux, & je lui apprendrai ce que j'ai dessein de faire pour lui & pour toi. M'est-il permis, Monsieur dis-je, de vous demander ce que ce peut-être. Vû les grands biens que vous avez, vous pouvez aisément le rendre heureux, & peut-être vous seroit-il de quelque utilité d'une maniere ou d'autre. Mais que m'en coûtera-t'il ? Vous serez aussi heureuse, que vous pouvez le souhaiter, répondit-il je vous promets. Je vous donne dès à present cette bourse où il y a cinquante guinées, j'en donnerai tous les ans autant à votre Pere, & je lui trouverai quelque emploi qui sera à son gré, & par lequel il en pourra gagner tous les ans autant & même davantage. Je vous aurois donné une plus grosse somme pour lui ; mais peut-être que vous m'auriez soupçonné de quelque mauvais dessein. Oh ! Monsieur, lui dis-je, reprenez vos guinées, je n'en veux toucher aucune ; je suis sûre que mon Pere ne les acceptera pas non plus, jusqu'à ce qu'il sache ce qu'il faudra qu'il fasse pour les mériter, & sur-tout ce que je deviendrai. Eh bien donc, Paméla, dit-il, supposé que je trouve un honnête homme qui ait un bon emploi, & qui vous fasse Demoiselle, le reste de

vos jours, l'épouserez-vous? Je n'ai point besoin de mari, Monsieur, lui dis-je, car alors je commençai à pénétrer son noir dessein. Mais comme je me voyois dans sa puissance, je crus devoir dissimuler un peu. Vous êtes si jolie, reprit-il, que quelque part que vous alliez, vous ne serez jamais hors de danger; il y aura toujours quelqu'un qui tendra des piéges à votre vertu; & je croirois mal répondre à l'exhortation de ma Mere qui en mourant m'a prié d'avoir soin de vous, si je ne vous trouvois pas un mari qui puisse protéger votre innocence & votre vertu; & j'ai jetté les yeux sur un très-digne homme.

O l'infâme & le perfide, dis-je en moi-même, quel puissant instrument n'est-il pas dans la main de Lucifer, pour causer la perte d'une pauvre innocente! Je dissimulai pourtant encore; car je craignois & lui & le lieu où j'étois. A qui avez-vous pensé, Monsieur, lui dis-je? Au jeune M. Williams, répondit-il, qui est mon Chapelain dans le Comté de Lincoln; il vous rendra heureuse. Sait-il, Monsieur, repris-je, le dessein que vous avez? Non, ma fille, repondit-il, & me baisa malgré moi, car son haleine me paroissoit alors un vrai poison. Le besoin, continua-t'il, qu'il a de ma faveur, votre beauté, & votre mérite feront qu'il acceptera avec tout le plaisir du monde la grace que je veux bien lui faire. Eh bien donc, Mon-

sieur, lui dis-je, il y a encore assez de temps pour réfléchir là-dessus, & cela ne sauroit m'empêcher de m'en aller chez mon Pere. Quand je resterois encore quinze jours, qu'est-ce que cela produiroit par rapport à votre dessein? vos soins & votre bonté pouvans me trouver chez mon Pere, aussi-bien qu'ici; & je veux bien que M. Williams & toute la terre sachent que je n'ai point de honte de la pauvreté de mes Parens.

Il voulut me baiser encore; mais je lui dis, s'il faut, Monsieur, que je songe à M. Williams, ou à quelqu'autre, je vous prie de ne point prendre ces libertés avec moi, cela n'est pas décent. Eh bien, reprit-il, vous resterez donc ici encore quinze jours, & pendant ce temps-là je ferai venir M. Williams & votre Pere, car je veux que le mariage se conclue chez moi. Lorsque tout sera réglé, vous le solemniserez quand vous jugerez à propos. En attendant prenez toujours ces cinquante guinées, & envoyez-les à votre Pere comme un gage de ma faveur, & je vous rendrai tous heureux. Monsieur, lui dis-je, donnez-moi deux heures pour réfléchir là-dessus. Deux heures! reprit-il, je serai sorti dans moins d'une heure, & je voudrois savoir votre résolution avant cela; je voudrois aussi que vous écrivissiez à votre Pere la proposition que je vous ai faite; Jean portera votre lettre avec les cinquante

guinées au bon homme si vous y consentez. Monsieur, lui dis-je, je vous ferai savoir ma résolution dans une heure. Faites, reprit-il ? & après m'avoir donné encore un baiser, il me laissa aller.

Oh que je fus charmée quand je me fus retirée d'entre ses pattes ! Je vous écris ceci, pour que vous sachiez sur quel pied sont les choses. Je suis résolue de m'en aller, s'il m'est possible. Le lâche, le méchant, le traître qu'il est !

Ah ! quel piége étoit dressé à votre pauvre Paméla ! je tremble quand j'y pense. Quelle suite de crimes ne me préparoit-on pas pour tout le reste de ma malheureuse vie ! Il vouloit d'abord, comme vous le comprendrez par cette lettre, me faire croire qu'il avoit de grandes vûes pour moi; & je m'imagine que la pensée de M. Williams ne lui vint dans l'esprit, qu'après qu'il fut sorti de son cabinet, pour songer en se promenant dans la chambre voisine, comment il pourroit me tromper plus sûrement; mais ses artifices étoient désormais trop grossiers pour n'être pas apperçus.

Je me retirai dans ma chambre, & la premiere chose que je fis fut de lui écrire; car je crus qu'il valoit mieux pour moi que je ne le visse plus, si je pouvois l'éviter. Je mis mon billet sous la porte de sa chambre, après l'avoir copié : voici ce que je lui écrivis.

» *Monsieur, mon très-honoré maître,*

» La proposition que vous venez de me » faire, me persuade de plus en plus qu'il » n'est pas à propos que je demeure plus » long-temps chez vous; mais qu'il faut » que je m'en aille chez mon Pere, ne fût-» ce que pour lui demander conseil au su-» jet de M. Williams. Je suis si résolue à » m'en aller, que rien ne pourra me faire » changer de dessein. Ainsi, Monsieur, en » vous remerciant très-humblement de » toutes vos bontés, je partirai demain de » grand matin. Madame Jervis m'a dit » que vous vouliez me faire l'honneur de » me prêter votre carosse, mais cela ne sera » pas nécessaire; car je crois que je pour-» rai louer la chaise du Fermier Nicolas. Je » me flâte que vous ne prendrez pas ceci en » mauvaise part. Je suis & serai toujours

Votre très-humble & très-obéïssante Servante.

» Pour ce qui est, Monsieur, des cinquan-» tes guinées, je suis sûre que mon Pere » ne me le pardonneroit jamais, si je les » acceptois, jusqu'à ce qu'il sache » comment je puis les mériter, ce qu'il » est impossible que je fasse jamais.

Il vient de m'envoyer dire dans ce mo-ment par Madame Jervis, que puisque je

ſuis réſolue de m'en aller, il ne m'en empêchera pas, & que le caroſſe ſera prêt; mais que je ne m'en trouverai que plus mal parce qu'il ne s'embarraſſera plus de moi tant qu'il vivra. Je ne m'en ſoucie point, pourvû que je ſorte de chez lui. J'aurois été bien, mon cher Pere & ma chere Mere, ſi j'avois pu ſeulement vous rendre heureux, en conſervant mon innocence.

Je ne ſaurois m'imaginer pourquoi Jean qui, à ce que je croyois, étoit parti avec ma derniére, ne s'en va qu'à preſent. Il vient de m'envoyer demander ſi j'ai quelqu'autre choſe à vous faire tenir. Je finirai donc cette lettre, pour vous l'envoyer avec la précédente.

Je me prépare preſentement pour mon voyage, & je vais prendre congé de tous les domeſtiques. Je n'ai pas le temps d'écrire davantage, je vous dirai le reſte de bouche, lorſque je ſerai ſi heureuſe que d'être chez vous. Je ſuis

Votre très-obéiſſante Fille.

J'ajoûterai ſeulement que mon Maître vient de m'envoyer cinq guinées par Madame Jervis. Ce preſent me rend fort riche. Car comme c'eſt Madame Jervis qui me l'a apporté, j'ai cru pouvoir l'accepter. Il dit qu'il ne me veut point voir, & que je pourrai partir dès le matin auſſi-tôt que je voudrai. C'eſt le cocher qui eſt

venu du Comté de Lincoln, qui doit me conduire. Mais mon Maître eſt ſi en colere qu'il ne veut pas permettre qu'aucun des domeſtiques me conduiſe juſqu'au caroſſe, ni même juſqu'à la grande cour. Je ne ſaurois qu'y faire; mais cela ne lui fait-il pas plus de tort qu'à moi?

Jean attend ma lettre. Je voulois vous la porter avec l'autre; mais il a dit qu'il l'a miſe parmi d'autres paquets, & qu'il peut bien vous les porter tous deux.

Ce Jean eſt un bon & honnête garçon: je lui ai beaucoup d'obligation, & maintenant que je ſuis ſi riche, je lui offrirois une guinée, ſi je croyois qu'il voulut l'accepter. Je n'entends point parler des hardes de ma Maîtreſſe, ni de celles que mon Maître m'avoit données; car j'avois dit à Madame Jervis que je ne voulois point les emporter. Mais je juge par deux ou trois mots qui lui ſont échappés, qu'on me les envoyera. Si cela eſt, Ciel! quelle riche Paméla vous aurez chez vous! Mais comme je ne puis pas les porter, je ne me ſoucie guéres qu'on me les envoye ou non. Si on le fait, je les vendrai à meſure que j'en trouverai l'occaſion, pour avoir quelque argent. Mais finiſſons; car j'ai prodigieuſement à faire avant que de partir.

Il faut remarquer ici que les épreuves de la belle Paméla n'étoient pas finies: les

plus rudes étoient encore à venir, précisément lorsqu'elle se croyoit entiérement délivrée, & qu'elle se flâtoit qu'elle alloit retourner chez son Pere : car son Maître trouvant que rien ne pouvoit vaincre la vertu de cette aimable Fille, & ayant inutilement tâché de surmonter la passion qu'il avoit pour elle, forma une résolution assez étrange. Ce fut de l'envoyer dans la maison qu'il avoit proche de Lincoln, dans l'espérance que l'esclavage où il se proposoit de la tenir, la forceroit enfin à se rendre. Pour cet effet il fit venir du Comté de Lincoln un cocher qu'il y tenoit, n'osant pas se fier à son cocher ordinaire, qui, comme tous ses autres domestiques, avoit beaucoup d'amitié pour Paméla. Il donna secrettement ses ordres à ce cocher venu de Lincoln; & sous prétexte de témoigner à Paméla le ressentiment qu'il avoit de la maniere dont elle s'étoit conduite envers lui, il défendit à tous ses domestiques de l'acompagner. Dès qu'elle fut montée en carosse, le cocher la conduisit pendant cinq milles dans la route qui menoit chez son Pere; mais ensuite il tourna bride, & prit le chemin de Lincoln.

Il faut savoir aussi que le messager si officieux, qui portoit les lettres de Paméla à son Pere, & qui prétendoit avoir si souvent occasion d'aller dans ces quartiers-là, la trahissoit par ordre de son Maître, à qui il donnoit toutes ses lettres. Le Maî-

tre les lisoit toujours avant que de les envoyer à son Pere ; par ce moyen il découvroit tout ce qu'elle écrivoit, comme il le lui insinue lui-même, ainsi qu'on la vu ci-dessus ; de sorte que cette pauvre Fille se trouvoit assiégée de tous côtés. On verra par la suite de cette Histoire, de quels lâches artifices des hommes entreprenans peuvent se servir pour arriver à leur but, tout criminel qu'il est, combien le beau Sexe doit être sur ses gardes contr'eux, principalement lorsque les richesses & le pouvoir conspirent ensemble contre l'innocence & la pauvreté.

Il faut ajoûter encore quelque chose, pour que l'on comprenne mieux la suite de ces lettres. Le Maître de Paméla jugea à propos de ne point envoyer à son Pere ses trois dernieres lettres, dans lesquelles elle lui raconte comment son Maître se cacha dans le cabinet afin d'être témoin du partage qu'elle vouloit faire de ses hardes, & où elle parle des instances qu'il fit pour l'engager à rester encore quinze jours chez lui, & de la proposition qu'il lui fit d'épouser son Chapelain. Au lieu donc d'envoyer les lettres de Paméla à son Pere, il lui en écrivit lui-même une en ces termes :

Maître Andrews.

» Vous serez sans doute surpris de rece-
» voir une lettre de moi. Mais je crois dé-

„ voir vous apprendre que j'ai découvert
„ qu'il y a entre vous & votre fille un étrange
„ commerce de lettres, dans lequel on n'a
„ guéres ménagé mon honneur ni ma ré-
„ putation. Il me semble que vous n'auriez
„ pas dû encourager votre Fille à écrire de
„ cette manière, jusqu'à ce que vous fus-
„ siez bien assuré que les médisances qu'elle
„ répand si abondamment contre moi sont
„ bien fondées. Il y a peut-être quelque
„ chose de vrai dans ce qu'elle vous a écrit
„ de temps à autre. Mais croyez-moi; malgré
„ toute sa prétendue simplicité, & son in-
„ nocence affectée, je n'ai vû de ma vie
„ une fille d'un esprit si romanesque. En
„ un mot, la tête lui a tourné par la lec-
„ ture des Romans, & d'autres livres sem-
„ blables, à quoi elle s'est livrée toute en-
„ tière depuis la mort de sa bonne Maîtresse;
„ elle se donne des airs, comme si elle étoit
„ un modéle de perfection, & elle s'ima-
„ gine que tout le monde lui en veut.

„ Ne prenez pourtant pas mal ma pen-
„ sée. Je crois votre fille très-honnête &
„ très-vertueuse : mais j'ai découvert aussi
„ qu'elle avoit une espece de correspon-
„ dance ou d'intrigue avec un jeune Eccle-
„ siastique, à qui je me propose de don-
„ ner un bénéfice avec le tems, mais qui
„ n'a encore aucun établissement, & ne
„ vit que de ce que je veux bien lui ac-
„ corder. Jugez quelles en seroient les con-
„ séquences, si ces jeunes gens qui n'ont
„ aucun bien, venoient à se marier, &

» à avoir une nombreuse famille, sans
» avoir dequoi l'entretenir.

» Pour moi, j'ai tant d'amitié pour l'un
» & pour l'autre, que je veux tâcher de
» prévenir ce malheur, si je puis : c'est
» pourquoi j'ai éloigné votre fille de son
» amant pour un tems, dans l'espérance
» qu'ils viendront tous deux à reconnoître
» leur folie. Ne soyez donc pas surpris,
» de ne pas voir arriver votre fille aussi-
» tôt que vous vous y étiez attendu.

» Cependant je vous donne ma parole
» d'honneur qu'elle sera en sûreté, & qu'on
» n'entreprendra rien contre sa vertu. Je
» me flatte que vous ne me soupçonnez
» d'aucun mauvais dessein, malgré tout
» ce qu'elle s'est donnée les airs de vous
» écrire au sujet de mon petit badinage,
» & des libertés innocentes que je puis
» avoir prises avec elle, & qui sont si or-
» dinaires parmi de jeunes gens des deux
» sexes qui ont été élevés ensemble, &
» qui se connoissent depuis long-tems; car
» je vous assure que l'orgueil n'est pas
» mon vice.

» Comme elle est toujours occupée à
» écrire des lettres, je compte qu'elle
» vous aura appris son intrigue avec le
» jeune Ecclésiastique. Je ne sçais si vous
» l'approuvez, ou non. Mais à present
» qu'elle sera absente de lui pour quelque
» tems (car je sçais qu'il l'auroit suivie jus-
» ques dans votre village, si elle étoit re-

„ tournée chez vous, & peut être qu'ils se
„ seroient rendus tous deux malheureux
„ pour toujours en s'épousant) je ne doute
„ point que je n'engage le jeune homme à
„ ouvrir les yeux sur ses propres intérêts,
„ & à ne pas se marier qu'il n'ait dequoi
„ entretenir une femme. Quand cela sera,
„ qu'ils se marient ensemble, s'ils le jugent
„ à propos, je ne m'y opposerai point.

„ Je n'attends d'autre réponse de vous,
„ si ce n'est que vous ayez bonne opinion
„ de moi, & que vous vous reposiez sur
„ ma parole d'honneur. Je suis

Votre bon Ami.

„ *P. S.* J'ai découvert que mon valet
„ Jean a été le porteur de ces lettres,
„ dans lesquelles on s'est donné tant
„ de liberté sur mon sujet; je lui donnerai
„ dans peu des marques de mon
„ ressentiment. C'est une chose bien
„ fâcheuse, qu'un homme de ma réputation
„ soit traité d'une maniere
„ si indécente par ses propres domestiques.

On conçoit aisément dans quelle inquiétude la lecture de cette lettre jetta le bon vieillard, sur-tout venant d'un Gentilhomme de si grande considération. Il ne sçavoit quel parti prendre; il ne doutoit nullement de l'innocence de sa pauvre fille, & il se persuadoit qu'on avoit quelque

mauvais dessein contre elle. Tantôt il se flattoit qu'il n'en étoit rien, & il étoit assez disposé à croire que l'intrigue dont on lui parloit étoit réelle; car il n'avoit pas reçu les dernieres lettres de sa fille, qui auroient éclairci tout.

Il se résolut enfin, pour tranquilliser son esprit & celui de sa femme, d'aller chez le Gentilhomme; & après avoir prié sa pauvre femme de faire ses excuses au fermier qui l'employoit, il partit le même soir, quoiqu'il fût fort tard; & ayant marché toute la nuit, il se trouva dès la pointe du jour à la porte du Gentilhomme, avant que personne fût levé; il s'assit pour se reposer, en attendant que quelqu'un parût.

Les premiers qu'il vit furent les Palefreniers, qui alloient abreuver leurs chevaux. Il leur demanda d'un ton si pitoyable, qu'étoit devenue Paméla, qu'ils crurent qu'il étoit fou. Que voulez-vous de Paméla, vieux radoteur? lui dirent-ils. Otez-vous du chemin des chevaux. Où est votre maître, dit le bon vieillard, ne vous fachez pas, Messieurs, je vous prie, je suis dans une cruelle détresse. Mon maître, dit un des Palfreniers, ne donne jamais rien à la porte, ainsi vous ne ferez que perdre vos peines. Je ne suis pas un mendiant, reprit le pauvre homme; je n'ai rien à demander à votre maître que ma Paméla. Oh! mon cher enfant! mon cher enfant!

Que je meure, dit l'un d'eux, si ce n'est pas là le pere de Mademoiselle Paméla! En vérité je le suis, s'écria-t-il en levant les mains au Ciel, & en versant un torrent de larmes: où est mon enfant: où est ma Paméla? comment, où est Paméla? dit un de ces valets? elle est retournée chez vous; depuis quand êtes-vous parti? je ne suis parti que hier au soir, repondit-il, & j'ai marché toute la nuit. Monsieur est-il au logis, ou n'y est-il pas? il y est, lui dit-on, mais il n'est pas encore levé. Dieu soit béni, Dieu soit béni mille fois, s'écria-t-il; je me flatte donc qu'il me sera permis de lui parler bien-tôt. Les Palefreniers le prierent d'entrer dans l'écurie pour se reposer; ce qu'il fit, & il fut s'asseoir sur l'escalier, en s'essuyant les yeux, mais en soupirant si tristement, qu'il faisoit pitié à tous ceux qui étoient là.

Dès que les domestiques furent levés, le bruit se répandit dans toute la maison que le pere de Paméla étoit venu demander de ses nouvelles. Les servantes vouloient le faire entrer dans la cuisine; mais Madame Jervis ayant appris son arrivée, se leva à la hâte, & descendit dans la salle-basse, où elle le fit venir.

Il lui raconta le sujet de sa tristesse, & lui lut la lettre qu'il avoit reçue. Elle pleura amérement, & voulut cependant tâcher de lui cacher son inquiétude. Je ne saurois

ſçaurois, dit-elle, m'empêcher de pleurer en voyant l'affliction où vous êtes; je me flatte pourtant que vous n'en avez point de ſujet; mais prenez garde, je vous prie, que perſonne ne voye cette lettre; je ſuis perſuadée que votre fille eſt en sûreté.

Je vois pourtant, Madame, dit-il, que vous n'avez point de ſes nouvelles, & que vous ne ſçavez pas ce qu'elle eſt devenue. Si l'on n'avoit que de bons deſſeins, il eſt impoſſible qu'une auſſi vertueuſe Dame que vous n'en ſçut pas quelque choſe; & vous penſiez ſans doute qu'elle étoit chez moi.

Mon maître, dit-elle, n'informe pas toujours ſes domeſtiques de ſes deſſeins. Mais vous ne devez pas le ſoupçonner, puiſqu'il vous a donné ſa parole d'honneur; & vous voyez qu'il ne ſçauroit avoir aucun mauvais deſſein, puſqu'il n'a pas bougé d'ici, & qu'il ne parle pas même de ſortir. Ah! s'écria-t-il, c'eſt là ce qui me raſſure un peu, mais auſſi c'eſt tout. Mais, ajouta-t-il..... Il alloit continuer, lorſque le Gentilhomme ayant appris qu'il étoit venu, deſcendit en robe de chambre & en pantoufles dans la ſalle, où Madame Jervis & lui étoient.

Qu'y a-t-il, maître Andrews, dit-il, qu'y a-t-il? Oh! ma fille, s'écria le bon vieillard; donnez-moi ma fille, je vous en conjure, Monſieur. Comment, dit le Gentilhomme, je croyois vous avoir tran-

quilifé fur fon fujet. N'avez-vous pas reçu une lettre que je vous ai envoyée, écrite de ma propre main? oui, répondit-il, je l'ai reçue, & c'eſt ce qui m'améne ici; j'ai marché toute la nuit. Pauvre homme, reprit l'autre avec une compaſſion apparente; j'en ſuis véritablement fâché. Votre fille a cauſé un bruit étrange chez moi: mais ſi j'avois cru que vous euſſiez pris ſi fort à cœur ce que j'ai fait, je lui aurois permis d'aller chez vous; mon deſſein n'étoit pourtant que de lui rendre ſervice, & à vous auſſi. Elle eſt tout-à-fait en ſureté, maître Andrews, je vous le déclare ſur mon honneur. Je ne voudrois pas pour tous les biens du monde lui faire le moindre outrage. Croyez-vous que je le vouluſſe, Madame Jervis? je me flatte que non, Monſieur, répondit-elle. *Vous vous flattez que non?* dit le bon vieillard, & moi auſſi. Mais, Monſieur, ajouta-t-il, donnez-moi mon enfant, c'eſt tout ce que je demande, & j'aurai ſoin qu'aucun Eccléſiaſtique n'approche d'elle.

Londres eſt bien loin d'ici, reprit le Gentilhomme, & je ne ſçaurois envoyer chercher votre fille ſur le champ. Quoi donc, dit Andrews, avez-vous envoyé ma pauvre Paméla à Londres? Je ne voudrois pas qu'on le divulguât, répondit Mr. B.... mais je vous déclare ſur mon honneur qu'elle eſt en parfaite ſureté, & très-contente, dans peu de tems elle vous le

fera sçavoir elle-même par lettre. Je vous assure qu'elle est chez des gens d'honneur, c'est chez un Evêque ; elle servira sa femme, jusqu'à ce que l'affaire dont je vous ai parlé soit finie.

Oh ! comment sçaurai-je que cela est vrai ? s'écria-t-il. Quoi ! reprit le Gentilhomme en faisant semblant d'être en colere : doutez-vous de ma véracité ? pensez-vous que je puisse avoir quelque dessein contre votre fille ? Et si j'en avois, croyez-vous que je voulusse m'y prendre de cette maniere pour arriver à mon but ? vous ne songez pas, mon ami, à qui vous parlez. Oh ! mon cher Monsieur, dit le vieillard, je vous demande pardon ; mais considérez qu'il s'agit de ma chere fille. Dites-moi seulement chez quel Evêque elle est, & j'irai à Londres pieds nuds pour voir mon enfant, & je serai content.

Je pense, Maître Andrews, dit Mr. B... que tu as lu des romans aussi bien que ta fille, & qu'ils t'ont renversé la cervelle. Ne puis-je pas en être cru sur ma parole ? je vous dis encore une fois, que je ne voudrois pas faire le moindre tort à votre fille. Quelle apparence y a-t-il ? je vous prie, mon ami, considerez un peu qui je suis. Et si vous ne voulez pas me croire, qu'est-il besoin de disputer plus long tems ? Ah ! mon cher Monsieur, dit Andrews, pardonnez-moi mon importunité ; mais quel mal y auroit-il à me dire chez quel Evêque

elle eſt, & où il demeure ? quoi donc ? reprit le Gentilhomme ! vous voudriez donc aller embaraſſer ſa Grandeur de vos ridicules frayeurs, & de vos contes impertinens ? Serez-vous ſatisfait ſi votre fille vous écrit au bout de huit jours ; ou même plutôt encore, ſi elle n'eſt pas pareſſeuſe, & qu'elle vous aſſure que tout va bien, & qu'elle eſt hors de danger ? Ce ſeroit du moins, répondit le bon homme, une conſolation pour moi. Eh bien, reprit Mr. B... je ne ſçaurois être reſponſable de ſa pareſſe, ſi elle ne vous écrit point; mais elle vous envoyera une lettre à vous, Madame Jervis ; je ne ſouhaite pas de voir ce qu'elle vous écrira ; je n'ai déjà eu que trop d'embarras & de chagrin à ſon occaſion ; & ne manquez pas d'envoyer ſa lettre par un exprès à maître Andrews, dès que vous l'aurez reçue. Je n'y manquerai pas, Monſieur, dit-elle. Je vous rends graces, mon cher Monſieur, reprit le vieillard : il faudra donc que j'attende avec toute la patience poſſible pendant une ſemaine, qui me paroîtra une année entiere.

Je vous aſſure, dit le Gentilhomme, que ce ſera ſa propre faute, ſi elle ne vous écrit pas : car je lui ai ordonné expreſſément de le faire, ne fut-ce que pour l'amour de ma propre réputation : & je vous promets que je ne ſortirai point de la maiſon, que vous n'ayez eu de ſes nouvelles qui vous tranquiliſent. Dieu vous béniſſe, dit le bon homme, ſi ce que vous dites eſt vrai.

Amen, *Amen*, reprit M. B.... vous voyez que je ne crains pas de dire, *Amen* à votre souhait, tout conditionnel qu'il est. Madame Jervis, ajouta-t-il, traitez ce bon homme du mieux que vous pourrez, & qu'on ne fasse point d'éclat sur tout ceci. Il lui commanda tout bas de donner deux guinées au vieillard pour défrayer son voyage; & de lui dire qu'il pouvoit demeurer, s'il vouloit, jusqu'à ce que la lettre fût arrivée; & qu'il seroit lui-même témoin des bonnes intentions de son maître, qui ne sortiroit pas de chez lui de quelque tems.

Le bon homme dîna avec Madame Jervis, ayant l'esprit un peu plus tranquille que quand il partit de chez lui, dans l'espérance de recevoir dans peu de jours des nouvelles de sa chere fille. Et après avoir accepté le présent de Mr. B....il s'en retourna chez lui, résolu de prendre patience pour quelque tems.

Cependant Madame Jervis & tous les domestiques étoient dans une très-grande affliction du tour qu'on avoit joué à la pauvre Paméla. Elle & le Maître-d'Hôtel en parlerent à Mr. B... dans les termes les plus touchans qu'ils oserent employer : mais ils furent obligés de se contenter des assurances générales qu'il leur donna de la pureté de ses intentions. Madame Jervis n'y ajouta pourtant pas beaucoup de foi, à cause de ce prétendu commerce de Paméla avec le jeune Ecclésiastique, dont il parloit dans sa lettre à Andrews, & qu'elle

sçavoit être entiérement faux, quoiqu'elle n'osat pas le dire.

La semaine après que Paméla fut partie, ses amis furent un peu tranquilisés sur son sujet, par une lettre qu'un inconnu apporta, & qui étoit adressée à Madame Jervis. On verra dans la suite de cette histoire, comment Paméla fut engagée à écrire cette lettre, qui étoit conçue en ces termes.

„ *Ma chere Madame Jervis*,

„ J'ai été *vilainement trompée*, & au „ lieu d'être conduite chez mon cher pere, „ *Robert* m'a menée dans un endroit qu'on „ ne me permet pas de nommer. Cepen- „ dant, *à tout prendre*, on ne me traite „ pas durement. Je vous écris ceci pour „ vous prier de faire sçavoir à mon pere & „ ma mere (qui sans doute doivent être „ presque morts de chagrin) que je me „ porte bien, & que je suis & serai tou- „ jours, par la grace de Dieu, leur très- „ obéissante & vertueuse fille, comme je „ suis.

Votre très-obéissante servante,
„ PAMÉLA ANDREWS.

„ Il ne m'est permis ni de dater ma „ lettre, ni de nommer l'endroit d'où „ j'écris. *Ceci est le seul tems où ma pauvreté* „ *m'ait jamais été à charge, puisqu'elle est*

» *cause de toutes les craintes & de toutes les*
» *frayeurs que j'ai eues. Je vous assure de*
» *mon amitié, aussi bien que tous les autres*
» *domestiques. Adieu, adieu; mais priez*
» *Dieu pour la pauvre* PAMELA.

On fit voir cette lettre à tous les domestiques, & quoiqu'elle ne fût pas capable de dissiper toutes leurs appréhensions, elle les rassura pourtant un peu. Mr. B... lui-même fit semblant d'ignorer par quelle voie cette lettre étoit venue. Madame Jervis l'envoya d'abord aux bonnes gens, qui à la premiere vûe, soupçonnerent que ce n'étoit pas l'écriture de leur fille, & que la lettre étoit supposée. Mais s'étant convaincus du contraire, ils se tranquiliserent un peu, en apprenant que leur chere fille étoit en vie & se portoit bien. Ils demanderent conseil à tous leurs amis, pour savoir ce qu'il y avoit à faire dans un cas si particulier. Mais comme personne ne savoit que leur conseiller, sur-tout puisqu'il s'agissoit d'un Gentilhomme aussi riche & aussi entreprenant que Mr B.... & craignans que s'ils faisoient du bruit cela ne fit qu'empirer la condition de leur fille (car sa lettre leur faisoit assez comprendre qu'elle n'étoit point chez un Evêque, comme on avoit voulu le leur faire accroire, ce qui les fit douter de tout ce qu'on leur avoit dit sur son sujet) ils s'appliquerent à prier Dieu pour leur pauvre

fille, & à lui demander qu'il voulut bien faire finir heureusement cette triste affaire, qui les mettoit presque au désespoir.

Nous les laisserons occupés à la priere, pour reprendre l'histoire de Paméla, qu'elle a écrite en forme de journal pour s'amuser dans sa solitude, dans l'espérance qu'il se présenteroit quelque occasion de l'envoyer à ses parens : & aussi, ce qu'elle se proposoit dans toutes ses lettres, afin qu'elle pût dans la suite réfléchir avec reconnoissance sur les dangers dont elle auroit échappé, lorsque ses malheurs seroient finis, ce qu'elle espéroit qui arriveroit bien-tôt. Alors elle se proposoit d'examiner avec soin la conduite qu'elle avoit tenue dans ses dangers, pour s'en réjouir si elle la trouvoit conforme aux régles de la vertu ; ou pour la condamner & s'en repentir, si elle trouvoit qu'elle eût manqué en quelque chose.

LETTRE XXXII.

Mes très-chers Pere & Mere,

OH ! que je vous écrive, & que je déplore mon triste sort, quoique je n'aye aucune espérance de pouvoir vous faire tenir ma lettre ! Tout ce que je puis faire à présent, c'est d'écrire, de pleurer, de craindre, & de prier Dieu. Mais

que puis-je espérer; puisque je semble être condamnée à devenir la victime d'un méchant & cruel infracteur de toutes les loix divines & humaines! ô Dieu des miséricordes, pardonne-moi la défiance & le désespoir où je suis; ne permets pas que je péche contre toi, car tu connois ce qui est le plus utile pour ta pauvre servante. Mais puisque tu ne souffres pas que tes créatures soient tentées au-delà de ce qu'elles peuvent supporter, je me résignerai à ta volonté. Je me flatte encore, quelque désespéré que mon état paroisse, que puisque je ne me suis pas exposée à ces épreuves, puisqu'elles ne sont point l'effet de ma présomption ni de ma vanité, Dieu me fera la grace de les surmonter, & qu'il m'en délivrera quand il le jugera à propos.

C'est ainsi que je prie Dieu, mais d'une maniere bien imparfaite, les craintes & les allarmes où je suis me faisans presque perdre l'esprit. Oh! mes chers parents, joignez vos prieres aux miennes. Mais hélas! comment puis-je vous faire connoître la terrible situation de votre pauvre fille? L'infortunée Paméla peut être perdue (ce qu'à Dieu ne plaise! puissai-je plutôt perdre la vie) avant que vous ayez appris son malheureux sort.

Oh! la méchanceté, les stratagêmes, les artifices sans exemple de ceux qui s'arrogent le titre de Gentilshommes, & qui

renversent les desseins de la providence; en employans à leur propre perte, & à la ruine de l'innocence qu'ils oppriment, les biens qui leur avoient été accordés dans de toutes autres vûes!

Je veux vous écrire tout ce qui m'est arrivé; mais comment recevrez-vous mes lettres? car je n'ai plus Jean, cet honnête homme, pour vous les porter; & il y a apparence qu'on m'observera fort étroitement, jusqu'à ce que mon cruel maître ait trouvé le moyen d'exécuter ses criminels projets à ma ruine. J'écrirai pourtant tous les jours ce qui m'arrivera, dans l'espérance de trouver quelque voie pour vous faire tenir ces tristes lettres. Cependant si vous les recevez, elles ne feront qu'augmenter votre inquiétude; car hélas! que peuvent de pauvres gens comme vous contre des hommes riches & puissans, qui sont déterminés à opprimer l'innocence?

Quoiqu'il en soit, je vais écrire ce que je me flattois de vous dire au bout de quelques heures, croyant aller recevoir votre bénédiction, après être délivrée de tant de dangers & de tant de troubles.

Je commencerai mon histoire depuis la derniere lettre que je vous écrivis; & je continuerai ce récit, à mesure que j'en trouverai l'occasion, quoique, comme je l'ai dit, je ne sache pas comment vous le faire tenir.

Le jeudi matin si long-temps souhaité, & auquel je devois partir, arriva enfin. J'avois pris congé de tous les domestiques dès la veille; les adieux furent fort tristes de part & d'autre; car les valets aussi-bien que les servantes pleurerent beaucoup en se séparant de moi. Pour moi je fondois en larmes, en voyant les tendres marques d'estime qu'ils me donnoient. Ils voulurent tous me faire de petits présens, en témoignage de leur amitié, mais je ne voulus rien accepter des domestiques inférieurs. M. Longman me fit présent de quelques aunes de toile de Hollande, d'une tabatiére d'argent, & d'une bague d'or, qu'il me pria de porter pour l'amour de lui, il pleura en me la donnant. Je suis persuadé, me dit-il, que Dieu bénira une fille aussi vertueuse que vous: & quoique vous retourniez chez votre pauvre Pere, pour partager de nouveau sa bassesse & son indigence, la providence saura bien vous y trouver; elle vous récompensera un jour, quoique peut-être je ne vivrai pas assez long-temps pour en être le témoin.

Oh! mon cher M. Longman, lui dis-je, vous me rendez trop riche & trop vaine. Il faut pourtant que je vous demande encore une grace. Comme j'aurai souvent envie d'écrire (je ne pensois guéres que ce dût être si-tôt mon unique occupation) je vous prie de me donner quel-

ques feuilles de papier ; & dès que je ferai chez mon cher Pere, je vous écrirai une lettre pour vous remercier de toutes vos bontés ; j'écrirai aussi à la bonne Madame Jervis.

Ce fut un bonheur pour moi de lui avoir fait cette priere, sans cela je n'aurois eu de papier qu'autant que mon austére & bourrue gouvernante (car c'est ainsi que je puis l'appeller) l'auroit jugé à propos : au lieu qu'à présent je puis écrire pour soulager mon chagrin, quoique je ne puisse pas vous envoyer mes lettres. Je puis même écrire ce qu'il me plaît, car elle ne sait pas que je suis si bien pourvue de tout ; M. Longman m'ayant donné plus de quarante feuilles de papier, une douzaine de plumes, & une petite bouteille d'encre, que j'ai enveloppée dans du papier & mise dans ma poche ; il m'a donné aussi de la cire & des oublies.

Oh ! mon cher Monsieur, lui dis-je, vous m'avez tout-à-fait établie ; comment vous témoignerai-je ma reconnoissance ? Par un baiser, ma belle Demoiselle, dit-il. Je le lui donnai volontiers, car c'est un très-bon vieillard.

Rachel & Anne pleurerent amérement, lorsque je pris congé d'elles. Jeanne, qui est quelquefois d'assez mauvaise humeur, & Cecile verserent aussi des larmes, & dirent qu'elles prieroient Dieu pour moi.

Mais je crains que la pauvre Jeanne ne ſoit guéres accoutumée à prier Dieu pour elle-même : elle n'en eſt que plus digne de compaſſion.

Arthur le jardinier, Robert le cocher, & l'autre cocher (il porte le même nom) qui eſt venu du Comté de Lincoln, & qui devoit me conduire, me firent auſſi beaucoup d'honnêtetés, ils avoient tous les larmes aux yeux. Cela me parut d'un très-bon naturel dans le cocher de Lincoln, qui ne me connoiſſoit que fort peu. Mais j'ai compris depuis qu'il n'avoit que trop de raiſon d'être affligé, puiſqu'il avoit déjà ſes inſtructions, & qu'il ſavoit qu'on devoit ſe ſervir de lui pour me tromper.

Les trois autres laquais, Henri, Iſaac & Benjamin, les valets d'écurie, & les palfreniers parurent tous très-affligés. Il n'y eut pas juſqu'au pauvre petit marmiton Thomas, qui ne fondit en larmes.

Tous ces domeſtiques s'étoient raſſemblés le ſoir pour prendre congé de moi, comptans que le matin ils ſeroient occupés à leur ouvrage. Ils me prierent tous de leur donner la main; je baiſai les ſervantes; je priai Dieu qu'il répandit ſes bénédictions ſur eux tous; & je les remerciai de l'amitié & des bontés qu'ils avoient eues pour moi. Mais en verité je fus obligée de les quitter plutôt que je n'aurois voulu, car il me fut impoſſible d'y tenir plus long-temps : & ce que je n'aurois

jamais cru, Henri, qui paſſe pour être un peu dur & farouche, pleuroit juſqu'à ſanglotter. Le pauvre Jean n'étoit pas encore revenu de chez vous. Pour M. Jonathan le ſommelier, il lui fut impoſſible de ſoutenir cette ſcène. Je croyois vous en dire bien plus ſur ce ſujet, mais mon eſprit eſt tout occupé de choſes plus triſtes encore.

La pauvre Madame Jervis pleura toute la nuit, je la conſolai du mieux qu'il me fut poſſible. Elle me fit promettre que ſi mon maître alloit à Londres quand le Parlement s'aſſembleroit, ou à ſa maiſon du Comté de Lincoln, j'irois paſſer une ſemaine avec elle. Elle voulut me donner de l'argent, mais je ne jugeai pas à propos de l'accepter.

Le lendemain matin je fus ſurpriſe de ne point voir Jean, car je me propoſois de prendre congé de cet honnête garçon, & de le remercier de la civilité qu'il nous avoit toujours témoignée à vous & à moi. Mais je m'imagine que mon maître l'avoit envoyé plus loin, de ſorte qu'il ne pouvoit pas encore être de retour. Je priai donc qu'on lui fît mes complimens.

Lorſque Madame Jervis vint triſtement m'avertir que le caroſſe auquel on avoit mis quatre chevaux étoit prêt, je penſai tomber en foibleſſe, quoique je déſiraſſe ardemment d'être avec vous.

Mon maître étoit en haut, & ne de-

manda pas à me voir. J'en fus bien aiſe dans le fond : mais il ſçavoit bien, le traitre, que je ſerois toujours en ſon pouvoir. O Ciel ! défends-moi contre ſa méchanceté, & ſes criminels deſſeins !

On ne permit à aucun des domeſtiques de me conduire, comme je vous l'ai déjà dit. Mon maître étoit à la fenêtre pour me voir partir ; & tous les domeſtiques étoient rangés en deux haïes dans l'allée qui conduit à la porte, de maniére qu'il ne pouvoit pas les voir. Nous ne pouvions rien dire de part ni d'autre, ſi ce n'eſt Dieu vous béniſſe. Henri porta au caroſſe mon paquet, mon troiſiéme paquet, comme j'avois coutume de l'appeler, avec quelques gâteaux, du pain d'épices, des confitures, & ſix bouteilles de vin de Canaries, que Madame Jervis m'obligea de prendre dans un panier, afin, diſoit-elle, que vous & moi puiſſions nous réjouir le cœur de tems en tems lorque je ſerois chez vous. Je baiſai encore toutes les ſervantes, & je donnai la main à tous les valets ; mais Mr. Jonathan ni Mr. Longman n'étoient pas là. Enſuite je deſcendis le perron pour aller au caroſſe : Madame Jervis pleuroit amérement.

Dès que je fus arrivée au caroſſe, j'apperçus mon maître qui étoit en robe de chambre à la fenêtre. Je lui fis trois profondes révérences, & priai Dieu pour lui en levant les mains au Ciel ; car il m'étoit

absolument impossible de parler. Il me salua en baissant la tête, je fus charmée de voir qu'il voulût bien prendre encore quelque connoissance de moi. Je montai en carosse fondant en larmes : tout ce que je pus faire en attendant que le cocher fouettât, fut de faire signe avec mon mouchoir blanc tout mouillé de mes larmes. Enfin le cocher partit à toute bride comme un Jéhu, & je ne découvris que trop-tôt que j'avois des sujets de chagrin plus grands & plus terribles que ceux que j'avois déja essuyés.

Si nous allons toujours de ce train-là, dis-je en moi-même, j'aurai bien-tôt le plaisir de voir mes chers parens. Je m'amusai à penser aux bons amis que je venois de quitter, jusqu'à ce que nous fussions, comme je me l'imaginois, à peu près à moitié chemin. Le cocher s'étant arrêté pour repaître les chevaux, il me dit que nous avions fait la moitié du chemin. Je crus qu'il étoit alors tems de sécher mes yeux, & de songer aux personnes que j'allois trouver. Hélas ! c'est ce dont je me flattois envain. Je me preparai donc pour cette douce entrevue. Je me représentai la joie que vous auriez en me voyant revenir vertueuse, après tous les dangers que j'avois courus. Je commençai donc à me consoler un peu, & à bannir de mon esprit le chagrin que me causoit la triste séparation de mes amis : mais ce chagrin

revenoit de temps en temps ; je ſerois en effet ingrate, ſi je n'aimois pas ceux qui m'ont témoigné tant d'amitié.

J'étois partie vers les huit heures du matin, & ayant vû au cadran de l'Egliſe d'un village par où nous paſſames, qu'il en étoit près de deux, j'étois dans une ſurpriſe extrême de voir, que plus nous avancions, moins je reconnoiſſois où j'étois. Quoi, dis-je en moi-même ! il eſt bien étrange qu'au train que nous allons, nous ſoyons ſi long-temps à faire vingt milles. Mais ſans doute que le cocher ſcait le chemin.

A la fin il s'arrêta, & regarda autour de lui comme s'il eût été embarraſſé, ne ſcachant quelle route il falloit prendre. Mr. Robert, lui dis-je, vous vous êtes ſans doute égaré. Je le crains, répondit-il, mais ce ne ſauroit être de beaucoup ; je demanderai le chemin au premier paſſant que je rencontrerai. Faites-le, je vous en prie, lui dis-je : il donna un peu de foin aux chevaux, & je lui donnai du gâteau, & deux verres de vin. Nous nous arrêtâmes environ une demie heure, enſuite il partit encore à toute bride.

J'étois ſi remplie de mes penſées, du danger auquel je ne doutois point que je n'euſſe véritablement échappée, des bons amis que je venois de quitter, de mes chers parens que j'allois trouver, & de ce que j'avois à leur raconter, que je ne

faisois pas grande attention au chemin; mais enfin le soleil qui étoit sur le point de se coucher, me tira de ma rêverie. Le cocher fouettoit toujours, les chevaux étoient tout en eau & écumoient. Je fus tout-d'un-coup saisie de frayeur. J'appellai le cocher qui me dit qu'il étoit extrêmement malheureux, parce qu'il s'étoit égaré de plusieurs milles, disoit-il; mais il étoit alors dans le bon chemin, & devoit arriver avant la nuit. Je craignis alors quelque nouveau malheur: j'étois fort fatiguée, car il y avoit plusieurs nuits que je n'avois presque point dormi. Enfin, je dis au cocher, Mr. Robert, il y a un village devant nous, comment l'appelle-t-on? puisque nous nous sommes si fort égarés, ne vaut-il pas mieux nous y arrêter que de poursuivre notre route? car la nuit approche à grands pas. Que le Ciel me protége, dis-je en moi même; peut-être qu'après avoir échappé au maître, j'aurai de nouveaux dangers à courir de la part du valet; car je ne songeois guéres à l'indigne supercherie qu'on me faisoit. Nous arriverons dans un moment, dit le cocher, la demeure de votre pere n'est qu'à un mille au-delà du village que vous voyez. Je puis me tromper, lui dis-je; car il y a long-tems que je n'ai été dans ces quartiers; mais je vous assure que je ne reconnois point du tout le pays, il ne ressemble en rien à ce que je me souviens d'avoir vû.

Il fit semblant d'être fort fâché de s'être ainsi égaré : enfin il s'arrêta à une ferme environ deux milles au-delà du village que j'avois vû : il étoit alors presque nuit. Le cocher descendit de son siége, en disant, il faut que nous nous arrêtions ici, car je ne sçais plus où je suis.

Seigneur Dieu, dis-je en moi-même, protége ta pauvre Paméla ! encore de nouvelles épreuves ! que deviendrai-je enfin !

La femme, la fille & la servante du fermier vinrent à nous. La femme dit, qu'est-ce qui vous améne ici à l'heure qu'il est, Mr. Robert, & cela avec une Dame ? cette question m'effraya terriblement ; & réfléchissant sur tout ce qui s'étoit passé, je me mis à pleurer. Madame, dis-je à la fermiere connoissez-vous M. B.... du Comté de Bedford ? le méchant cocher voulut empêcher qu'on ne me répondit ; mais la fille, qui est simple & naïve, demanda d'abord si nous connoissons Mr. B....? oui sans doute, mon pere est son fermier. Ah Ciel ! m'écriai je alors, je suis perdue, & perdue sans ressource ! méchant, dis-je au cocher, pourquoi m'avez vous joué ce tour ? vil instrument du plus indigne de tous les maîtres ! en vérité, Madame, dit le cocher, je suis fort faché qu'on m'ait donné cette commission, mais je ne pouvois pas la refuser. Tirez-en le meilleur parti que vous pourrez. Vous trouverez ici d'honnêtes gens,

obligeans & civils ; je vous aſſure que vous ſerez en ſûreté avec eux. Laiſſez-moi deſcendre de caroſſe, dis-je ; j'irai à pied juſqu'au prochain village, quelque tard qu'il ſoit, car je ne veux point entrer ici.

On vous traitera bien ici, ma jeune Demoiſelle, dit la fermiere, & vous trouverez plus de commodités chez nous que quelque part que ce ſoit dans le village. Je ne me ſoucie point de commodités, dis-je ; je ſuis trahie, je ſuis perdue ! ayez pitié de moi pour l'amour de votre fille, & dites-moi ſi votre maître eſt ici. Non, je vous aſſure, reprit-elle, il n'y eſt point.

Là deſſus le fermier vint ; c'étoit un homme grave, civil, & qui avoit l'air d'un honnête homme ; il me parla d'une maniere qui me tranquilliſa un peu. Voyant donc qu'il n'y avoit point de remede, j'entrai chez lui. La femme me conduiſit d'abord en haut dans le meilleur appartement de la maiſon, dont elle me dit que je ſerois la maîtreſſe auſſi longtems que je reſterois chez eux, & que perſonne n'approcheroit de moi que par mon ordre. Je me jettai ſur le lit preſque morte de fatigue & de crainte, & je m'abandonnai à toute ma douleur, la plus cruelle que j'euſſe eue de ma vie.

La fille du fermier vint m'apporter une lettre, que le cocher lui avoit donnée

pour moi. Je vis d'abord à l'écriture & au cachet, qu'elle venoit de mon indigne maître; elle étoit adreſſée *à Mademoiſelle Paméla Andrevvs.* Cela valoit mieux encore, que de l'avoir ici lui-même. S'il y avoit été, il auroit fallu qu'il eût volé; car il me ſembloit que j'avois volé moi-même, tant le cocher avoit fait de diligence.

Je commence à m'appercevoir que je ſuis ici chez des gens d'honneur; il ne paroît point d'artifice dans leur conduite; ils ſemblent plutôt avoir pitié de mon ſort. La bonne femme m'offrit un verre d'eau cordiale, que j'acceptai, car j'étois prête à tomber en foibleſſe. Je m'aſſis ſur une chaiſe, toujours fort abattue: on m'apporta deux chandelles, on fit du feu, & on me dit que ſi j'avois beſoin de quelque choſe, je n'avois qu'à frapper, qu'on ſeroit à moi dans l'inſtant; ainſi on me laiſſa ſeule. J'eus tout le temps de réfléchir ſur mon triſte ſort, & de lire la lettre qu'on m'avoit apportée: mais je ne pus y jetter les yeux d'abord, tant j'étois accablée. Dès que je fus un peu remiſe, je la lus, j'y trouvai ce qui ſuit,

Ma chére PAME'LA,

» L'extrême paſſion que j'ai pour vous, » & votre obſtination à n'y point répon» dre, m'ont contraint d'en agir avec vous

,, d'une maniere qui vous cauſera ſans
,, doute beaucoup de fatigue, de crainte,
,, & d'inquiétude. Pardonnez-le-moi, ma
,, chere; car malgré ce que je viens de
,, faire, je vous jure par tout ce qu'il y
,, a de plus ſacré au monde, que je vous
,, traiterai d'une maniere honorable. Que
,, vos frayeurs ne vous obligent donc pas
,, à prendre une réſolution déſeſpérée, qui
,, pourroit faire tort à votre réputation &
,, à la mienne. L'endroit où vous recevrez
,, cette lettre eſt une ferme qui m'appar-
,, tient. Les gens qui la tiennent ſont hon-
,, nêtes, civils & obligeans.

,, Quand vous lirez ceci, vous ſerez
,, déjà à moitié chemin de l'endroit où
,, j'ai deſſein que vous demeuriez quel-
,, ques ſemaines, juſqu'à ce que j'aye réglé
,, certaines affaires, qui vous donneront
,, une toute autre idée de moi, que celle
,, que vous vous en formez peut être à
,, l'occaſion de la conduite que je tiens
,, actuellement envers vous. Et pour vous
,, convaincre que je n'ai aucun mauvais
,, deſſein, je vous aſſure que vous ſerez
,, tellement maîtreſſe dans la maiſon où
,, l'on va vous conduire, que je n'en ap-
,, procherai pas ſans votre permiſſion.
,, Tranquiliſez-vous donc, ſoyez diſcrette
,, & prudente, & toutes vos peines ſeront
,, récompenſées un jour par un change-
,, ment de fortune plus heureux que vous
,, n'oſez l'eſpérer à préſent.

» J'ai pitié de la fatigue que vous aurez » eue, si cette lettre vous est rendue dans » l'endroit que j'ai ordonné. J'écrirai à » votre Pere, pour l'assurer que l'on n'en- » treprendra rien de honteux contre vous.

» *Votre très-passionné admirateur; car c'est » ainsi qu'il faut que je me nomme...*

» Ne soyez point en colére contre le » pauvre Robert : vous avez telle- » ment gagné l'affection de tous mes » domestiques, que je vois qu'ils ai- » meroient mieux vous rendre ser- » vice qu'à moi : & ce n'est qu'avec » répugnance que ce garçon s'est » chargé d'exécuter mes ordres. J'ai » été obligé de m'abaisser jusqu'à l'as- » surer de la pureté de mes intentions; » & je suis fortement résolu d'y per- » sévérer, si vous - même ne me » forcez, à faire ce que j'abhorre » maintenant. »

Je ne compris que trop, que cette lettre n'étoit destinée qu'à me tranquilliser pour le present; mais comme le danger n'étoit pas si proche que j'avois eu lieu de l'appréhender, & qu'il promettoit de ne point venir, & de vous écrire, mes chers Parens, pour calmer votre inquiétude, je me rassurai un peu, je fis un effort pour manger un morceau de poulet bouilli qu'on

m'avoit apprêté, je bus un verre de mon vin sec, & j'en fis boire à mes hôtes.

Dès que j'eus soupé, il me survint un nouveau sujet d'inquiétude, car le cocher entra dans ma chambre, & me parut avoir l'air d'un bourru. Il me traita de Mademoiselle avec une mine tout-à-fait étrange, & me dit qu'il falloit que je fusse prête à partir le lendemain dès cinq heures du matin, sans quoi nous ne pourrions arriver que fort tard. Cela m'affligea beaucoup, car je commençois à agréer assez ma compagnie, vû l'état où j'étois réduite. J'espérois de pouvoir fléchir ces bonnes gens en ma faveur, & que par leur moyen je pourrois me rendre chez quelque honnête personne du voisinage qui voudroit me protéger, de sorte que je ne fusse pas obligée de poursuivre mon voyage.

Dès que le cocher se fut retiré, je commençai à sonder le fermier & sa femme; mais hélàs, je trouvai qu'ils avoient reçu une lettre en même-temps que moi, tant mon méchant Maître, inspiré par Lucifer, avoit bien pris ses mesures. Le fermier & sa femme ne firent que secouer la tête quoiqu'ils parussent avoir pitié de moi, de sorte que je fus obligée de renoncer à l'espérance que j'avois conçue d'être délivrée par leurs secours.

Le bon fermier me montra la Lettre qu'il avoit reçûe, & je la copiai; car elle fait connoître les artifices de mon cruel Maître,

tte, & combien il étoit résolu à me ruiner entièrement, par les soins qu'il prenoit de m'ôter jusqu'à la moindre espérance de me sauver. Voici cette Lettre.

Fermier Norton,

„ J'envoye chez vous, pour une nuit „ seulement, & fort contre son gré, une „ jeune Demoiselle qui s'est embarquée „ dans une intrigue amoureuse, qui cau-„ seroit sa perte & celle de l'homme qu'elle „ voudroit épouser. Pour faire plaisir à son „ Pere, j'ai ordonné qu'on la conduisit „ à une de mes maisons, où on lui fera „ un bon accueil, pour essayer si l'absence, „ & les reproches qu'on fera à l'un & à „ l'autre, ne pourront pas leur faire ou-„ vrir les yeux sur leurs propres intérêts. Je „ ne doute pas que pour l'amour de moi „ vous ne la traitiez avec bonté. Car à „ l'exception de cette intrigue, *qu'elle ne* „ *veut pas avouer*, elle ne manque ni de „ sagesse ni de discrétion. Je reconnoî-„ trai à la premiere occasion, les peines que „ je vous donne, & suis,

„ *Votre Ami & Serviteur.* „

Admirez l'artifice de cet homme. En disant à ces bonnes gens que je ne *voulois pas avouer cette* prétendue *intrigue*, il leur avoit fourni une raison plausible pour ne rien croire de tout ce que je pouvois leur

dire. Et comme ils ſont ſes fermiers, & qu'ils l'aiment beaucoup, (car il a quelques bonnes qualités, & il en a bon beſoin) je vis que tous mes projets étoient évanouis & je fus contrainte de parler le moins qu'il me fut poſſible.

Cependant je me mis à pleurer amèrement; car je jugeai par cette Lettre, que tant par ſes artifices que par ſes richeſſes il étoit trop fort pour moi; de ſorte que j'eus encore recours à mon ſeul réfuge, à ce Dieu qui prend en ſa protection les innocens, & qui ſeul peut renverſer & faire évanouir les deſſeins & les artifices des Grands. Le fermier étoit ſi prévenu de ce qu'on lui diſoit dans cette Lettre qu'il ſe mit à louer beaucoup mon Maître du ſoin qu'il prenoit de moi, & à me conſeiller de ne point prêter l'oreille aux propoſitions qu'on pouvoit me faire ſans le conſentement & l'approbation de mes Parens. Il me rendit ainſi le ſujet d'une bonne leçon pour ſa fille. C'eſt pourquoi je fus bien aiſe de mettre fin à la converſation, voyant qu'il n'y avoit aucune apparence qu'on ajoûtât foi à ce que je pouvois aſſurer.

J'envoyai dire au cocher que j'étois ſi fatiguée, qu'il me ſeroit impoſſible de partir de grand matin. Mais il tint ferme, & dit que la journée en ſeroit moins fatiguante. Je trouvai par-là que parmi ſa prétendue répugnance, il étoit plus fidéle à ſon Maître que je ne l'aurois ſouhaité. Je

compris donc de plus en plus, que tout n'étoit que profonde diſſimulation, & qu'artifices tous plus terribles les uns que les autres.

Il eſt vrai que j'aurois pû montrer la Lettre que mon Maître m'écrivoit, & qui réfutoit abſolument tout ce qu'il diſoit au fermier. Mais je ne vis aucune apparence de pouvoir l'engager à me rendre ſervice. Je crus donc que puiſque je devois partir ſi tôt, il étoit inutile d'entrer avec ces gens-là dans un plus grand détail ſur mon hiſtoire. Je connus d'ailleurs qu'ils n'étoient pas diſpoſés à me laiſſer demeurer plus long-temps chez eux, de peur de déſobliger mon Maître. Je fus donc me coucher mais je ne repoſai guéres. Le lendemain je partis de grand matin : le fermier voulut que ſa ſervante m'accompagnât dans le caroſſe juſqu'à cinq milles, & elle devoit s'en retourner à pied.

Dès que je fus en caroſſe le vendredi matin, je formai un projet que je me flâtois de pouvoir exécuter. J'étois perſuadée que le cocher ſeroit obligé de s'arrêter dans quelque village pour faire repaître les chevaux. Je me propoſai donc, dès que nous nous arrêterions à quelque hôtellerie, de m'adreſſer à la Maîtreſſe du logis, de lui raconter mon hiſtoire, & de refuſer d'aller plus loin, n'y ayant perſonne que ce méchant cocher qui put m'y forcer.

J'étois toute occupée de ce projet, &

remplie d'espérance de pouvoir me sauver d'une maniere ou d'autre. Mais hélas! mon rusé Maître avoit trouvé moyen de m'ôter même cette derniere ressource. Car quand nous nous arrrêtames en chemin dans un gros Bourg pour dîner, & que je me préparois à exécuter mon projet, qui pensez-vous que nous rencontrâmes dans l'Auberge? C'étoit la méchante Madame Jewkes, qui m'attendoit-là. La Maîtresse de la maison étoit sa sœur, & elle m'avoit préparé à dîner.

C'est ce que j'appris bien-tôt, lorsqu'en entrant je demandai à parler à la Maîtresse du logis. Dès qu'elle fut venue, je suis, lui dis-je, une pauvre infortunée, qui a besoin de votre secours: vous m'avez l'air d'une Dame vertueuse qui se fera un plaisir de secourir l'innocence opprimée. Oui, Madame répondit-elle, je me flâte que vous ne serez pas trompée dans votre attente; j'ai même le bonheur de savoir quelque chose de votre histoire; avant que vous me l'appreniez vous-même. Appellez ma sœur Jewkes, ajoúta-t'-elle. *Jevvkes Jevvkes!* dis-je en moi-même; ce nom ne m'est pas inconnu, cela ne me plait point du tout.

La méchante créature parut sur le champ, je ne l'avois jamais vûe qu'une fois, & sa présence me causa les plus cruelles allarmes. Pas un seul projet ne me peut réussir! dis-je en moi-même, rien ne peut sauver une pauvre & innocente fille! Il faut que tout se tourne contre moi!

Ah ! que mon ſort eſt déplorable ! Je fus donc obligée de renoncer à mes eſpérances, & ma condition étoit pire déſormais qu'elle n'avoit été chez le fermier.

La méchante femme s'approcha de moi avec un air de confiance, & me baiſa. Regardez ma ſœur, dit-elle, voilà une charmante créature ! le plus vertueux Seigneur de tout le pays ne ſeroit pas tenté de l'enlever ? Oh choſe affreuſe ! dis-je en moi-même. Voilà en deux mots un aveu poſitif du deſſein qu'on a formé contre moi. A preſent je ſuis perdue ſans reſſource, il n'y a plus moyen d'en douter. J'étois dans la plus grande confuſion du monde, & voyant qu'il n'y avoit point de reméde, je fus forcée de lui permettre de monter en caroſſe avec moi ; car elle ne vouloit pas me perdre de vûe un ſeul moment. Elle étoit venue à cheval, accompagnée d'un valet, qui nous conduiſit tout le chemin, marchant à côté du caroſſe. Je renonçai alors à tout eſpoir de délivrance, étant dans un abattement extrême, & prêt à me déſeſpérer.

Ah ! dis-je en moi-même, que de peines on ſe donne pour ruiner une pauvre & innocente créature ! Les meſures ſont bien priſes, & il y a ſi long-temps qu'on trame ce complot, que je crains bien qu'il me ſoit impoſſible d'en prévenir l'exécution. Cependant je mis ma confiance en Dieu, perſuadée qu'il ſauroit bien trouver quelque voye pour me délivrer, quand

tout autre moyen viendroit à manquer, & je m'abandonnai à sa Providence.

Vous pourrez voir, mais hélas! ô pensée affligeante! que sais-je si vous lirez jamais ce que j'écris maintenant. Si vous le lisez un jour vous pourrez voir par ce que je vais dire, quelle espéce de créature c'est que cette Madame Jewkes, en comparaison de la bonne Madame Jervis.

Pendant que nous étions en carosse, elle me regardoit de temps en temps en face, & en me serrant la main, elle me dit, en vérité vous êtes bien jolie, ma petite silentieuse. Elle voulut même me baiser, mais je lui dis, je n'aime point cette maniere d'agir, Madame Jewkes, cela ne convient point à deux personnes du même sexe. Elle se mit à rire à gorge déployée. Cela est joliment dit, je vous jure, s'écria-t-elle. Vous aimeriez donc mieux être baisée par une personne de l'autre sexe? Ma foi, vous avez raison, & je vous en loue.

J'étois furieusement lasse de ses impertinences & de ses discours impudens: mais je n'avois pas lieu d'en être surprise, car elle avoit servi dans une hôtellerie avant que mon maître la prit à son service: & vous savez que ces sortes de créatures ne manquent pas d'effronterie. En vérité elle ne se faisoit aucun scrupule de dire en mille occasions les choses les plus libres. Et voyant que les larmes me couloient des yeux de temps-en-temps, vous voilà

bien malade, me dit elle plus d'une fois, d'être aimée par le Gentilhomme le plus aimable & le mieux fait qu'il y ait à dix lieues à la ronde.

Me voilà donc au pouvoir d'une infâme créature; & si je n'étois pas en sûreté avec la vertueuse Madame Jervis, dans une maison où tout le monde avoit de l'amitié pour moi, que n'ai-je pas à appréhender de la part d'une femme qui paroît prendre plaisir à l'iniquité? O Ciel! que ferai-je! que deviendrai-je! Hélas! je ne pourrai jamais résister à tout cela!

Vers les huit heures du soir nous entrâmes dans l'avant-cour de cette grande belle, mais vieille maison: elle est dans un endroit écarté & solitaire, & paroît très-propre à l'exécution des plus criminels desseins. Ah! dis-je en moi-même, je crains bien que ce ne soit ici le lieu où l'on a résolu d'achever ma perte, à moins que Dieu, qui est tout-puissant, ne me protége.

Je me trouvai mal en entrant, tant par la fatigue que j'avois endurée, que par l'abattement extrême où j'étois. Madame Jewkes me donna du vin brûlé, & parut fort officieuse pour me faire le meilleur accueil qu'elle put. Pendant son absence, le méchant Robert entra, & me dit, je vous demande mille pardons du tour que j'ai été obligé de vous jouer; je suis vivement touché de l'affliction où vous êtes;

& je vous assure que je suis fâché d'avoir été contraint d'exécuter mes ordres.

Fort bien, M. Robert, lui dis-je ; je n'ai jamais vu pendre qu'un seul criminel. Le bourreau lui demanda pardon, comme vous faites maintenant ; il allégua ses ordres, & puis il pendit le malheureux fort tranquillement. Mais je ne suis point criminelle, comme vous savez ; & si j'avois cru que mon devoir me permît d'obéir aux injustes commandemens de mon indigne maître, je vous aurois épargné la peine que vous avez prise ; & vous ne pourriez pas vous glorifier d'avoir rendu à votre maître un service si abominable.

Je suis fâché, reprit-il, que vous preniez ainsi la chose, mais tout le monde ne pense pas comme vous. Eh bien, eh bien, Monsieur Robert, lui dis-je ; vous avez fait de votre côté avec toute la fidélité possible ce que vous pouviez pour me perdre, peut-être que vous vous en repentirez un jour, quand vous en verrez les funestes conséquences. Vous saviez dequoi il s'agissoit, & que je devois être conduite chez mon Pere, & que j'ai été trompée & trahie de la maniere du monde la plus cruelle. Encore une fois, je vous suis obligée de la part que vous y avez eue, Dieu veuille vous le pardonner.

Il se retira un peu triste ; & Madame Jewkes qui entra dans le même moment, me dit, qu'avez-vous dit à Robert ? le pauvre garçon est prêt à pleurer. Je n'ai

pas lieu de craindre que vous suiviez son exemple, Madame Jewkes, lui répondis-je. Je lui ai représenté qu'il avoit contribué de sa part à ma ruine; il ne sauroit qu'y faire, il en est fâché maintenant; mais sa répentance ne sauroit plus m'être utile, je souhaite qu'elle lui soit salutaire.

Je vous assure, Mademoiselle, me dit-elle, que je serois aussi prête à pleurer que lui, si je vous causois le moindre mal. Il n'est pas en son pouvoir d'y remédier à présent, répondis-je; mais pour vous, ce que vous avez à faire est encore à venir; & vous pouvez choisir, ou de contribuer à ma perte ou de me sauver. Ecoutez, Mademoiselle, me dit-elle, je suis fortement résolue de m'acquitter de mon devoir envers mon maître. C'est pourquoi vous devez être persuadée que si je puis m'en acquitter & vous rendre service en même-temps, je le ferai. Mais vous devez penser aussi que si vos désirs & sa volonté se trouvent en opposition, je lui obéirai quoiqu'il puisse me commander.

Je vous prie, Madame Jewkes, lui dis-je, de ne me pas traiter ainsi de *Mademoiselle*, je ne suis qu'une pauvre fille, élevée par un caprice de la fortune, & qui doit être tantôt quelque chose, & tantôt rien, suivant qu'elle juge à propos de se jouer de moi. Ayez donc la bonté de me parler comme à une simple servante; je suis même au-dessous de vous puisqu'on m'a mise dehors.

Oui, oui, dit-elle, j'en sais quelque chose : vous avez tant de pouvoir sur mon maître, que vous serez peut-être notre maîtresse à tous, avant qu'il soit long-temps ; c'est pourquoi je voudrois fort vous obliger, si je puis. Je veux vous traiter de *Mademoiselle* ; car je vous assure que mes instructions portent, qu'il faut que je vous témoigne tout le respect possible.

Qui vous a donné ces instructions, lui dis-je. Qui ? répondit-elle ; qui seroit-ce, sinon mon maître ? Comment cela se peut-il ? repris-je ; car vous ne l'avez pas vû depuis peu. Non, dit-elle, mais il y a déjà quelque-temps que je vous attens ici ; (Oh ! quelle profonde malice ! pensai-je en moi-même) & d'ailleurs, ajouta-t-elle, Robert m'a apporté une lettre de sa part, qui contient mes instructions ; mais je n'aurois peut-être pas dû vous en dire tant. Si vous vouliez, lui dis-je, avoir la bonté de me les montrer, je pourrois juger par-là quelles faveurs je puis espérer de vous, sans que vous outrepassiez vos ordres. Je suis votre très-humble servante, ma belle Demoiselle, répondit-elle. Je suis suffisamment instruite, & vous pouvez compter que je suivrai mes ordres ; & autant qu'ils me le permettront, je vous obligerai : n'en parlons plus.

Mais je me flatte, repris-je, que vous ne voudriez pas commettre une action injuste ou criminelle, quel que fût le maître qui vous la commandât. Ecoutez,

me dit-elle, il eſt mon maître, & s'il me commande une choſe que je puiſſe faire, je me crois obligée de lui obéir; c'eſt à lui, qui a le pouvoir de me commander, à voir ſi ce qu'il m'ordonne eſt permis ou non. Quoi, dis-je, ſuppoſé qu'il vous ordonnat de me couper la gorge, le feriez-vous? cela n'eſt pas fort à craindre, répondit-elle; mais ſans doute que je ne le ferois point, car ce ſeroit un meurtre, & je ſerois condamnée à être pendue. Mais ſuppoſé, repris-je, qu'il voulut ſeduire & perdre une pauvre jeune créature, lui prêteriez-vous votre ſecours? car ravir l'honneur à une fille, c'eſt pis que de lui couper la gorge.

Ah, dit-elle que vous tenez des diſcours étranges! les deux ſexes ne ſont-ils pas faits l'un pour l'autre? & n'eſt-il pas fort naturel qu'un jeune homme aime une jolie fille? & ſuppoſé qu'il ſatisfaſſe ſes deſirs avec elle, eſt-il auſſi criminel que de lui couper la gorge? là-deſſus elle ſe mit à rire, & continua à parler d'une maniere ſi inſolente, qu'elle ne me fit que trop comprendre, que je n'avois rien à eſpérer de ſa conſcience ni de ſa vertu. Ce qui me mortifia extrêmement; car je m'étois flattée de la gagner peu-à-peu.

Nous finimes cette converſation, & je la priai de me dire où je devois coucher. Par-tout où il vous plaira, Mademoiſelle, répondit-elle; mais je dois vous dire, que pour le préſent il faut que je couche avec

vous. *Pour le présent* ! m'écriai-je (mon cœur étoit prêt à crever de chagrin.) Vos instructions portent-elles que vous coucherez avec moi ? oui sans doute, reprit-elle. J'en suis fâchée, dis-je. Comment ? dit-elle, je vous assure que je suis fort saine & fort propre. Je n'en doute point, répondis-je, mais j'aime à coucher seule. Quoi donc ! dit-elle, Madame Jervis ne couchoit-elle pas avec vous dans l'autre maison ?

Eh bien, dis-je, lasse de ses discours, & ennuyée de mon état, suivez vos ordres, je ne sçaurois me défendre, je suis la plus malheureuse créature qui soit sous le Ciel ! elle continua ses sottises, que je ne pouvois plus supporter. Fort misérable en effet, dit-elle, d'être aimée du Gentilhomme le plus accompli qu'il y ait en Angleterre !

Me voici arrivée au SAMEDI, *je vais continuer mon recit, j'ai beaucoup à écrire.*

Il paroît que ma méchante compagne a des ordres très-précis ; car quand elle va se coucher, elle s'enferme avec moi dans la chambre, qui a une double porte, & elle en attache les deux clefs à son poignet. Elle dit qu'on a tâché deux ou trois fois de forcer la maison. Je ne sçais si elle le dit pour m'effrayer, mais cela me rend peureuse, quoique je ne le sois pas tant que je le serois, si je n'avois pas d'autres craintes.

Je n'ai dormi que peu cette nuit, &

je me suis levée de bon matin, & me suis mise proche de la fenêtre, faisant semblant de regarder dans le jardin; mais j'ai écrit tout le temps, depuis la pointe du jour jusqu'au moment qu'elle s'est levée; & j'ai encore écrit depuis, pendant qu'elle a été hors de la chambre.

A déjeuné elle m'a présenté les deux servantes, la cuisiniere, & celle qui a soin de nettoyer les chambres. Ce sont deux pauvres filles ignorantes & des plus grossieres, je ne puis en espérer aucun secours: d'ailleurs, elles sont entierement à la devotion de ma géoliere. Je suis pourtant résolue à m'échapper si je puis, avant que mon méchant maître arrive.

Il y a encore quelques autres domestiques, le cocher Robert, un palefrenier, un assistant, & un valet de pied. Tous, excepté Robert (il a été complice de ma ruine) sont d'étranges créatures, de qui on ne peut rien esperer, & qui sont aussi tous devoués à cette femme. Le jardinier a l'air d'un honnête homme; mais on ne lui permet pas de m'approcher, & il paroit réservé.

J'étois surprise de ne pas voir M. Williams, l'Ecclésiastique; mais je n'osai pas demander de ses nouvelles, de peur de faire naître des soupçons. Mais après avoir examiné tous les gens de la maison, je ne trouvai que lui sur qui je puisse fonder quelques espérances; car je me flatte que son caractère ne lui permettra pas de

contribuer à ma ruine. Il vint l'après-dînée; car il est occupé d'ordinaire à enseigner le latin dans une petite école du voisinage, ce qui lui rapporte quelque chose, outre les présens que mon maître lui fait en attendant qu'il puisse lui donner un bénéfice.

Ce M. Williams est un jeune homme grave & de bon sens. Dès le moment que je le vis, je fus confirmée dans l'espérance que j'avois formée de son assistance; car il parut s'intéresser beaucoup à ma peine & à mon affliction, qu'il m'étoit impossible de cacher. Il parut cependant se défier de Madame Jewkes; qui épioit toutes nos paroles, & jusqu'à nos moindres gestes.

M. Williams a un appartement dans la maison; mais il se tient d'ordinaire dans un logement qu'il a pris au village voisin, pour être plus proche de son école. Il passe ici l'après-dînée du samedi, & tout le dimanche, excepté lorsqu'il s'est engagé à prêcher pour le Curé du village qui est à trois milles d'ici.

Je me flatte d'aller demain à l'Eglise avec lui; car les instructions de ma gouvernante ne portent pas, sans doute, qu'elle doive me le refuser. Il est impossible que mon maître ait pensé à tout. Et peut-être que je trouverai à l'Eglise quelque moyen de me mettre en sûreté.

Afin que ma gouvernante ne vienne pas à soupçonner que je suis pourvue de papier, de plumes & d'encre, je lui en

ai demandé ; elle m'a dit qu'elle m'en fourniroit, à condition que je lui promiſſe de ne rien envoyer hors de la maiſon ſans le lui faire voir avant. Je l'aſſurai que je ne voulois écrire que pour diſſiper un peu mon chagrin, lorſque je ſerois ſeule, comme je ſouhaitois de l'être toujours. Mais vous ſçavez bien, ajoutai-je, que je n'ai perſonne à qui je puiſſe envoyer ce que j'écrirai.

Non pas peut-être pour le préſent, dit-elle ; mais on m'a dit que vous vous mêlez beacoup d'écrire, & mes inſtructions portent qu'il faut que je voie tout ce que vous écrirez. Je veux donc bien vous donner une plume, de l'encre, & deux feuilles de papier ; car cet emploi vous empêchera de ſonger à quelque choſe de pis : mais il faut que vous me montriéz ces feuilles écrites ou non écrites, toutes les fois que je le demanderai. Cela eſt bien dur, répondis-je. Mais ne me permettez-vous pas d'avoir en mon particulier ce petit cabinet qu'il y a dans la chambre où nous couchons, pour y enfermer mes hardes, & que j'en garde la clef ? je crois pouvoir conſentir à cela, dit-elle ; je vais le ranger, & je laiſſerai la clef à la porte. Il y a auſſi un clavecin dans ce cabinet ; s'il eſt accordé, vous pourrés en jouer de temps en temps pour vous divertir ; car je ſcais que ma vieille maîtreſſe vous a fait apprendre à en jouer.

Je me réſolus donc de cacher mes plu-

mes par ci par là, de peur qu'elle ne vînt un jour à m'en refuser ; je mis un peu d'encre dans trois ou quatre tasses de porcelaine ; je cachai aussi en divers endroits parmi mes hardes le papier, la cire & les oublies que j'avois, de peur qu'on ne me fouillât ; & je me flatte que par le moyen de ce que je pourrai écrire, ou par quelque autre voie, il se présentera dans peu une occasion de me délivrer de mon esclavage. Oh quelle gloire ! pensai-je en moi-même, si je puis conserver mon innocence, & échapper aux artifices de ce méchant maître ! s'il vient ici, je suis perdue sans ressource ; car cette abominable femme l'assistera sans doute dans l'exécution de ses plus criminels desseins. Il n'aura pas besoin de l'éloigner, comme il vouloit une fois éloigner Madame Jervis ; de sorte qu'il faut que j'emploie toute l'adresse de mon esprit pour me tirer d'entre ses mains.

Ce m'est un cruel chagrin d'écrire, sans pouvoir vous envoyer ce que j'écris ; mais c'est maintenant le seul divertissement que j'aie ; & si Dieu me fait la grace d'échapper avec mon innocence, comme je l'espére de sa bonté, malgré tous les noirs complots qu'on a tramés contre moi, avec quel plaisir relirai-je alors ce que j'écris maintenant avec un cœur pénétré de la douleur la plus vive !

J'allois ajouter, comme j'avois coutume de faire, *priez Dieu pour votre très-*

obéïssante fille : mais hélas ! vous ne sçauriez connoître la détresse où je suis, quoique je sois persuadée que vous priez Dieu pour moi. Je continuerai d'écrire tout ce qui m'arrivera, afin que s'il se présente quelque occasion favorable, mon griffonnage soit prêt à vous être envoyé ; car je ne puis écrire qu'en cachette, & de temps en temps. Oh que je trouve présentement à dire ! ce Jean, qui étoit si obligeant, si honnête, & qui avoit le cœur si bon !

Me voici arrivée au DIMANCHE.

Ah voici quelque chose de bien triste ! la barbare ne veut point me permettre d'aller à l'Eglise, & j'avois fondé presque toutes mes espérances là-dessus. Elle a même fort maltraité le pauvre M. Williams, parce qu'il intercédoit en ma faveur. J'apprends qu'elle peut lui défendre la maison, si elle le juge à propos. Le pauvre homme est entiérement dans la dépendance de mon maître, qui a un très-bon bénéfice à lui donner, lorsque celui qui le posséde actuellement viendra à mourir ; & il y a quatre mois qu'il garde le lit, étant fort âgé & attaqué d'une hydropisie.

M. Williams me témoigne beaucoup de respect, & je m'apperçois bien qu'il a pitié de moi : peut-être qu'il seroit disposé

à m'accorder son secours pour échapper aux dangers qui me menacent, si j'avois quelqu'un qui pût lui parler en ma faveur. Mais pourquoi voudrois-je ruiner la fortune d'un jeune homme, en l'engageant à faire une chose qui est contre ses intérêts ? il me semble pourtant qu'un honnête homme devroit se résoudre à faire tout au monde pour conserver la vertu d'une pauvre fille opprimée, la providence l'en récompenseroit sans doute.

Jugez (mais hélas ! comment verrez-vous ce que j'écris ?) jugez combien mon état doit être desespéré, puisque je suis réduite à souhaiter de pouvoir tendre des piéges à un honnête homme. Je m'apperçois qu'il a grande envie de me parler, par un mot qu'il m'a dit à l'oreille.

La créature (c'est je pense le nom que je donnerai désormais à ma geoliere) me maltraite de plus en plus. Il y a un moment que je disois un mot à une des servantes (il est vrai que c'étoit pour tâcher de la gagner peu à peu) lorsqu'elle est survenue tout d'un coup, & m'a dit : Je vous prie, Mademoiselle, de ne vous point émanciper jusqu'à vouloir tenter de pauvres & innocentes campagnardes, pour les empêcher de faire leur devoir. J'ai entendu que vous vouliez engager cette fille à faire un tour de promenade avec vous. Mais je vous défens, Nanon, dit-elle, en s'adressant à cette fille, de jamais

sortir avec elle, ni de lui obéir, pas même dans les moindres bagatelles, sans m'en donner connoissance. Qu'elle fît un tour de promenade avec vous! & où voudriez-vous aller, je vous prie, Mademoiselle? cruelle & barbare Madame Jewkes, lui répondis-je! je ne voulois que faire un tour dans cette allée d'ormes qu'il y a devant la maison, puisque vous ne voulez pas me permettre d'aller à l'Eglise.

Nanon, dit-elle, pour me faire comprendre combien tous les domestiques sont à sa dévotion, ôtez les souillers à Mademoiselle, & apportez-les moi. J'en ai eu bien d'autres qu'elle sous ma garde. Elle n'en fera rien, m'écriai-je. En vérité, dit cette fille, il faut bien que je le fasse, puisque ma maîtresse me l'ordonne: ainsi, Mademoiselle; ne vous y opposez pas. En effet, le croirez-vous? elle m'ôta mes souillers. J'en étois si indignée, que je n'ai pas même pû soulager mon cœur en versant des larmes. En vérité je suis devenue presque hebétée. Je suis forcée de m'arêter ici.

Je reprens la plume pour vous tracer le portrait de cette créature. C'est une grosse tripiére, trapue & poussive; laide à faire peur, si on peut appeller laid ce qui a la figure humaine. Elle a les mains énormes, & les bras gros je pense comme mon corps. Elle a le nez plat & recourbé; & ses sourcils lui cachent presque les yeux, qui sont d'un vilan gris, & lui sortent de

la tête. Elle a un regard malin, qui découvre la méchanceté de ſon cœur. Son viſage eſt large & plat, & à la couleur on diroit qu'il a été un mois dans une ſaumure de ſalpêtre ; je ſuis ſûre qu'elle eſt ſujette à s'ennyvrer. Elle a une groſſe voix d'homme ; elle eſt ronde comme une boule, & avec cela elle paroît extrêmement forte, ſi je la fâchois, je crois qu'elle pourroit m'écraſer dans un inſtant ſous ſes pieds. De ſorte qu'avec un cœur plus vilain encore que ſon viſage, elle me cauſe des frayeurs mortelles. Je ſuis perdue ſans reſſource, ſi Dieu ne me protége ; car elle eſt cruellement méchante.

Ce que je viens de dire, n'eſt que l'effet d'un impuiſſant & inutile chagrin de ma part ; mais le portrait n'en eſt pas moins reſſemblant. Elle vient de m'envoyer dire dans le moment, qu'elle me rendra mes ſouliers, ſi je veux bien conſentir qu'elle vienne ſe promener avec moi dans le jardin. Qu'elle vienne *caneter* plutôt, dis-je en moi-même.

Il ne me convient pas de me brouiller tout-à-fait avec elle, je n'en ſerois que plus étroitement obſervée. J'irai donc me promener avec cette haïſſable créature. Oh! que n'ai-je ici ma chere Madame Jervis! ou plutôt, que ne ſuis-je en ſûreté avec mes très-chers pere & mere!

Je ſuis tranſportée de joie. Juſtement comme j'avois mis mes ſouliers, on m'eſt

venu dire que Jean, l'honnête Jean, eſt arrivé à cheval. Dieu le beniſſe à cauſe de ſon bon cœur. Quel plaiſir de le revoir ! mais je vous en dirai davantage tout à l'heure. Il ne faut pas ſans doute que je faſſe connoître à ma géoliere, que je ſuis ſi charmée de voir ce cher & bienheureux Jean. Je l'apperçois par la fenêtre ; mais hélas ! il me paroît bien triſte. Que peut-il y avoir de nouveau ? je me flatte que mes chers parens ſe portent bien, & Madame Jervis auſſi, & M. Longman, & toute la maiſon, ſans en excepter mon méchant maître ; car je ſouhaite qu'il vive, afin qu'il ſe repente de tout le mal qu'il a machiné contre moi.

Ciel ! dans quel ſiécle vivons-nous ! je vais reprendre la plume ; mais je ſuis en vérité dans une terrible inquiétude. Voilà que je ſerai ſans doute expoſée à une nouvelle & très-embarraſſante épreuve.

Jean eſt ici, comme je l'ai dit : le pauvre homme m'eſt venu trouver avec Madame Jewkes, qui m'a dit à l'oreille, que pour l'amour de moi-même j'euſſe à ne pas parler des ſouliers. Je m'imagine que le bon garçon s'apperçut d'abord de la détreſſe où je ſuis, par la rougeur de mes yeux, & mon regard triſte & preſque égaré ; car vous jugez bien que mon chagrin doit être extrême. Il voulut cacher la peine que lui cauſoit mon état, mais il lui fut impoſſible, car les larmes

lui couloient des yeux malgré qu'il en eût. Oh ! Mademoiselle Paméla, dit-il, dès qu'il me vit. Eh bien mon bon garçon, lui dis-je ; vous voyez dans quel état je suis, sans qu'il y ait de ma faute. Je vous suis obligée de vos civilités, & de vos bontés pour moi. Là-dessus il se mit à pleurer encore plus fort. Mon cœur étoit prêt à se fendre, lorsque je vis la douleur où il étoit ; car c'est quelque chose de fort touchant pour moi que de voir pleurer un homme. Tirez-moi de peine, lui dis-je ; mon maître vient-il ? non, dit-il, en sanglottant. Eh bien, repris-je, y a-t-il quelques nouvelles de mes pauvres parens ? comment se portent-ils ? j'espére qu'ils se portent bien, répondit-il ; je ne sçais rien du contraire. Je me flatte, dis-je, qu'il n'est point arrivé de malheur à Madame Jervis, ni à M. Longman, ni à aucun des autres domestiques. Non, répondit-il avec un profond soupir, comme s'il alloit rendre l'ame. Dieu en soit béni, dis-je.

Je pense que cet homme est fou, dit Madame Jewkes ; voilà bien de l'embarras pour rien. En vérité, Jean, je crois que tu es amoureux. Ne vois-tu pas que la jeune Demoiselle se porte bien ? Qu'as-tu donc, garçon ? Rien, dit-il ; mais je ne saurois m'empêcher de pleurer en voyant la bonne Mademoiselle Paméla : j'ai une Lettre pour vous, ajoûta-t'il en s'adressant à moi.

Je la pris, & voyant qu'elle étoit de mon Maître, je la mis dans ma poche. Je ne crois pas, dis-je à Madame Jewkes, qu'il soit nécessaire que vous lisiez cette Lettre. Non, dit-elle, je vois assez de qui elle vient; autrement je vous prierois peut-être de me la montrer.

Voici aussi une lettre pour vous, Madame Jewkes, dit Jean. Pour la votre, me dit-il, elle demande une réponse, qu'il faut que je porte demain de grand matin, où même dès ce soir si je puis.

Vous n'avez plus rien à dire à Mademoiselle Paméla, Jean, dit Madame Jewkes. Non, répondit-il, si ce n'est que tous les domestiques l'assurent de leur amitié, & lui font leurs complimens. Et à moi aussi sans doute, dit-elle. Jean, lui dis-je je vais lire ma Lettre; en attendant prenez soin de vous, car vous êtes un honnête garçon. Dieu vous benisse, je me réjouis de vous voir, & d'apprendre que tout le monde se porte bien. J'avois grande envie de lui dire quelque chose de plus; mais je n'osai, à cause de cette vilaine Madame Jewkes.

Je montai dans ma chambre, & je m'enfermai dans mon cabinet, où je lus la lettre de mon Maître; la voici.

Ma très-chere PAMÉLA,

» Je vous envoye cette Lettre par un

„ exprès, parce qu'il s'agit d'une affaire „ qui vous touche de près, & qui me regarde aussi un peu, mais principalement pour l'amour de vous. Je sais que „ la maniere dont j'en ai agi avec vous, „ ne peut que vous allarmer extrêmement „ & causer aussi beaucoup d'inquiétude à „ vos parens, qui sont de très-honnêtes „ gens. Mais ce qui fait tout mon plaisir, „ c'est qu'il est en mon pouvoir, & que je „ suis résolu de vous recompenser abondamment de tout le chagrin que je vous „ causé. Le lendemain de votre départ „ j'envoyai un valet chez votre Pere, „ comme je vous l'avois promis, afin qu'il „ ne fut pas en peine sur votre sujet: je „ l'assurai de la pureté de mes intentions, „ & je lui donnai de si bonnes raisons pour „ lui faire comprendre pourquoi vous ne „ vous rendiez pas chez lui, que je crus „ qu'il devoit en être content, mais cela ne „ le satisfit point. Car dès le lendemain le „ pauvre homme vint chez moi de grand „ matin, & allarma toute ma maison à „ votre sujet.

„ Oh ma chere! que de peines votre „ obstination ne m'a-t'elle pas causées, & „ à vous aussi! Je ne pus tranquilliser votre Pere, qu'en lui promettant que dans „ peu il verroit une Lettre écrite de votre „ main, & adressée à Madame Jervis pour „ l'assurer que vous vous portez bien.

„ Or ce qui m'inquiéte le plus maintenant, c'est la santé de votre Pere, & de

„ votre

» votre Mere ; ils sont âgés, & j'appréhende que le chagrin qu'ils ont de votre absence ne leur devienne mortel. Je crains aussi pour vous, qui avez tant de respect & tant de tendresse pour eux ; c'est pourquoi je vous prie de leur écrire quelques lignes, suivant le modéle que je vous envoye. En le dressant je me suis mis à votre place autant que j'ai pû, & j'ai tâché d'exprimer vos propres sentimens avec toute l'indignation dont je crains que vous n'ayez été que trop remplie.

» Vû la conduite que j'ai tenue à votre égard, ce qui ne sauroit maintenant être changé, mais qui, je vous assure, tournera d'une maniere honorable pour vous, j'attends que vous ne me refuserez point, puisque je ne saurois absolument avoir d'autre but dans ce que je vous propose, que de tranquilliser vos Parens, & cela vous regarde plus que moi. Je vous prie donc de ne pas changer un mot dans le modéle de Lettre que je vous envoye. Si vous le faites, il me sera impossible de l'envoyer, ou bien cela préviendra absolument les bons effets que j'ai dessein de procurer par-là.

» Je vous ai promis de ne point approcher de l'endroit où vous êtes, sans votre permission. Si j'apprends que vous vous tranquillisiez, & que vous ne tâchiez pas de vous évader, je tiendrai

„ ma parole, quelque peine que je trouve
„ à le faire. L'efpèce de fervitude où l'on
„ vous retient encore, ne durera pas long-
„ temps. Car je vous protefte que je fuis
„ réfolu de vous convaincre dans peu,
„ que je fuis avec une extrême ardeur „

Votre, &c.

Voici la lettre dont il me prefcrivoit le modele.

„ *Ma chere Madame* JERVIS,

„ Au lieu d'être conduite chez mon
„ Pere, Robert m'a menée dans un endroit
„ qu'on ne me permet pas de nommer.
„ Cependant on ne me traite pas durement
„ à préfent. Je vous écris ceci, pour vous
„ prier de faire favoir à mon Pere & à
„ ma Mere (qui fans doute doivent être
„ prefque morts de chagrin) que je me
„ porte bien, & que je fuis & ferai tou-
„ jours, par la grace de Dieu, leur très-
„ obéiffante & vertueufe fille, comme je
„ fuis

„ *Votre très-obligée Servante.*

„ Il ne m'eft permis ni de datter ma
„ lettre, ni de marquer l'endroit d'où
„ j'écris : mais on m'affure de la ma-
„ niere du monde la plus folemnel-

„ le, qu'on me traitera honorable-
„ ment. „

Je ne ſavois que faire dans cette occaſion, ni comment répondre à ſon étrange priere. Le cœur me ſaignoit, mon cher Pere, en réflechiſſant ſur la peine que vous vous étiez donnée, d'aller vous-même à pied pour vous informer de votre pauvre fille. J'étois auſſi dans une grande inquiétude au ſujet de ma chere Mere. De ſorte que je me réſolus d'écrire, en ſuivant à peu près * le modéle qu'on me preſcrivoit, pour vous tranquiliſer, juſqu'à ce que je puſſe vous apprendre au vrai l'état où je ſuis. Voici ce que j'écrivis à cet étrange & méchant maître.

„ MONSIEUR,

„ Si vous ſaviez l'angoiſſe où je ſuis,
„ & combien la maniere étrange & ter-
„ rible dont vous en agiſſez envers moi
„ me fait ſouffrir, vous auriez certaine-
„ ment pitié de moi, & vous conſentiriez
„ à me délivrer. Qu'ai-je fait pour être
„ ſeule l'objet de votre cruauté? Je ne
„ puis eſpérer, ni même ſouhaiter rien de
„ votre part; puiſqu'après ce qui s'eſt
„ paſſé, je ne puis plus compter ſur vos

* Voyez la page 198; les changemens que Paméla fit à cette lettre ſont en italique.

„ fermens les plus folemnels. Il eft im-
„ poffible que vous ayez les deffeins hon-
„ nêtes que vous prétendez.

„ Il n'y a que la promeffe que vous
„ me faites de ne me point venir voir
„ ici dans mon trifte efclavage, qui puiffe
„ me donner quelque rayon d'efpérance.

„ Je vous conjure de ne pas pouffer la
„ pauvre, l'infortunée Paméla à faire
„ quelque action de défefpoir, qui cau-
„ feroit la perte de fon corps & de fon
„ ame. Vous ignorez, Monfieur, à quel
„ terrible excès le courage pourra me por-
„ ter, malgré mon peu de lumieres, &
„ la foibleffe de mon efprit, dès que ma
„ vertu fera en danger. Oh! hâtez ma
„ délivrance: afin qu'une pauvre créature,
„ indigne qu'un homme de votre rang
„ prenne connoiffance d'elle, ne foit pas
„ le jouet de la grandeur, feulement
„ parce qu'elle ne fauroit fe défendre elle-
„ même, & qu'elle n'a aucun ami qui
„ puiffe prendre fa caufe en main.

„ En partie pour vous obéir, Monfieur,
„ mais plus encore, je l'avoue, pour tran-
„ quillifer l'efprit de mes pauvres & af-
„ fligés Parents, dont la pauvreté devroit,
„ ce me femble, les mettre à couvert de pa-
„ reilles violences, auffi-bien que leur
„ malheureufe fille; j'ai fuivi à peu près
„ le modéle que vous m'avez prefcrit, en
„ écrivant à Madame Jervis; les change-
„ mens que j'y ai faits (& je n'ai pu

„ m'empêcher d'y en faire quelques-uns)
„ marquent, il eſt vrai, mon inquiétude;
„ mais ils ne laiſſeront pas malgré cela
„ de répondre au but, que vous dites que
„ vous vous propoſez par cette lettre.

„ Pour l'amour de Dieu, mon cher
„ Monſieur, ayez pitié de mon triſte état,
„ & de la miſére où je ſuis: permettez
„ que je puiſſe me joindre à tous vos
„ autres domeſtiques, pour louer & pour
„ benir cette bonté dont vous leur avez
„ donné des marques, excepté à la pau-
„ vre, à l'infortunée, à la deſolée

„ PAME'LA „.

Après avoir écrit cette lettre, & celle dont on m'avoit preſcrit les termes, je crus que ce ſeroit témoigner quelque confiance en Madame Jewkes, que de les lui montrer toutes deux. Je lui fis voir en même-temps celle que mon maître m'écrivoit; car je m'imaginai que l'eſtime qu'il me témoignoit, me donneroit quelque pouvoir ſur une femme qui paroiſſoit diſpoſée à lui obéir en tout, ſoit que ce qu'il lui commanderoit fût permis ou non. Je penſai cependant en moi-même, que je ne devois guéres tirer vanité de cette eſtime de mon maître. Je ne crois pas m'être trompée par rapport à Madame Jevvkes. Il me ſemble que la lettre de mon maître a produit un grand effet ſur elle; car elle

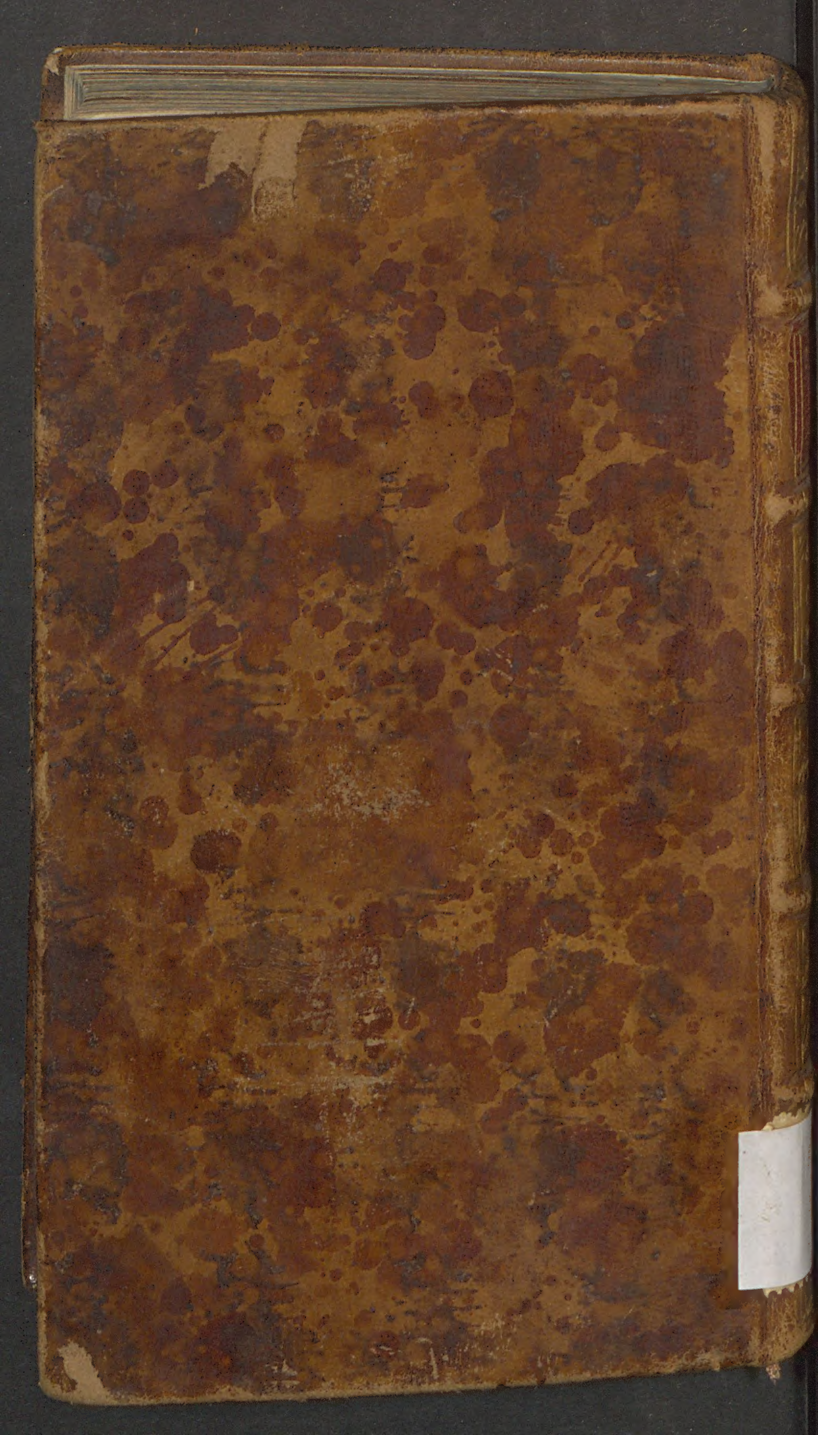
est à présent très-obligeante à mon égard, elle s'étend fort sur mes louanges. Mais je ne dois pas y faire beaucoup d'attention, car elle ne loue pas moins l'auteur de toute ma misére, & ses desseins *honorables* comme elle les appelle, tandis que je vois bien qu'elle pense, & je crains bien qu'il ne pense aussi, que tout ce qui peut faciliter l'exécution de ses criminels desseins est *honorable*, dût-ce être au préjudice & à la ruine d'une pauvre & vertueuse fille. Dieu veuille que je ne le trouve pas ainsi ! Je me flatte pourtant que quelles que puissent être les vues de ce méchant Gentilhomme, je serai au moins délivrée des discours impertinents & libres de cette créature, si elle peut se persuader que mon maître a de bonnes intentions.

Fin du Tome premier.






PAMELA
TOM. I.
U
1284




colorchecker CLASSIC
calibrite
mm